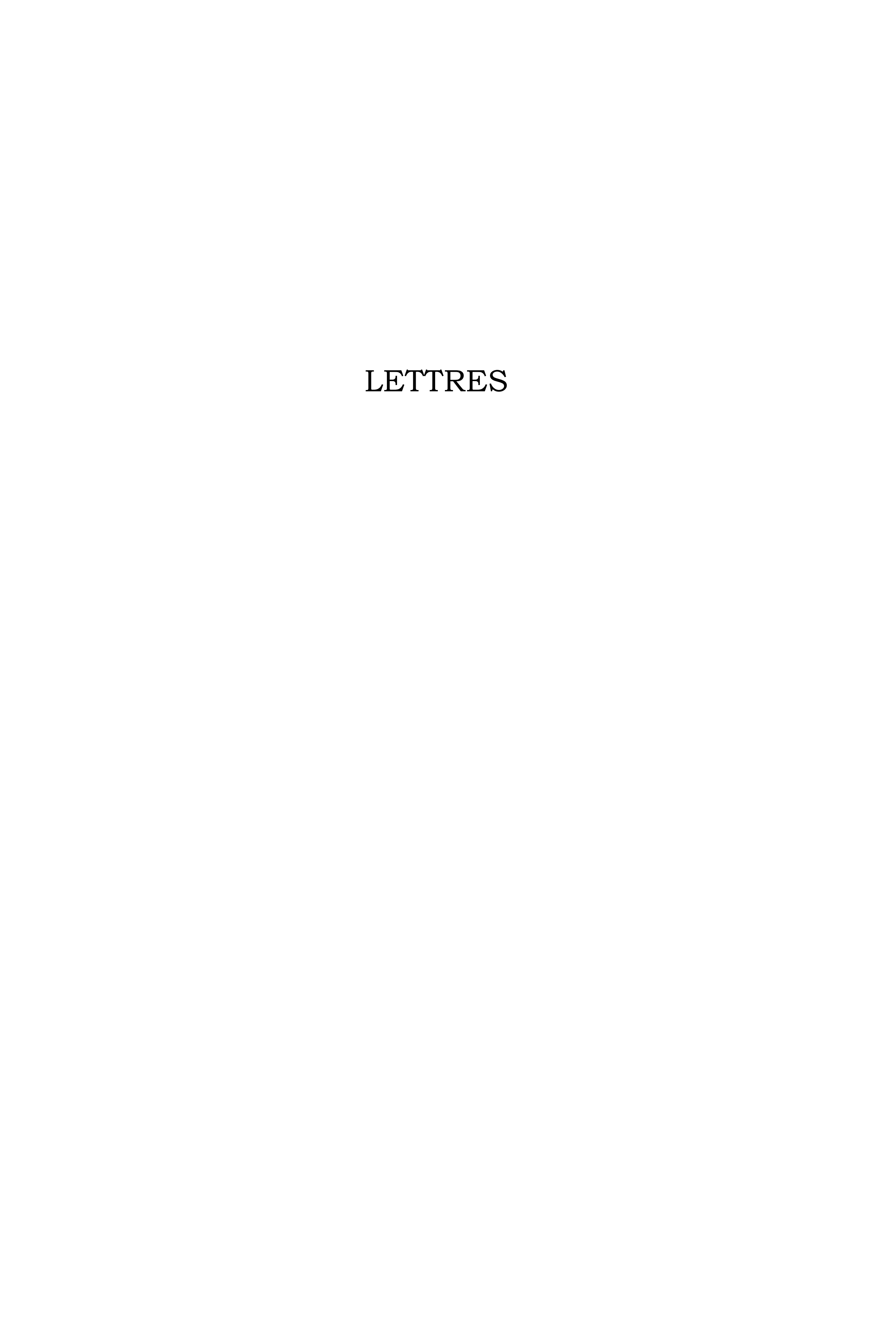
Serge Viau

# *Chien d'écrivain*

La nébuleuse du crabe



Les Éditions Pirate



# LETTRES



*Illustration Peter Driben*

# 1

Oh, tu m'écris, c'est entendu. Très bien. Alors continue de m'écrire. Tu me donnes une manière d'épaisseur que je n'ai pas de ce côté-là des choses, là où règne la bande des Douze Mille Douze Inévitables. Et puis le vieil Herman a bien besoin de toi : les facteurs nègres ne courent pas les rues, c'est le cas de le dire. – J'ai reçu ta petite lettre il y a, quoi ? une semaine, mettons ? Tu t'es donné la peine de mettre tes gants blancs, tu me l'as tapée proprement et tout, cette lettre, ce qui t'honore, évidemment. Je parierais trente sous que tu en as gardé une copie pour tes archives à la con, un petit brouillon, peut-être, hein, mon rat ? Jésus-Christ ! Mais qui écrit encore des lettres de nos jours ? Je veux dire, à part les suicidés, qui de toute façon n'ont plus rien à dire ? « Je me tue parce que bla bla bla… » Enfin, si j'ai bien compris, il s'agit d'une espèce de sommation à comparaître devant le Tribunal des Autres Inc., n'est-ce pas ? – Pauvre, oh oui ! pauvre toi ! Monsieur aimerait que nous reprenions ce qu'il appelle si joliment nos « entretiens » ? Tu ferais mieux d'aller vampiriser tes propres chiottes, pauvre, regrettable, futile siphon ! Je me doute un peu que tu as dû me téléphoner avant d'en venir au papier. Tu perds ton temps. Je ne réponds plus au

téléphone, fiston. La voie royale des emmerdeurs, la coalition des Impossibles... Ça va faire ! Qu'on me foute la paix, calvaire !

## 2

Hélas ! oui, je suppose qu'il me faudra bien finir par le reconnaître un jour. Quand il m'arrive de rencontrer mon propre regard dans un miroir, je ne vois plus que la tache de l'innommable fatigue. J'en suis au point où un homme en vient à trouver que la lettre « T » est épouvantablement loin dans les pages de son vieux dictionnaire. Depuis deux ans, trois ans, je ne dors plus du tout, je suis champion d'insomnie comme l'autre est champion de jeûne dans la nouvelle de Kafka. Ah, le tourment, le terrible tourment du poulet à la broche tournant des nuits entières entre les vingt mille petites mains du feu mauvais ! Tous les bourreaux du monde savent qu'ils n'ont besoin d'aucun ustensile particulier pour faire craquer le plus dur à cuire des enfants de chienne. Mais qui me fait ça quand je ne dors pas, moi ? Voilà encore une question, et de quoi m'occuper jusqu'à demain matin.

Alors c'est non, je ne suis plus en état, je te le répète ici pour la dernière fois – pour la reprise des « entretiens », je dis : non ! Un autre tantôt, au siècle prochain, dans un autre millénaire, si nous ne sommes pas en train de manger de la terre, toi et moi, et si tu y tiens absolument et si ça m'amuse

encore, moi, d'accord. Mais pas maintenant, pas *cette année*, en tout cas. Comme disait l'autre : que voulez-vous, il y a des années où on a envie de ne rien faire.

Je te parle de l'insomnie la rouge, je pourrais aussi bien te dire deux mots à propos de mes fées familières et de leurs sales gueules de clowns, mais je ne le veux pas. De toute façon, je n'ai pas à être innocenté de mon refus de comparaître devant toi. Le Tribunal des Autres Inc. où tu as ton siège peut décidément aller chier, parce que c'est le seul droit, et la seule compétence, que je lui reconnais.

À toi donc, cette fois, et jusqu'à nouvel ordre, toute la bouteille de Wyborowa.

P. S. Tu me demandes ce que je lis ces jours-ci. Eh bien, je ne lis pas. Je suis en train de relire le *Tarantula* de Bob Dylan. J'ai la version *hard cover* originale de Macmillan, que j'ai piquée dans une librairie de Toronto, l'été que je crevais de faim là-bas, en 71, je crois. J'ai aussi l' « adaptation de l'américain », plutôt branlante – française, en somme – , qu'en a fait Dashiell Hedayat pour Christian Bourgois. Je barbote entre les deux. Le Bob Dylan des années de *Dont Look Back* et de la « *raging glory* » me fascine encore terriblement. On dirait un Charlot psychédélique crinqué aux amphétamines, une sorte de simili-poète pop hallucinant dans la poubelle éventrée de la Culture, où Einstein gratte un violon électrique en égrainant l'alphabet. 64, 65, 66, ces eaux-là.

*Inside the museums*
*Infinity goes up on triiiiial*

Those were the days, my friend.

## 3

Tu t'acharnes, tu t'incrustes. Tu fais ta maudite tête d'entêté, tu me relances. Ah, je te connais une épuisante patience de pêcheur à la ligne, je commence à savoir que la moitié de ton petit plaisir d'idiot sous-stimulé consiste à attendre le poisson, sans te départir jamais de la certitude qu'il finira bien par le bouffer, ton hameçon. Entêté ! Entêté de riens ! Mais qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Que je te montre un peu mon « moi » d'homme ? Que je me dézippe l'âme ? Que je dégraine ou que je me décrâne ? Tu tiens à tout prix à m'attraper en me remettant dans les mots, à ce que je me refasse une façon d'humanité, en somme ? La maniaque, l'acharnée, la furibonde fixation ! Connais-tu, as-tu lu Ferdinand Céline ? Céline qui disait que la mort est « la vraie patrie des entêtés » ? Toi, tu confonds tout, comme tous les cons, tu prends des vessies pour des statues et l'énervement pour une preuve d'existence. En réalité, tu fais la truie dans la soue du monde, à force de te secouer les molécules tu réussis seulement à puer la vie et tu me lèves le cœur pour finir. Je ne t'en ai pas déjà assez dit, non ? Qu'est-ce que tu vas faire de toutes ces cassettes ? Et puis non, ne réponds pas, je ne veux pas le savoir. Pour moi, j'ai passé ces nuits-là à jeter des

poignées de sable dans la mer, tout ce que j'ai pu te raconter n'a pas plus d'importance que du vent dans un courant d'air. Des bulles à la surface du néant ! C'est joli, parfois, les bulles, mais quand ça crève ce n'est jamais que du vide qui retourne au vide, avec un peu de puanteur en prime, comme un rot. De l'énervement, une agitation, pour rien ! Je suis fatigué, je te l'ai écrit en toutes lettres, d'ailleurs, et j'espérais bien m'être fait comprendre, pour une fois. Mais non ! Je crie dans le désert ! Je me masturbe dans une poubelle, je me les vide dans l'oreille d'un sourd ! Ha ! C'est exact, c'est absolument ça, tu vois, j'ai mille fois raison, au fond : le « Parlez-moi de vous », c'est l'invitation lancée à la vidange par monsieur Trou d'Égout ! Tu peux te rameuter tant que tu voudras dans tous tes acharnements d'ovulateur en goguette, tu ne feras pas reparaître ma sainte paire de grelots devant la maudite face de ton micro. Les entretiens, le « talk-show », c'est non ! *Nein ! No way, man !* Lubie ! Passe-temps ! Fumisterie d'escroc ! Manigance d'insignifiant ! Branlette à vide ! Magouille à néant ! J'ai dit ! Je suis Ailleurs – et d'ailleurs je m'y attends !

Allez ! Salut, fléau !

## 4

Écoute, garçon, j'ai ça, tout ce petit tas de papiers-là. Je te les *donne*. C'est la

poubelle ou toi. Choisis.

Arrange tout ça selon ta fantaisie, si ça t'amuse, ma muse. J'ai confiance en toi…

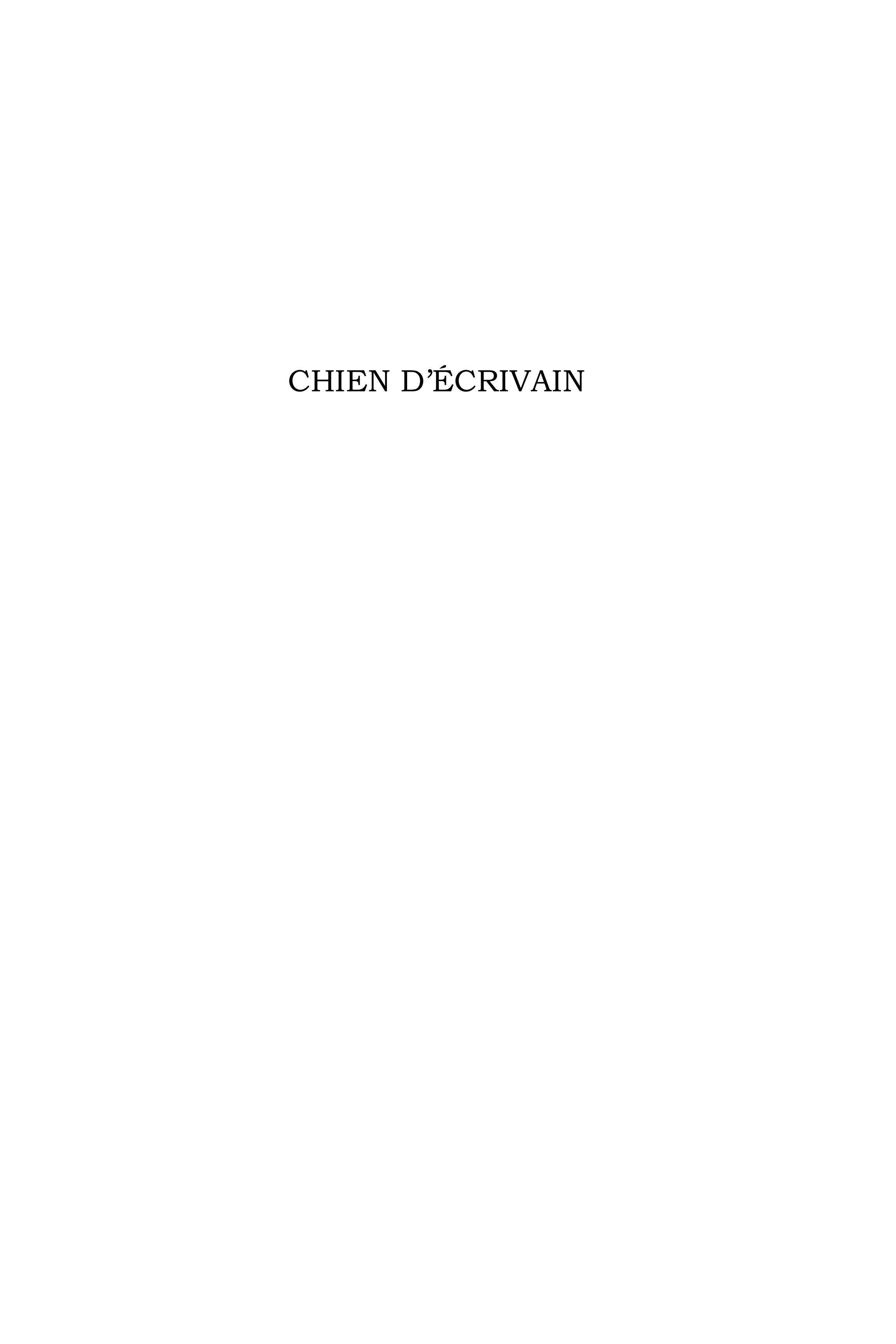
On se reverra, allez. On se reparlera. On en parlera. Les « entretiens », comme tu dis… Ces choses-là…

Enfin, peut-être.

En passant, je te mets les dates, mais pas les années. Les dates sont peut-être un peu approximatives, pas les années.

C'est de la crotte de petit chien sur un chemin qui ne mène nulle part.

C'est un air connu – l'air qu'on se donne…



# CHIEN D’ÉCRIVAIN




*Illustration Peter Driben*

*21 mars*

À bien y penser, je crois que le mystère du génie doit trouver sa source quelque part entre le très grand miracle de dire « Moi » et le très grand miracle de ne plus tout à fait pouvoir dire « Moi ».

*16 juillet*

Accoudé au bar dans la poubelle du monde, à deux heures du matin / dehors c'est Port-au-Prince, ou Hambourg ou Shawinigan / le jeune homme qui fait crisser sa barbe sous l'ongle de son pouce et qui songe, en vidant son verre, à l'enfant qu'il était la veille, avant l'alcool, le poil et le besoin de mourir, ce jeune homme fatigué comprend qu'il n'a fait, en toutes ces années, que se tuer à rectifier les traits de son visage, et, avec un sourire amer, il lève la main / mais maintenant c'est sa main gauche / pour appeler d'autres verres, tandis que recommencent à se faire en lui d'étranges rêves, les mêmes, toujours les mêmes.

*1er mars*

Ah ! être né dormeuse !…

*6 janvier*

À l'âge que j'ai aujourd'hui, il me semble qu'il n'est pas très difficile de comprendre que je ne tolère plus aucun commentaire sur la forme, la couleur ou la consistance de mon caca.

*12 mars*

*Alcool*

Moi c'est le genre de petit mec à la Hubert Reeves avec qui j'aimerais me cuiter très sérieusement, la nuit, pendant une forte tempête de neige, quelque part comme à Clova, mettons, de l'autre côté de la voie ferrée, que rien serait ouvert le lendemain matin ni plus jamais, le genre de *drinking buddy*, qu'on ait le temps de déconner pas rien qu'à peu près et que la divine lui fasse dégober toute sa poésie et ses délires à ce gars-là, monsieur « Univers », sélectrons, antimatière, Big Bazar, cætera, que j'en vire une vraie bonne avec un réel cerveau lourd qui pourrait peut-être m'apprendre deux trois trucs à quoi j'aurais jamais pensé sans ça, et qu'il me la suce après ou non, *who cares* – pour dire le cérébral que je suis, si

je voulais.

*25 août*

À l'école, quand nous étions petits, il y avait, dans toutes les classes, un expansif qui siphonnait plus que sa part de carburant, un important sans importance qui puait généralement des gencives et qui écœurait tout ce qu'il approchait, une nuisance organisée, universellement détestée, qui rayonnait pourtant dans l'obscénité infatuée de son gros être nul. Un soir que j'étais chez la femme d'un ami, il y a de ça quelques années, j'ai eu le malheur de me retrouver tout à coup en présence d'un des spécimens de cet être, de cette contamination affirmée, de cet excès de molécules nauséabondes débondant dans l'air ambiant avec la joie puissante et l'assurance toute papale de la mouffette humaine, qui m'a offert le spectacle le plus épouvantablement vulgaire auquel il m'ait été donné d'assister. Le colocataire de la femme en question, un gros barbu mou en culottes courtes d'enfant d'école – en « caleçon », si on préfère – , chaussettes et camisole, est venu se brosser les dents devant nous, dans la cuisine où nous finissions de manger, en nous baragouinant, la bave au menton, forcément, deux ou trois niaiseries pharaoniques, parce qu'il était chez lui, parce qu'il existait et que c'était *awright* comme ça, comme on dit en Louisiane, parce qu'il était un goret attardé équipé

d'un embryon de cervelle vide, convaincu de son droit d'être et d'occuper dégoûtamment la totalité de ses contours dans la soue du monde. Ce porc cosmique, cet inélégant monstrueux, cette tache cacaesque s'étalant avec complaisance à travers la lumière inapte à percer le mystère de son opacité, c'est l'Homme dans toute sa splendeur, l'Homme s'appropriant l'existence avec toute la grâce et la délicatesse d'un sanglier repu de détritus auquel on ne sait quels affolants hasards de l'évolution auraient permis de se faufiler clandestinement dans la salle de bal de l'Univers et ne trouvant rien de mieux à y faire que de roter et de se curer le groin sous l'œil horrifié d'un Infini débonnaire. Et dire que c'est pour *ça* que nous nous échinons à écrire des livres.

*4 juin*

André Forcier est toujours et immédiatement artiste.

Quelqu'un devrait dire à Pierre Falardeau qu'il ne le sera jamais.

*11 octobre*

À présent je vois toute une civilisation abandonner la mort entre les mains replètes et onctueuses du notaire, de l'embaumeur et de l'incontournable « psy » de service. Où est l'artiste ? Là-bas, avec le

reste du troupeau, à bouffer sa merde en se roulant dans le psychologisme infantilisant, à s'ébrouer comme un demeuré dans la sexologie de basse-cour, à se masturber sous ses draps avec ses petits outils high-tech, à s'exciter sur le « millénaire » comme une fillette mouillant de la moule pour la dernière vedette.

Repentez-vous, chiens d'humains ! Car en vérité, je vous le dis, pour avoir refusé de regarder la mort en face, votre civilisation tout entière en sera dévorée de l'intérieur, jusqu'à en perdre le sens de la vie. Surgira alors l'idole charognarde, le Grand Zombie aux yeux d'argent, qui n'en fera qu'une bouchée.

### *10 mars*

Après vingt ans d'écriture, l'excellent Marcel Aymé jette au panier tout l'appareil du récit romanesque et se transporte vers le théâtre.

Un gars allume.

### *18 mai*

(À quelles extrémités mon impeccable bon goût ne m'aura-t-il pas conduit…)

(Ils regardaient vers le haut et moi vers eux.)

*29 novembre*

À quel point je déteste la fiction romanesque / et pourtant je suis toujours vivant !

*5 mai*

À quoi un homme pense-t-il quand les autres ne sont pas là ? Qu'est-ce qui se cache sous son crâne qu'il garde pour lui et que les autres ne connaissent pas ? Qui est cet homme quand il est seul ? Si on lui ouvrait la tête pour voir ce qu'il y a dedans, qu'est-ce qu'on trouverait ? Quelles pensées, quels rêves, quelles folies secrètes ? Quels miasmes ? Quels monstres ? Quelles pudeurs, quelles délicatesses ? Qu'est-ce que c'est qu'un homme reposant au fond de lui-même ? Qu'est-ce que c'est qu'un fond d'homme ? Pour moi, voici. / Et le livre peut commencer. / Voici le livre de ma solitude, du monde intolérable qu'est l'homme pour lui-même.

*13 décembre*

*Art romanesque*

Un individu particulier est confronté à un problème particulier.

Quelle solution particulière cet individu particulier mettra-t-il en œuvre pour arriver

à résoudre ce problème particulier ?

Voilà toute la fiction romanesque.

En résumé, on n’a besoin, pour écrire un roman, que de deux ingrédients de base, toujours les mêmes, qu’il s’agit simplement de laisser mijoter ensemble durant un certain temps correspondant à celui de la lecture : un con, et un conflit.

### *31 juillet*

Au beau milieu de la journée d’hier, la plume est tombée en panne, et elle ne s’en est jamais vraiment remise. J’ai dû me résoudre à utiliser celle de mon pauvre père, tombé en panne lui aussi, une fois de plus, hier – pop ! le cœur !

Écrire avec la griffe du père. L’expérience s’est avérée désastreuse. Il n’y a aucun langage en moi qui puisse se parler à travers cet organe-là. L’incompatibilité est trop écartelante.

Je n’ai ni la voix de mes pères, ni celle de mes mères. Je suis donc orphelin de langage ?

Voilà une question qui devrait m’occuper assez dans la vie que j’aurai à vivre – que j’aurai à vivre *quand même*.

### *18 novembre*

Au chic cabaret Concorde, autrefois propriété de M. Fernand Gignac, et où les

« danseuses » n'étaient pas encore entièrement nues, à l'époque, mon ami Claude m'a dit, un soir d'étude pharmacologique : « Tu es Rimbaud. » Il serait peut-être parvenu à m'en convaincre, à la longue, si je n'avais pas été Arthur Rimbaud.

### *13 novembre*

Au cours de l'été 1990, je voulais écrire – elle m'y forçait – en adoptant consciemment le point de vue de la Mort, mais j'étais incapable de comprendre d'une manière rationnelle ce qu'était ce point de vue. Je ne parvenais plus à me comprendre moi-même, ce qui, en soi, était tout de même assez intéressant.

### *30 avril*

Aujourd'hui 30 avril, j'ai fait l'héritage réellement providentiel d'un tout petit frigidaire de chambreur, très propre, très neuf (mon oncle l'avait acheté il y a une dizaine de jours à peine – comme quoi la Camarde ne se donne pas toujours la peine de téléphoner avant de passer, n'est-ce pas), et d'une partie du linge du mort. J'aurai donc tenu le coup dix-huit mois entiers sans réfrigérateur, et plus de deux ans sans combines.

Appelez-moi l'amour de l'art.

## *2 octobre*

Au mois de septembre 1939, Antonin Artaud est à bord d'un bateau faisant route en direction du Havre. On lui passe la camisole de force. André Breton dira plus tard qu'Artaud était passé « de l'autre côté ». Il est subitement devenu fou ; quelque chose en lui a perdu de vue la ligne de démarcation existant entre le poisson et l'eau du bocal dans lequel il se trouve. Comme la suite le montrera, le délire a chassé la poésie. La santé des poètes réside dans la capacité qu'ils ont de générer le geste poétique ; perdre cette capacité, c'est, pour eux, perdre la santé – c'est mourir en tant que poète.

Disons que je suis écrivain. Disons que je le suis comme le banquier, le mathématicien, le joueur de base-ball et la danseuse de ballet sont ce qu'ils sont : disons que je suis écrivain malgré moi. J'ai souvent choisi et rechoisi d'être et de devenir ce que je suis malgré moi. Ce choix est sans doute la seule responsabilité digne de ce nom que j'aie pu exercer au cours de mon existence, une responsabilité qui engage tout mon être et, aussi bien, toute ma vie, puisqu'elle est en quelque sorte la négociation de mon identité. Or, il se présente une difficulté : depuis deux ou trois ans, je suis un écrivain qui n'écrit plus. Je suis malade, très malade vaguement, comme l'aurait dit Flaubert, bien que personne ne puisse s'en rendre compte : je n'existe plus. Je ne suis plus rien, je ne suis personne. Ce n'est ni

douloureux, ni malheureux ; ce n'est peut-être même pas attristant. Non, n'être plus rien, n'être personne, c'est simplement dangereux : il peut être assez tentant, et assez facile, de se débarrasser de « rien », de « personne ». En fait, depuis deux ou trois ans, j'ai la *sensation physique* que je suis habité, que je suis possédé par ce qui ne peut qu'être ma mort – la petite mort, ma première mort.

Je ne l'avais pas cherchée. Une nuit, elle est venue, elle s'est assise dans le gros fauteuil brun, elle a tiré sa pipe de sa poche et elle est restée là à me dévisager en souriant. Je me suis fêlé rien qu'à la regarder, et elle s'est glissée en moi par cette blessure. J'ai cessé d'écrire parce que ma mort, l'odeur de ma mort, est venue pulvériser ma fragile identité. J'ai cessé d'écrire parce que j'étais devenu la Mort. La Dame blanche a pris possession de mon corps, de ma vie. Elle me subjugue depuis une, deux, trois années, maintenant. Je ne peux pas ou je ne sais pas puiser en elle une force égale à la sienne, qui me ferait hurler et me débattre comme un diable dans de l'eau bénite. La mort ne fait pas hurler, elle vous cloue le bec. Elle vous fait vous asseoir sur un banc, dans un parc, à cinq heures du matin, ou sur un tabouret, dans un bar, passé minuit, et elle vous laisse l'étudier tandis qu'elle s'insinue en vous, qu'elle s'amuse de vous ; et si vous vous en allez, si vous vous enfuyez et rentrez chez vous, la mort est là qui vous attend, vous contemplant, contemplant le néant que vous êtes, assise dans le gros fauteuil brun

et fumant sa pipe molle. Elle vous suce et vous aspire, elle vous vide de votre substance futile, sans que cela ne provoque la moindre douleur. L'effroi, glacé. Un rêve de cocaïnomane. La mort vous envoûte et vous anéantit et vous n'y pouvez rien, absolument rien. Et si vous avez le courage de ne pas vous tuer, vous arrivez petit à petit à comprendre, pendant qu'elle vous rit au nez, pourquoi il en est ainsi, pourquoi elle peut être aussi froide, et, d'une certaine façon, aussi neutre, aussi magistralement indifférente : c'est parce qu'elle est votre propre mort. La Mort, au fond, ce n'est que vous-même, sous le manteau de votre chair, la Mort est ce squelette que vous portez sous l'habit de votre viande. Oui, il y a un squelette dans le placard, et le placard, c'est vous.

Oh, je ne veux pas mourir. Pas *moi.* Jamais. Je choisis donc la vie. Mais quelle vie ? Je ne vois toujours pas comment je pourrais vivre sans au moins essayer de me réapproprier cette identité qui est devenue la mienne au fil des ans. Je n'ai pas d'autre choix, semble-t-il, que de redevenir l'écrivain que je suis devenu malgré moi. Sans doute n'y a-t-il que lui qui puisse m'extirper du pétrin de ma petite mort, me réapprendre à vivre et, si ça se présente, entreprendre de renégocier mon identité. Cet écrivain n'écrit plus. Comment faire pour l'amener à reparaître de ce côté-ci des choses, où grandir constitue le bonheur des enfants, où l'amour entre un homme et une femme peut être bon comme l'air du matin, où le travail est une célébration de l'exubé-

rance, et où l'écrivain n'est qu'un être humain qui écrit comme le boulanger fait son pain ?

Un écrivain ne se met pas à écrire sérieusement tant qu'il ne s'est pas cogné le nez sur l'indépassable idée de sa propre mort, tant que la conscience du temps qui lui est compté n'a pas fait irruption en lui, violemment, d'une façon qui ne peut être que viscérale. Une fois cette expérience *vécue*, chacun des mots qu'il écrira portera vraisemblablement le poids de la vie, parce que l'écrivain aura connu que la vie se meurt en lui et qu'elle sera bientôt finie. On me dit qu'il faut accepter l'idée de la mort. Ce n'est pas ce que je crois. Ce n'est pas l'acceptation qui est féconde, mais le refus. Ce qu'il faut accepter, par contre, c'est que tout ce qui s'écrira après, ou à partir de l'expérience de la petite mort, sera écrit du point de vue de la Mort. Je suis prêt à l'accepter. Je l'ai déjà accepté. Mais la Mort ne m'a pas encore dit comment on écrit la vie du point de vue de la Mort. Je n'arrive pas à comprendre ce qui est maintenant la seule chose au monde que je doive comprendre – je n'y arrive pas et je n'arrive pas à retrouver en moi le chemin de l'écrire. Le temps qu'il faut n'est pas fait, la petite mort, ma première mort, n'est pas entièrement faite encore, je suppose. J'attends. J'attends.

*16 février*

*À un débutant*

Il est possible de faire l'économie d'une somme considérable d'efforts si on évite fermement de travailler entre les repas.

*10 janvier*

À une époque où j'étais encore bien jeune, je me rappelle avoir écrit un jour que la tristesse est le repos des angoissés, et qu'il y a dans toute forme de tristesse une certaine beauté qui s'ignore. Et puis la jeunesse s'en est allée, et avec elle l'illusion d'une possible beauté ; la haine a bien réduit quelques poches d'angoisse, la terreur de vivre a molli, mais la tristesse est restée, elle, la grande, l'effroyable tristesse de la vie. Ces jours-ci, rien qu'à me replonger dans les livres de Céline, tout au long de ces nuits d'hiver qui sont si prodigieusement noires et immobiles, je redeviens tout chiffonné de mélancolie, j'en titube de chagrin à travers ce terrain vague de la nullité que je suis pour moi-même. Avec le temps, disait le bon Ferdinand, « on n'est plus qu'un vieux réverbère à souvenirs au coin d'une rue où il ne passe presque plus personne ». Oui, c'est dans *Voyage au bout de la nuit*. L'année où j'ai lu pour la première fois ce maudit grand livre-là, j'aimais encore une femme et je croyais aussi qu'un jour je pourrais peut-être deve-

nir un peu écrivain. Les années ont passé en me chiant dessus comme sur le dos de tous les malheureux, et personne, je dois bien le dire, n'a jamais remplacé ma chère petite femme dans mon cœur d'homme, parce que je l'ai jeté dans une poubelle, mon cœur, une nuit que je remontais une ruelle en revenant d'un sombre bar. Je n'ai pas pu devenir écrivain non plus ; comme le disait Lévy Beaulieu à propos de Thomas Wolfe, dans son essai sur Jack Kerouac, j'étais sans doute – peu importe ce que ces mots veulent dire – « trop homme pour être vraiment romancier ». Mais allez donc leur expliquer…

« La littérature ça compense, j'ai pas à me plaindre », écrivait Céline dans *Mort à crédit*. Moi, au fond, ce n'était pas la littérature qui m'intéressait, mais cette espèce de brume comme flottant à la surface d'un lac mystérieux, au crépuscule, cette chose qui semble vibrer si fort d'intensité qu'elle vous fait pleurer et qu'on appelle la vie, tout simplement. Mais il faut encore un temps très long avant qu'on s'aperçoive qu'il n'y a rien non plus dans la vie, sinon de la merde toujours, et des gens qui parlent trop fort pour ne rien dire et toujours rien que des ennuis. J'admire les écrivains qui ont réussi à fabriquer de la littérature, et une œuvre, même, à partir de ce vague rien du tout autour duquel grenouillent les regrettables insignifiants que nous sommes tous en réalité. Pour moi, la vie n'était pas, la vie n'est pas assez, je me vois incapable d'en extraire de la beauté parce que je suis perpétuellement ahuri devant ma propre

nullité, et je ne veux pas non plus de cette compensation dont Céline reconnaissait qu'il se satisfaisait, à l'époque de *Mort à crédit*. Ne reste plus alors que du temps à tirer avant les éternelles vacances dans le néant. La littérature, ça compense peut-être, mais la vodka ça occupe. Voilà. Dans la tête, il y a de l'intense – pas dans la vie, pas dans les livres, pas dans l'écriture. Dès qu'on en sort, de la tête, l'intensité fout le camp, la lumière se débine, la jouissance intime se ratatine comme un raisin sec, et on n'a plus qu'à se désoler encore un bon coup d'exister, tandis qu'avec les drogues et l'alcool on est toujours bien assis dans sa tête, et même si c'est l'enfer, c'est chaud et c'est intime : on est chez soi, en somme.

*23 novembre*

Au salaire qu'on me paye, je ne vais quand même pas me gêner.

*19 octobre*

Autrefois tu croyais l'avoir trouvée – quoi ? la « posture éternelle », Lotus pétrifié au cœur de la Pyramide (l'Éternité n'a besoin que d'un seul adolescent à la peau courte pour se laisser rêver, à l'ombre de son insignifiance, pendant que le temps passe, indifférent), mais tu ne faisais que perdre ta vie sous la lampe molle (« *So*

*what ?* », s'était dit Dieu, cet incompétent, puis il avait cessé d'exister ; l'Éternité pouvait très bien se passer de toi, microscopique flocon d'angoisse sur fond de néant – et c'est ce qu'elle a fait, c'est ce qu'elle a fait, n'est-ce pas ?).

*14 février*

Avant d'aller dormir, je laisse toujours une page blanche, autrement j'aurais peur de ne peut-être pas revenir.

Peut-être.

*1er juillet*

Avant d'oser rêver d'être un grand artiste, il faut d'abord avoir accepté de céder à la très difficile tentation de l'intelligence, qui est une chose foncièrement aristocratique, *la* chose la moins partagée au monde et peut-être la plus esseulante de toutes parce que la moins partageable, justement. Sans l'intelligence, ce que les jeannettes appellent communément la « sensibilité », si musclée soit-elle, n'est jamais que fade et vaine sensiblerie : de l'eau de vaisselle. En fait, à y regarder de plus près, il est toujours possible de découvrir que là où on croyait avoir affaire à une sensibilité, on ne faisait que mesurer un certain degré d'intelligence. Les idiots s'alimentent, eux aussi, certes, et les singes

sont sensibles, mais on sait aujourd'hui de quoi ils sont capables et où ça les a conduits.

*10 septembre*

Avec le temps – quelle farce ! – , l'écriture en vient à me faire regretter qu'elle ne puisse pas être assez physique, qu'elle ne puisse pas être assez violente pour moi. Ce n'est pas d'une vulgaire petite plume mais d'un fouet aux proportions bibliques dont j'aurais besoin pour décharger jusqu'à m'en purger toutes mes colères, qui commencent aux commencements de celles qui me sont les plus ordinaires.

Aime-toi puni devant moi, pénitent !

*30 juin*

Avec le train de vie que je mène, je ne risque pas d'être enterré dans une nappe.

*28 mars*

Avoir une gueule c'est pas gratis, Madame, ça se paye, un prix que personne a les moyens – vu ?

*6 octobre*

Bah, je méprise beaucoup, allègrement, même, je le sais, parce que mépriser me donne surtout l'occasion de me fabriquer tout un tas de petites pintes de bon sang qui me soûlent de gaieté, mais je n'ai jamais vraiment eu besoin d'en rajouter pour ne pas aimer les gens qui existent.

*31 décembre*

Balzac disait, ou aurait dit : « Un romancier, c'est un homme qui n'aime pas sa mère. »

*17 novembre*

Belle, grandis vite, pour m'aider à comprendre comment on peut être aussi seul au milieu de tant de mots.

*20 décembre*

Bien plus qu'une passion ou un plaisir, l'écriture est pour moi un problème.

Comment peut-on arriver à créer une œuvre, et, même, à écrire, tout simplement ? Comment choisir ce qu’on écrit, et, dans le même mouvement, décider – ce qui est tout aussi important – de tout ce qu’on exclura de l’œuvre d’écriture ? Comment, dans la trame de l’écriture, se produire soi-même comme signifiant, et donner aussi un sens au monde et à la vie, un sens à notre propre vie ? Pour l’écrivain, tout est certainement bon à dire ; le problème est qu’il n’y a rien à dire, ou alors qu’il faudrait précisément *tout* dire. C’est d’ailleurs la raison pour laquelle l’écriture risque de vous dévorer sans trop lambiner celui qui ne sait pas la circonscrire, lui imposer quelque clôture, l’enchaîner, même, comme une bête sauvage et dangereuse. Mais est-ce possible, et si oui, comment ? Puisque rien n’existe à l’extérieur de l’écriture elle-même, qui n’est pas qu’une sorte de paire de ciseaux à tailler nos manteaux, mais un *lieu*, le *seul* lieu où peuvent être saisis et fixés *toute* la vie, connue et inconnue, *toutes* les réalités, réelles ou imaginées, *toutes* les vérités, vraies ou fausses, *tous* les questionnements, *toutes* les réponses, *toutes* les questions sans réponse, *tous* les mystères, *tout* le visible et l’invisible, *tout* le dicible et l’indicible, *tout* l’homme, enfin, dans toute son incommensurable liberté et toute sa finitude étriquée. Si l’écriture n’existe, ne se produit, ne se « passe » qu’en elle-même, et si elle est le lieu unique du métalangage où tout peut être dit, y compris, par définition, ce métalangage, si on peut y faire de l’or avec de la boue et, aussi sûrement, de

la boue avec de l'or, on a beau dire et faire, elle ne peut être qu'un lieu totalitaire qui est à la fois celui d'une effarante liberté et d'une vertigineuse gratuité. Or, comment peut-il être possible, à l'intérieur d'un tel lieu, de juger ou d'évaluer, en l'absence d'un sens ou d'une vérité univoque, ce qui n'a pas de valeur objective ? Je n'irai pas écalventrer mon enfant de chienne de voisin, ni dépuceler sa juteuse progéniture, qui n'a pas encore franchi le pas entre la camisole et la brassière, parce que cela ne se fait pas : les lois de la société des hommes me l'interdisent. Mais quand j'écris, je peux faire tout ce que je veux. Qui s'en plaindrait, qui viendrait me le reprocher, et qu'est-ce que ça pourrait me faire ? Rien, bien entendu. Je ne suis même pas tenu de donner à lire à qui que ce soit ce que j'écris, comme ces lignes que je trace cette nuit et sur lesquelles personne d'autre que moi ne posera probablement jamais le regard. Pourtant j'écris ceci, et le reste. Ces notes ne sont pas dénuées de sens, ni d'intérêt ; elles disent une difficulté qui se pose à moi. Par contre, l'écriture d'un roman, disons, n'a aucun sens précis, aucun intérêt particulier. Écrire un roman n'est jamais que mon désir de raconter telle histoire, et de la raconter de telle manière ; mais pourquoi écrirais-je ce roman plutôt qu'un autre, que tous les livres que j'ai envie d'écrire, que *n'importe quel autre* livre, en fait, surtout si mon besoin le plus viscéral n'est pas d'écrire des romans, de raconter des histoires, ni même de « faire des livres », mais de créer une œuvre, parce

que rien de moins qu'une œuvre ne saurait être dressé devant la face de la Mort ? Effarante liberté, vertigineuse gratuité, qui me renvoient à la vie elle-même sans m'aider en rien à faire contrepoids à son irréductible inanité.

*30 juillet*

Bien sûr, j'écrirais pour les dieux, s'il y avait des dieux. Les animaux, eux, ne savent pas lire.

*18 octobre*

Bientôt l'hiver reviendra faire son nid dans la ville morne, et le mont Royal couvert de neige sera comme une grande baleine blanche empêchée dans sa course vers la mer.

Fermons les stores, les rideaux, les portes et les fenêtres, mon ami, mon frère. Hélas ! nous avons à faire ! Ne faut-il pas que nous racontions la maudite histoire qui nous occupe ?

Pour expier quelle faute, ô tristesses ! ô rapetissements !…

*11 novembre*

Bob Dylan : « I wish I could write you a

melody so plain / That could hold you dear lady from going insane / That could ease you and cool you and cease the pain / Of your useless and pointless knowledge. »

*25 décembre*

Ça dure depuis des mois. C'est à devenir complètement maboul. La nuit, dans mon lit, comme je suis aussi incapable de dormir, je m'acharne, j'essaie de faire des phrases, j'essaie de penser en phrases. J'essaie d'écrire dans ma tête. *Pour écrire, on doit pouvoir penser en phrases*, comme le musicien doit pouvoir entendre *ce qui vient*. Mais ça ne vient plus. J'ai perdu la phrase.

*27 août*

Calvaire ! Même mon manuscrit commence à sentir !

*24 septembre*

*Cartes postales*

Dans *L'invitation au mensonge* (un bien beau titre pour un essai sur le roman), Gilles Barbedette écrit :

1. « Un bon romancier n'a besoin que de quelques lecteurs essentiels qui déterminent ensuite la lecture de tous les autres. »

2. « D'une certaine façon, l'histoire de la littérature recouvre l'histoire du plagiat.

Chaque nouveau roman est le piratage d'un autre ; les histoires sont peu ou prou les mêmes. Un écrivain ne saurait trop espérer du grand chaudron de la vie ; il a plus à apprendre de la fréquentation des œuvres – ou plus exactement, il y est contraint car rien de ce qu'il pourrait tirer de son expérience ne saurait surprendre par sa nouveauté intrinsèque. Seule son écriture est une occasion de transfiguration. »

*12 mai*

*Cartographie*

La solitude n'a pas de forme. L'écriture lui en donne une.

*14 mars*

Ça va faire, calvaire ! Comment ça *marche,* cette hostie de câlisse de patente à gosse-là ? Ça marche *tout seul,* eh ! le *cave !* Et c'est ce qui m'écœure le plus ! Être le clavier d'un piano mécanique ! Un piano à retardement ! Avec une tête de mort dedans ! *La tienne, le clown !* Clavier agi ! moqué ! abusé ! Que quand la pièce sera jouée, ffft ! l'ivoire de tes dents s'en ira valser aux étoiles, en passant par le Cimetière ! en te faisant péter le calendrier de toutes tes tournées ! Saint ciboire d'hostie sale ! « Prisonnier de la Partition » ! Du *rouleau !* Ah ! c'est à vouloir devancer l'échéan-

ce ! à t'arracher toute ta musique ! à te jeter dans le grand *Tsschhht !* une fois pour toutes, tabarnak !

*1er octobre*

Ceci, et possiblement tout ce que j'ai jamais écrit, est à peu près aussi nombrilliste que ce que Carl Gustave Jung appelait le processus d'individuation.

*9 avril*

« Cela ne m'intéresse pas », disait le psychanalyste à la narratrice du livre de Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*. « Parlez-moi d'autre chose. »

C'est ce que certains hommes en viennent un jour à se dire à eux-mêmes. On appelle ces hommes, qui ont choisi de changer d'idée, des artistes ratés.

*26 mai*

Celui qui lit une biographie s'instruit en indulgence. Il est prêt à faire le petit effort d'essayer de comprendre un de ses tristes semblables.

*19 septembre*

Ce n'est pas la haine qui me trouble, c'est la honte.

*7 décembre*

Ce n'est pas parce qu'il existe une salle André-Mathieu, n'est-ce pas.
(Toute une nuit pour écrire cette phrase.)
(Les lunettes noires d'André Mathieu.)

*27 juin*

Ce n'est pas si compliqué que ça, au fond : je suis *contre*.

*16 décembre*

Ce qui est obscène dans le cinéma, c'est qu'on voit.

*24 juillet*

Ce qui m'indispose assez sérieusement, ce n'est pas tellement la langue que parle la majorité de la population du Québec, même si je n'ai jamais très bien compris ce qu'elle

est en réalité – peut-être une sous-forme du dialecte « cloaque » ? – , ni la façon dont elle est parlée, même si j'ai de plus en plus de difficulté à supporter le *son* qu'elle rend à mon oreille, mais plutôt le fait de savoir aujourd'hui, à mon âge, que je suis enfermé pour la vie, comme dans une prison, parmi ceux qui l'utilisent.

*5 mars*

Ces défauts, ces erreurs, ces regrets. Cette œuvre, en somme.

Oui. Une œuvre, c'est un échec réussi.

*12 septembre*

Ces machines à déréaliser le monde que sont les livres. Je les aime, mon dieu, oui, je les aime. C'est ma faiblesse. Et, malheur, on ne tient à la vie que par l'humiliante faiblesse, que par ce qui, toujours, nous blesse.

*6 mai*

Ce soir malade de la mauvaise bonne vie, ombre obombrée de mon ombre, je me fends royalement la gueule, fin seul dans mon gourbi, pour toujours et malgré moi, c'est plus fort que tous tes *toi* / oy ! / plus

tôt aujourd'hui il y avait l'énormément petit châtré à la moustache claire dans le magasin de chaussures, un jeunet de trente tournaillages autour du pot du soleil se prenant pour son menton, culottes courtes et santé d'impuissant, un bas blanc dans la tête, imposable et fier de l'être, évident comme une vache dans un igloo vide, transparent, flaccide et peureux comme ses grandes oreilles inutiles, plus rudimentaire qu'une nuque, convaincu d'exister et de son droit de vote, à hauteur d'égout / magnétoscope, Listerine et fonds de pension / ses yeux pour me tuer quand il m'a encadré le bouchon, ma fiole d'Arlequine cosmique cousue d'yeux sales, lubrique, débraillé, trublion, trou d'ombre, sans facture, fétichiste à pied, bouffon délacé, sans-abri fiscal / cette rétractation d'amibe molle saisie en flagrant délit de terreur métaphysique / la pauvre petite chose se repliant les raquettes sur sa pauvre petite famille / ce réflexe protecteur, ce geste de politique sexuelle d'une indisable violence / Petit Garçon avait vu le Bouc, maman, et senti son odeur, et il avait tout compris, instantanément, l'enfernal idiot / un vrai lecteur.

*19 avril*

C'est le rêve, ne jamais être publié. Pouvoir écrire tout ce que je veux, comme je le veux.

Mais alors ?

Peut-être que je n'écrirais plus.

C'est le rêve.

*3 juillet*

C'est peut-être triste à dire, mais la province de Québec n'a pas exactement les moyens de comprendre qu'on puisse s'appeler Jean-Paul Riopelle.

*1er janvier*

C'est un peu comme si la page blanche avait été une tempête de neige dans laquelle je me serais enfoncé tête baissée, laissant derrière moi les autres membres de ma tribu qui auraient préféré établir leur campement à l'orée d'une forêt accueillante plutôt que de se jeter dans l'immensité de la steppe où l'hiver risquait de les engloutir.

*13 janvier*

C'est vrai, je n'aime pas tellement ce qu'on appelle l'écriture, mais je déteste franchement la littérature.

*17 juillet*

Cet après-midi-là, j'étais chez Lastic,

dans ce petit deux pièces crasseux où il vit encore aujourd'hui. C'était il y a deux ans, trois ans, peut-être. Lastic m'avait préparé une tasse de chocolat chaud. Le goût m'en revient, quand il m'arrive de penser à cette journée ; c'était un goût singulier, qui n'était sans doute pas celui du chocolat lui-même mais celui de mon corps, de ma bouche, d'un état d'âme particulier qui se distillait jusque dans ma salive. Je ne goûtais pas tout à fait comme d'habitude, ce jour-là.

Lastic était sorti voir un de ses vagues amis, un petit pusher à qui il devait quelque argent. Il avait beaucoup neigé, et il neigeait encore. Les gros flocons serrés faisaient se contracter et se dilater l'espace et le rendaient palpable, vivant. À l'intérieur de l'appartement qu'on aurait dit scellé, le silence avait une chaude texture de fin du monde. Debout à la fenêtre, je regardais Lastic s'éloigner et s'effacer peu à peu dans la tempête, comme si un gigantesque nuage de papillons blancs s'était abattu sur lui pour le dévorer. Je n'avais jamais fait attention, avant ce jour-là, à cet air qu'ont les gens qui s'en vont en vous tournant le dos, à cet air qu'ils ont d'exister tout à coup uniquement pour eux-mêmes, indépendamment de vous qui les accompagnez du regard comme s'ils ne vous avaient pas encore quitté. Lastic était encore avec moi par mon regard posé sur lui, mais je n'étais déjà plus avec lui qui ne me voyait pas, et cette curieuse image m'a révélé brusquement toute l'ambivalence de ce qu'on appelle la solitude – une présence des au-

tres en nous qui fait mal parce qu'elle est faite de leur absence.

Pour la première fois de mon existence, je me suis soudain senti véritablement seul. J'ai senti peser sur moi tout le poids de mon petit corps et de ma petite vie, j'ai senti – je veux dire physiquement – que j'étais comme mon oncle Lastic, que j'étais moi aussi un monde fermé sur lui-même, un monde qui existait pour lui-même, dans l'absence des autres, malgré cette absence, absurdement, et j'ai été saisi de vertige. Lastic s'en allait sous la neige et je restais là, figé devant la fenêtre, et c'était comme une déchirure en moi, une déchirure que tous les enfants ont dû éprouver un jour : je le voyais s'éloigner de moi, je prenais conscience de l'espace qui s'ouvrait entre nous deux, de cette distance que la neige matérialisait ; la part de moi qui était restée attachée à lui, tendue vers lui, s'écroulait et s'effritait, et derrière elle, il n'y avait rien, rien que moi, rien que l'autonomie de mon existence, une gratuité, un vide oppressant comme l'air qui se raréfie à haute altitude. Je me souviens bien du goût du chocolat de cet après-midi-là ; le chocolat goûtait moi, moi, cette étrange chose encombrante qui n'était plus qu'une présence pour moi. J'allais suffoquer dans le silence de l'appartement au moment où j'ai entendu une voix. Dans ma tête, il y avait une voix. Elle me disait ce que j'étais en train de vivre, au fur et à mesure que je l'éprouvais. C'était ma voix à moi. J'étais cette voix, muette, parlante, parlante et muette. J'étais une bouteille hermétique, mais cette bouteille

était pleine de mots, et tout ça avait un drôle de goût de chocolat, et ça pouvait être terrifiant et ça pouvait aussi être amusant, après tout. Alors je me suis mis à écouter les mots, à m'écouter parler tout seul dans ma tête. Ça ne s'arrêtait pas. Dès que la voix se taisait, d'autres mots venaient me dire qu'elle s'était tue, et d'autres encore qu'elle me disait maintenant cela.

Et puis longtemps, il me semble, après que mon oncle Lastic eût disparu dans le grand nuage de papillons blancs, je me suis détourné de la fenêtre et j'ai aperçu sa vieille machine à écrire, qui était là, sur la table à café de la chambre-salon, au milieu d'un fouillis d'assiettes sales, d'ustensiles, de livres, de liasses de papiers et de verres remplis de mégots tordus. Les gens qui ne savent pas en jouer se sentent pourtant toujours attirés par un piano ouvert, quand ils en voient un ; on dirait qu'il existe, dans tout instrument, dans tout outil, une force d'attraction irrésistible, immémoriale, un appel réciproque auquel il est impossible de ne pas céder. J'étais seul dans l'appartement encombré, et je savais à présent que j'étais seul ; ce sentiment ambivalent me submergeait, pour la première fois de ma vie ; machinalement, j'ai tendu les doigts, comme par réflexe, vers la machine à écrire, comme j'aurais pu le faire s'il y avait eu un piano à la portée de ma main. En touchant le clavier graisseux, j'ai eu une illumination. Les mots. Les m-o-t-s. Les l-e-t-t-r-e-s des m-o-t-s. Vingt-six caractères disposés de façon conventionnelle sur le clavier d'une machine. Presque rien, à vrai dire. Mais ce

presque rien était presque tout. C'était la réponse au vertige qui m'avait saisi au moment où je regardais Lastic s'éloigner en me tournant le dos. Entre le monde et moi, entre la solitude de mon oncle s'enfonçant dans la tempête de neige et ma propre solitude, il existait ce lien, fragile, miraculeux, indestructible : les mots. Je venais de découvrir la solitude, je découvrais maintenant son envers. Si j'existais encore, si je ne me dissolvais pas malgré le départ de mon oncle, c'était parce que j'étais plein de mots, les siens, les miens, qui se mêlaient, semblables, différents, inextricables. Si le monde existait en moi, même lorsque je fermais les yeux, même lorsque je me bouchais les oreilles, c'était grâce aux mots : machine à écrire, table à café, fenêtre, chocolat, neige, Lastic. Vingt-six signes conventionnels disposés sur le clavier d'un outil fabriqué par l'homme, et le monde peut durer, et je peux me l'approprier. Car le langage est Connaissance.

Tout a pris un sens nouveau, tout à coup. Les mots peuplaient ce désert intérieur que la solitude venait de me révéler ; ils assuraient ma propre durée, ils garantissaient la pérennité du monde, mais il y avait encore autre chose : les mots m'affranchissaient de cet état de dépendance envers le monde dans lequel l'animal est enfermé, ils me conféraient une autonomie qui n'était pas une mutilation mais une souveraineté enivrante, celle de connaître, de posséder le monde sans avoir à me déposséder de moi-même. Les mots pouvaient se métamorphoser en connaissance,

ils étaient la Connaissance même ; ils abolissaient ce que la solitude aurait pu avoir d'intolérable, en lui donnant de surcroît un sens qui faisait d'elle un état privilégié. Ce sens, cet état privilégié, c'était l'essence même de l'existence humaine : connaître.

À la fin de l'après-midi, dans l'obscurité des longues nuits d'hiver qui noircissait déjà la fenêtre de la chambre-salon, mon oncle est rentré, joyeux, les yeux rougis, encore légèrement stoned. J'ai remarqué que sa lèvre inférieure était fendue. Son ami pusher à qui il devait de l'argent lui avait un peu tapé sur la gueule, histoire de mettre certaines choses au clair, je suppose, après quoi ils avaient fumé un bon calumet de la paix bien tassé. Lastic rigolait comme il rigole toujours ; sa petite mésaventure l'amusait. J'ai pleuré dans ses bras, ce jour-là. J'avais huit, neuf ans, peut-être.

## *2 septembre*

Cet enfant est un sphinx. La question qu'il pose n'est pas « Pourquoi ? », mais « Pourquoi pas ? ». Pourquoi, par exemple, ne pas être libre ? Il n'y a aucune raison pour que nous acceptions ce qui nous est donné comme étant notre dû. La soumission sous toutes ses formes n'est pas seulement inadmissible, elle est incompréhensible. Dès que j'ai su écrire, je l'ai fait. Je leur ai déclaré la guerre. Pourquoi pas ? J'avais sept ans, huit ans. Il y a eu cet

arrachement. En devenant auteur – l'auteur – , j'ai fait d'eux mes personnages, par quoi j'ai cessé d'être le leur. Je les ai emprisonnés dans les filets magiques du dire et je leur ai filé entre les doigts. On prend toujours les enfants pour des idiots. On leur raconte des histoires. On leur raconte ce qu'on veut, c'est-à-dire n'importe quoi. Mais peu importe l'histoire, en effet ; ce qui compte, c'est celui qui la dit – c'est d'*être* celui-là qui la dit. Voilà toute l'astuce. Il n'existe pas de position plus forte que celle résultant de l'acte d'appropriation de la parole toujours dispensatrice de sens, toujours structure d'univers : la parole est le grand régulateur des réseaux de significations qui enserrent notre existence, son appropriation est un acte dont la portée participe de la puissance du mythe. Découvrir et expérimenter passionnément le pouvoir de la parole, dans et par l'écriture, à un si jeune âge, c'est très fort, je trouve. En comparaison, tout le reste est d'un incommensurable ennui. Enfin, à condition d'avoir compris.

*23 août*

Cet homme écrit pour ses personnages, cet autre est écrit par son personnage. Du premier, on dit qu'il est romancier, du second qu'il est poète.

*21 octobre*

Cette date n'est pas très crédible, il me semble.

*30 janvier*

Charles Quint : « On est autant de fois homme qu'on parle de langues. »

*11 décembre*

Chien d'écrivain qui m'as donné douze mille fois raison de ne pas aimer la vie.

*23 octobre*

Chomedey, l'automne. / Toute une journée passée à tourner en rond dans le petit appartement humide, à tripoter des livres jaunes sans avoir le courage de les ouvrir, à tirer et à repousser la chaise, à prendre et à reposer la plume sur la vieille table de la cuisine, à boire du vin et à fumer les mauvais cigares du pauvre / toute une journée passée à se torturer, à se dire que la vie n'est pas assez, qu'elle est et qu'elle sera toujours déficitaire dans l'absence de l'œuvre, que ce n'est pas à partir de la vie qu'il faut penser l'œuvre mais à partir de l'œuvre

qu'il faut rêver la vie, que ce qui compte, ce n'est pas la vie mais l'œuvre, l'œuvre d'abord, et rien que l'œuvre / mais quelle œuvre ? / toute une journée passée à scruter les exigences de l'œuvre, à se répéter qu'on ignore encore ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle voudrait être, et si seulement elle *veut* être, toute une journée passée à se demander ce que l'œuvre voudrait et pourrait faire de soi, de son passé, de sa vie, et si cette vie peut être vue comme une totalité, et si l'on est un être suffisamment unifié pour prétendre avoir une « vie » / toute une longue et terrible journée passée à tourner en rond dans le cauchemar du doute, pour finir par se demander : qui vaut la peine d'une œuvre, qui, sinon celui qui dit : « Je voudrais en valoir la peine, j'aimerais pouvoir être celui qui en vaut la peine » / puis sortir comme un fauve malade, comme un Modigliani fou, sortir et aller boire encore et chasser le rêve dans la nuit sale et avoir les yeux toujours ouverts, à l'aube, debout dans la lumière.

*5 avril*

Chose étonnante, on admire les comédiens alors qu'ils ne sont qu'une bande d'ignobles paresseux qui passent leur vie à faire semblant.

*23 décembre*

*Choses tues*

Que dire, puisqu'ils ne semblent pas comprendre qu'ils rendent un très, très, très mauvais service aux choses écrites en en faisant une lecture à voix haute ? Que dire ? Rien. Leur donner plutôt à lire Claude Debussy, tiens.

*30 août*

*Cinémoi*

J'ai toujours été beaucoup trop timide pour aller au cinéma, qui de toute façon ne m'intéresse pas : je n'aime pas les bandes dessinées, et encore moins celles qui bougent.

*4 mai*

Combien existe-t-il d'écrivains sur cette planète ? Au Canada seulement – terre de nos aïeux – , on me dit qu'on en compte officiellement, aujourd'hui, une bonne quinzaine de milliers (j'ignore si ce nombre comprend les « véritables » et les « faux », les aspirants tout dégoulinants d'ambition, les étudiants à perpétuité, les maquereaux de la traite des pages blanches, les vieilles barbes nationaleuses, les journalistes verbomanes, les nègres de garde-robe, les cu-

rés désensoutanés, les demi-mondaines télévisuelles, les champions poids lourds du livre de recettes, les diaristes virtuels, les dramaturges comme vaches qui pissent, les chanteuses oubliées, les essayistes qui s’essayent, les observateurs d’oiseaux, les « anciens écrivains » médaillés, les biographes tayloristes, les ratés aux pieds plats, les sociologues à barbichette, les chiennes repenties du pouvoir politique, les mémorialistes oublieux, les anthropologues radio-phoniques, les arrière-grand-mères au trente-sixième souffle, les guides de l’auto, les onanistes du « Do It Yourself », les psy aux poignets velus, les anthologistes entre deux bourses, les thèseux croupissant dans le renvoi en bas de page, etc., mais je pense qu’on peut être certain de trouver parmi le troupeau un sacré paquet de petits profs proprets au trou du cul en gueule de poule, féministes à ressorts, poètes en collants, emperruqués, belles âmes piquées de mouches et / ou romanciers œuvrant benoîtement dans le secteur de la pâte à papier).

*Oh ! vous êtes les seuls pontifes,*
*Penseurs, lutteurs des grands espoirs,*
*Dompteurs des fauves hippogriffes,*
*Cavaliers des pégases noirs !*

Exact ! Mais peu importe combien ils sont, qui ils sont, ce qu’ils sont, mages, avortons, hommes suprêmes, gratte-papier ou vivants sublimes, le secret le mieux gardé des écrivains, la petite chose honteuse dont ils ne parlent jamais qu’entre eux, et encore, à voix très, très basse, derrière de puissantes portes closes, dans ces mysté-

rieux colloques internationaux, par exemple, où ils vont pinter et blablater en s'empiffrant aux frais du contribuable, comme s'ils étaient les ambassadeurs du Prince, la voix de la Nation, les commissaires du Peuple, alors que leurs petites merdes bien moulées n'intéressent pas l'honnête quincaillier de la rue Bélanger, pourtant père de famille et parfaitement tolérant envers les invertis et les immigrants, le secret le mieux gardé des écrivains, dis-je, n'est pas celui du pourcentage des droits d'auteur à eux consenti par leur éditeur, de la marque de leur cher stylo à bubulle d'encre, de leurs sources d'inspiration, du traumatisme post ou prénatal les ayant conduits à embrasser la carrière, etc., non : c'est celui de la chaise, du fauteuil sur lequel ils posent leurs précieuses miches lorsqu'ils œuvrent à leurs impérissables ouvrages – le siège « ergonomique » ultime, insurpassable, hyper-garanti, cent pour cent préventif de la varice des veines de l'anus, fléau de la confrérie, terreur de l'apprenti, cauchemar de l'artisan le plus accompli, mieux connue sous le nom savant d'*hémorroïdes*, le parfait appareil certifié mille pour mille par l'Organisation mondiale de la santé elle-même en personne, reconnu par l'Unesco, approuvé par l'Ordre des mycologues et le Collège de proctologie planétaire, le meuble avec ou sans bouillotte incorporée, anti-sudation de la raie du fondement, muni du fameux « trou de beigne » optionnel, rembourré pur duvet paon, de marque brevetée « Trône pontificanal » de préférence, à coussin d'air

portant, dit « nuage d'âme », sur les modèles de grand luxe, à lubrification thermo-assistée, sur-vaseliné pour pédéraste endurci mais délicat de l'oignon, et assorti, dans les meilleurs des cas, d'une assurance « tous risques » en béton armé. « Je vous trouve un tantinet pâlot, mon ami. » « Ah ! cher confrère, ne m'en parlez pas ! Mon dernier chef-d'œuvre m'a mis au sang ! au supplice du sang ! » « Quoi ? Comment ? Pardon ? Que me dites-vous là ? Vous, là ! Michelle ! Joachim ! Edmond ! François-Yvan ! Olivier-Sébastien ! Marie-Auge ! Serait-ce… serait-ce “ le mal ” ? Souffririez-vous du “ mal ”, cher collègue ? Mon cher Luc-Arnold ? Ma chère Daube ? Moubabah, mon ami ! Fabien-Paul ! » « Eh bien… Eh bien… Les chef-d'œuvre nous coûtent, n'est-ce pas, Henri-Luc ! Serge-Jean ! » « Mais essayez ! expérimentez ! adoptez le “ Trône ”, mon ami ! Ma chère Zoumbie ! Colette-Anne ! Réginald-Antoine ! », etc.

C'est comme ça.

*25 février*

Comme il est difficile d'être dans la chaleur du livre à écrire.

*14 septembre*

Comme le disait le Bonhomme dans l'Antique Taverne de nos Pères, il y a de ça

quelques millénaires : « *You love the work you're in business, otherwise go to hell* tabarnak. »

*19 janvier*

Comment pourrait-il être possible de se fabriquer une foi, non, une simple espérance en l'écriture dans un pays où personne ne s'étonne d'entendre, au bulletin de nouvelles télévisé de la société d'État, un journaliste, dont le nom est de surcroît Alexandre Dumas, dire : « […] on est encore loin de la coupe aux lèvres » ?

Il y aura toujours loin de la coupe à ces lèvres-là.

*28 mai*

Comment un certain Marcel Proust a-t-il bien pu inventer le Marcel Proust qui allait écrire l'œuvre de quatre mille pages dont personne ne le croyait capable ? Comment cet homme de trente-cinq ou trente-six ans en est-il arrivé à tracer un jour cette phrase si anodine : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », qu'on connaîtra plus tard comme étant la première d'une prodigieuse cathédrale de mots ? Comment Donatien Alphonse François de Sade s'y est-il pris pour devenir l'écrivain qu'on appelait déjà de son vivant le Divin Marquis ? Comment et pourquoi cet homme en est-il venu à

écrire, en 1785, dans ses appartements de la Bastille, cette chose parfaitement inqualifiable qu’il a intitulée *Les cent vingt journées de Sodome* et qui est le seul livre au monde que je suis incapable de lire, le seul dont l’horreur me fait perdre la tête, à la manière de ces petits bouts de film muets, en noir et blanc, dans lesquels on voit une marmelade de débris humains boueux, squelettiques et désarticulés, être poussée par des bulldozers dans les fosses communes des camps d’extermination nazis ?

Le travail des mères s’accomplit tout seul ; c’est le règne animal, la planète des singes, ovule, biologie, naissance, mort, et puis voilà. La mise au monde d’un grand astre littéraire, sa mise au monde *littéraire*, c’est autre chose, évidemment.

Évidemment.

*20 février*

*Conditionnel*

J’écrirais grégorien.

*17 avril*

Dans « Ébauches de vertige », la dernière partie d'*Écartèlement*, Cioran note : « Le véritable écrivain écrit sur les êtres, les choses et les événements, il n'écrit pas sur l'écrire, il se sert de mots mais ne s'attarde pas aux mots, n'en fait pas l'objet de ses ruminations. Il sera tout, sauf un anatomiste du Verbe. La dissection du langage est la marotte de ceux qui n'ayant rien à dire se confinent dans le dire. »

Allons donc. L'écriture *est* le métier de dire. Écrire consiste précisément à se confiner et à se complaire dans le dire, à disséquer et à commenter le langage, à trouver une fascination, un plaisir, une souffrance, une malédiction dans les mots. L'écrivain se regarde toujours écrire, il se regarde jouer avec le langage, il jouit de travailler avec les mots et de souffrir par eux, de se regarder écrire et d'en baver et d'en jouir. S'il en était autrement, le pauvre homme ne pourrait pas écrire ; il ne lui resterait plus qu'à se faire peintre, ou gynécologue. Le « véritable écrivain » ne s'attarde pas aux mots, en effet : il y est condamné, jusqu'à l'obsession. On raconte par exemple que James Joyce, à qui on demandait ce qui le préoccupait, un jour qu'il avait l'air particulièrement sombre, a fini par répondre : « J'ai passé toute la journée à chercher un mot. »

– « L'avez-vous trouvé ? » – « Oui. » – « Et quel était donc ce mot ? » – « *The* », a dit le bonhomme.

« Le véritable écrivain » : voilà une façon de commencer une phrase qui pourrait nous amener à nous demander à quoi peut bien ressembler un *faux* écrivain. Pagnol était homme de théâtre, Bukowski postier, Robe-Grillet ingénieur, Hemingway journaliste, Saint-John Perse diplomate, Soljenitsyne soldat, Céline médecin, Kafka employé d'une compagnie d'assurances, Chandler expert-comptable et cadre d'une société pétrolière. Lequel d'entre eux était le « véritable écrivain » ? Chose certaine, chacun de ces honnêtes travailleurs s'est un peu occupé des mots et en a fait, à sa manière, qui devait être la bonne, l'objet d'une certaine « rumination », c'est le moins qu'on puisse dire. Contre Cioran, c'est Novalis qui a raison, pour qui « il n'est d'écrivain qu'habité par la langue » ; l'écrivain « est parfaitement et n'est que l'inspiré du verbe, un illuminé du langage ». Écrivant sur les êtres, les choses et les événements, on ne voit pas très bien comment, ni pourquoi, il ne pourrait pas écrire sur l' « écrire » aussi bien que sur tout le reste, d'ailleurs.

Cioran n'a pas tout à fait tort, cependant, lorsqu'il dit : « On n'écrit pas parce qu'on a quelque chose à dire mais parce qu'on a *envie* de dire quelque chose. » En réalité, on n'écrit que parce qu'on a envie d'*écrire*. Et je suppose qu'on doit en avoir envie parce qu'on en éprouve le *besoin*. Or, un besoin est la manifestation d'une *nécessité*. Combien d'écrivains ont affirmé qu'ils mour-

raient s'ils n'écrivaient pas ? Dans une lettre de 1954, Jack Kerouac disait pour sa part : « *I do feel like I'm writing myself to death* », ce qui est une autre façon de considérer la chose, sans doute la meilleure, peu importe de quel point de vue on l'aborde, et que Cioran lui-même n'aurait peut-être pas désapprouvée – l'écrivain écrivant de l'intérieur d'une nécessité, celle d'aller à la mort armé. Armé de quoi ? Du langage, qui est le seul instrument du refus de la mort, comme le silence, ou la fin du langage, est le seul instrument de son acceptation.

*19 juillet*

Dans la chambre molle / il neige du papier / je suis l'homme qui danse, nu, triste et beau / l'homme grave et fol, dans la chambre de papier / pour rien.

*15 août*

Dans la musique, il n'y a jamais rien à comprendre. Alors les gens aiment bien la musique.

*11 juillet*

Dans la vie, les choses sont assez simples, quand on y pense. Ce qui ne veut pas

dire qu'elles soient faciles.

La vie, elle, n'est pas difficile, elle est *dure*. Alors il faut savoir s'endurcir, si on veut vivre ; comme le jeune Paul Valéry, on devrait pouvoir dire : « Je me fis l'Ennemi du Tendre, de toutes les forces de ma tendresse désespérée. » Et pour cela, on doit d'abord apprendre à considérer les Autres Inc. pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire la pire chiennerie dont on ne se défiera jamais assez. Qu'on se le dise, une bonne fois pour toutes : un être sain est un être seul. En vieillissant – pas beaucoup ; à l'âge de quinze ou seize ans, il est déjà possible d'avoir à peu près tout compris – , l'essentiel est de voir que notre lot n'est rien d'autre que notre inexpugnable solitude, qu'elle est le commencement et l'aboutissement de toutes nos défaites, et, paradoxalement, qu'elle est aussi l'unique figure que prendra jamais notre liberté.

Un être sain est un être seul, oui ; mais un homme seul est un homme mort. Les prisons du monde entier sont pleines d'hommes trop libres pour être laissés en liberté. Voilà la contradiction. Comment vivre l'insupportable solitude, où puiser le courage de supporter l'invivable santé ? Être artiste peut être une solution. Comme l'infâme Verlaine agonisant dans ses urines, à l'asile des pauvres, en composant sa dernière strophe, l'artiste est l'homme seul qui se donne pourtant à tous les hommes. Il est au milieu de tous les hommes, il s'adresse à tous les hommes, il est l'homme de tous les hommes. Il est la putain du Monde, cette belle salope, la Solitude – cette

putain faite homme.

*L'autre* solution, c'est la force immense d'aller se naufrager, seul, toujours, dans la petite chambre d'hôtel de tous les bouts du monde, là où la solitude n'est plus un enfermement, une dépossession, mais un voyage et un dépassement ; c'est la force folle de tout quitter – on ne perd rien si on renonce à tout – , de s'en aller, pour de bon, là-bas, au bout de tout, et de continuer de s'enfoncer, toujours plus loin, toujours plus ailleurs, sans rien ni personne, comme on sait bien, au fond, qu'on devra le faire, une dernière fois, le jour où il faudra mourir.

*3 juillet*

De la maladie littéraire, je dirai ce que le Maréchal de Mac-Mahon a dit de la fièvre typhoïde, qu'elle est « une maladie terrible : on en meurt, ou on en reste idiot. J'en sais quelque chose : je l'ai eue. »

*1er juin*

De l'influence positive de la télévision. Elle a tué, pour toujours, espérons-le, l'haïssable grandiloquence.

De l'influence négative de la télévision. Elle a instauré, sans doute irrémédiablement, une tyrannie planétaire de la familiarité.

De l'influence positive de la télévision.

Elle a brisé, il en était temps, l'image boursouflée de l'artiste romantique.

De l'influence négative de la télévision. Elle a implanté, chez le vulgum pecus, l'idée socialement néfaste que tout le monde peut, et doit, revendiquer le droit de vivre et d'être comme les véritables artistes.

Résultat : nul.

*6 novembre*

Depuis que je suis ici, je ne crois pas avoir appris une seule chose qui vaudrait réellement la peine d'être communiquée à mes frères humains. J'ai été beaucoup trop occupé à désapprendre toutes les monstrueuses conneries qu'ils m'ont enfoncées dans le crâne.

*18 juin*

De quoi parle-t-il, cet homme, cet autre ?

Il voulait sûrement dire « le monde sur le flanc de la *truie* ».

Enfin, non, je ne crois pas.

*27 janvier*

De race blanche et de sexe masculin, je suis né au milieu du XXe siècle de l'ère chrétienne et j'ai été élevé dans la religion

catholique de mes ancêtres, parmi la classe moyenne, en Amérique du Nord. C'est ce qui fait de moi un écrivain de race blanche et de sexe masculin, né au milieu du XXe siècle de l'ère chrétienne et élevé dans la religion catholique de ses ancêtres, parmi la classe moyenne, en Amérique du Nord.

### *7 avril*

Deux années, trois années, peut-être, je ne sais plus, je ne l'ai jamais su, comment pourrait-on savoir à quelle heure, quelle journée, un cancer a commencé, c'était un voyage dans la mort, c'était ma première mort, incestueuse petite sœur, Petite Mort aux joues roses, proprette et riante, une mort à fossettes, pétante de santé, vive et claire et gaie, sans rien de celle de M. Freud, non, et puis ç'a été ne plus pouvoir travailler, ne plus connaître comment vivre, ne plus jamais rire du fond du cœur, ne plus rien décider, ne plus écrire sur du papier, mais boire de la bière et regarder la télévision, sans la voir, du fond du gros fauteuil brun où elle m'était apparue, le premier soir, moderne visage de la mort, sans le son, molle mort à l'œil chatoyant, dans l'œil d'un écran, bas de gamme de la Mort au fauteuil, le fauteuil couleur de terre meuble, petite mort froide, cool, sans couilles, sans douleur, sans angoisse ni désespérance, mort de brouillard anglais et d'indifférence, l'argent jeté par les fenêtres, la Mort disant « Abandonne tous tes biens

et viens avec moi, mon fils, mon petit roi », l'errance dans la ville rogue, sans fin, jour et nuit, nulle part, toujours, sans jamais, *jamais* rencontrer personne de ma connaissance, ces années-là, chose si totalement, si atrocement étrange, la plus étrange de toutes, avoir si mystérieusement changé, changé au point de ne plus reconnaître personne, puis revenir peu à peu, un filament à la fois, au fil des mois, de ce côté-ci du paradis, rentrer comme en bégayant dans l'engrenage faussement rassurant du temps, se recommencer en recommençant à s'habiller avec les grains de sable du Sablier, mais pour quoi *faire*, sinon ne plus exister que comme un trou dans la trame de l'être, n'être plus que le manque, la soustraction, la déchirure, le déficit, à Montréal, Montréal où j'ai perdu mon âme, une nuit d'été, sur un banc de parc, entre une suceuse et une seringue, une bouteille de vodka vide à nos pieds, on tue ceux qui ne font plus d'ombre et c'est ce que j'ai fait, l'ombre c'est l'âme et l'âme l'ombre, ô Zombie Blues, la Petite Mort m'a remis dans les souliers de l'écriture, à mon corps défendant, l'écriture nue devant l'éternel, l'écriture, cette agence de placement de la mort, la mort au quotidien, sans importance, la plus horrible, l'écriture succursale de la mort, les journées sont courtes en paradis, la vie trop longue et le Livre interminable, je suis Ailleurs, à présent, dans cette affligeante et cruelle et banale singularité, dans cette mortifère et futile souveraineté.

*27 juillet*

Difficile (aussi) d'imaginer de quoi peut bien vivre Gilles Vigneault…

*13 juillet*

Difficile de mourir bandé.
Enfin, j'espère.
Je veux dire, je suppose.

*24 mars*

Dire la vérité
N'est que cette
Excruciante capacité
De s'approuver
Malgré soi
Dans l'humiliant
Désappointement
De soi-même

*20 février*

*Discours*

Les météorologues sont des êtres qui ont découvert le précieux secret de parler de la pluie et du beau temps à longueur de vie, comme les sexologues ont découvert leur petit secret à eux, qui est aussi une science

parfaitement exacte.

*8 février*

– Dis-moi, mon petit, quel est le seul objet connu à l'intérieur duquel puisse tenir *tout* l'univers ?

– C'est le stylographe, Madame.

*26 septembre*

Dis-toi bien que l'écriture est la machine à laver le linge sale de la vie, pas une machine à laver son linge sale en famille.

*1er août*

D'un œil, mais du bon, je relis, dans la revue *Canadian Literature*, la critique, signée du nom de Jane Moss (ou Mosh ?), de mon excellent roman *L'abbé des anges*, paru aux Éditions du Boréal : « *Feminists* should be *appalled* [" Les féministes *devraient* être dégoûtées " – je souligne] *by this first novel.* »

Hum.

J'écris philosophique, moi, pas idéologique !

Misogynie, disent-elles. Quelle prétention ! Je ne suis pas misogyne, je suis misanthrope ! Nuance !

Cette salope a beau être une connasse d'énorme envergure, ce n'est quand même pas une raison pour que je ne lui pisse pas à la raie.

C'est la guerre.

Ce n'est pas précisément ce que je désire, mais il semble que ce soit ce qu'ils et elles cherchent.

Très bien, dans ce cas.

Mais attelez-vous, hostie ! *You ain't seen nothing yet, babe !*

*21 août*

Durant une très courte période – une *très* courte période – , à l'époque d'une de mes jeunesses ratées, je me suis presque laissé tenter par ce qui aurait voulu être un cycle romanesque à hauteur d'homme – pantoufles émotionnées, cœurs en robe de chambre, etc. – , jusqu'à ce que je me fasse l'effet d'un vieux dégueulasse pourri de vices s'amusant à l'idée de fonder une vraie petite famille comme on en voit à l'église et dans la publicité. Fabriquer une œuvre « humaine », un peu à la manière de Marcel Pagnol, disons, ou de l' « incontournable » Michèle Tremblay, quelle ironique cocasserie ç'aurait été ! J'ai l'œil bleu, et j'ai l'œil noir : il m'a suffi de fermer le bon pour que se dissipe cette niaiserie et que le rire me remonte à la babine.

Alors ?

Rien. C'est tout.

*30 juin*

Écoute, hostie de crétine à mamelles de bas étage du câlisse ! Tous les loups sont beaux, *toujours* ! Understand ? Les chiens qui sont laids, ce sont les hommes qui les ont fabriqués ! C'est l'utilitaire ! La domestication ! Parce que tu voulais qu'ils restent auprès de toi, ô ranch aux totons !

*24 décembre*

Écrire en français, au Québec, c'est encore et ce sera toujours traduire.

*20 novembre*

Écrire est la spectacularisation du langage.

*17 janvier*

– Écrire et mourir idiot quand même…
– Mais c'est humain, au moins.
– C'est ce qui est le pire…

*30 mars*

« *Écrire* »

James Hillman : « Soul history is a living obituary, recording life from the point of view of death, giving the uniqueness of a person *sub specie aeternitatis*. As one builds one’s death, so one writes one’s own obituary in one’s soul history. »

*18 septembre*

Écrire ne m’empêche pas de vivre mais ne me le permet pas non plus. Je n’appartiens ni au néant ni à l’existence ; je suis quelque part entre les deux, dans ce très étrange « format » qu’est l’écriture, à la manière des drogués que la drogue soustrait temporairement à la mort – au suicide – sans pour autant les laisser vivre vraiment. Comme les grands drogués, je ne peux pas plus choisir de continuer à m’intoxiquer volontairement que de renoncer au poison de gaieté de cœur. Le problème est d’une toute autre nature. Il est beaucoup trop tard à présent pour faire quoi que ce soit d’autre que de subir ce qui en est venu à constituer un mode d’être au monde dont la particularité réside dans le refus ou l’incapacité d’être au monde. L’écriture est un trait d’union entre le néant et l’existence qui ne relie rien du tout ; elle est un lieu autonome où la survie, pour être possible, n’en est pas moins subie plutôt que d’être

délibérément choisie. Dans ma vie de tous les jours, rien n'a besoin de l'écriture, tout peut se passer d'elle ; tout peut être ce qu'il est et se faire comme il se fait sans jamais avoir recours à l'écriture – tout, sauf justement le fait d'occuper cette position entre le néant et l'existence, qui ne permet ni n'empêche rien, mais qui est la seule possible. C'est en ce sens qu'écrire, pour moi, n'a pas grand-chose à voir avec la littérature. Le travail d'écriture, dans l'acception flaubertienne du terme, ne me préoccupe qu'accessoirement, son contenu pourrait presque m'être indifférent. Le drogué ne se drogue pas dans le but de faire telle ou telle chose précise, d'exécuter telle ou telle tâche particulière au cours de telle ou telle journée ; il se drogue pour retrouver en lui, en le recréant sans cesse, le lieu où il peut être sans être et ne pas mourir sans vivre véritablement. Il ne peut choisir ni de vivre ni de mourir ; il ne fait qu'accepter passivement, tant que cela lui est possible, et souvent même très au-delà, l'unique forme de soulagement qui puisse lui convenir. Ce qui, à bien y réfléchir, n'est quand même pas si mal que ça, après tout.

*6 août*

Écrire
Pour être
Seul
Et rapide

*21 février*

Écrire un livre n'est pas une affaire d'intelligence mais d'endurance – une affaire de chaise, si on préfère.

*24 octobre*

Écriture : lézarde derrière soi.

*30 mai*

Eh ! que me chaut de faire partie de cette race d'incoercibles puants qui n'ont jamais écrit pour être lus, mais pour l'angoissant plaisir solitaire, délicieusement masochiste, coupable, morbide, insane, de se relire soi-même ? Je n'ai jamais éjaculé non plus pour me reproduire : je n'aime que le reluire, et noir, de préférence. Le sage Inuit proclamait, du haut de sa motoneige flambant neuve : « *This guy is crazy ! He sings a song about himself !* » C'est ça, oui ! Je t'encule bien, mon frère, avec la longue dent creuse du narval ! J'œuvre à ma tombe, je ne vais quand même pas commencer à me faire accroire que j'ai la passion des petits z'oizeaux ! Passez donc, passants du Ciel et d'ailleurs, promeneuses qui avez des seins, badauds de rien, désœuvrés, ventilateurs ! C'est la Dame qui signe pour moi et qui gigue entre mes os, c'est Miss La Muerte qui

aime à se lire à travers moi, c'est elle qui runne le *show*, comme diraient nos interminables cousins de la province parigote. Le reste, je m'en secoue joyeusement le blaireau, et je ris : les dents c'est de l'os aussi, hostie !

*29 juin*

Elle m'a toujours appelé *sans cœur*. Elle sait que je m'intéresse un peu aux mots, et elle s'amuse parfois à en jouer contre moi. Je la soupçonne d'avoir un vocabulaire infiniment plus étendu que le mien, mais il ne lui sert qu'à remplir, sans fin, absurdement, d'énormes grilles de mots croisés. Elle n'a pas besoin de tous les mots du monde pour vivre : elle cache un chapelet sous son oreiller.

Un jour, à table, elle a interrompu la conversation pour me demander, devant tout le monde, en haussant le ton :

– Est-ce que tu connais la signification du mot *foutriquet* ?

– Non.

– Foutriquet : *personnage insignifiant et incapable !*

Elle m'insultait. Je lui ai demandé à mon tour si elle savait quel était le féminin de foutriquet. Elle aurait pu ne pas répondre, mais elle a dit non et elle s'est mise à rire – j'allais dire : à rire de bon cœur.

Le seul livre qu'elle m'ait offert depuis que j'ai cessé d'être un enfant, elle l'a acheté à Paris, sur les quais de la Seine. « L'éloi-

gnement rapproche », pour citer encore le dictionnaire. Ce livre, qu'elle n'avait jamais lu et qu'elle n'a toujours pas lu non plus depuis – le titre seul lui avait suffi – , c'était *Cœur de chien*, de Mikhaïl Boulganov.

Il y a quelque temps, je lui ai dit que je commençais à songer sérieusement à me cloîtrer pour de bon. Elle a secoué la tête, les yeux pleins de « foutriquet ! ». Elle n'en croyait pas ses oreilles. Avec moi, on ne sait jamais. Enfin, *elle* ne sait jamais. Et je crois bien qu'elle ne saura jamais non plus.

Mais ça n'a pas d'importance.

*15 septembre*

« Emballage cylindrique souple à petit goulot fileté pour recevoir un bouchon à vis, au fond formé d'un repli plat, destiné à contenir une matière pâteuse qui sort sous la pression des doigts. *Tube de dentifrice.* »

Voilà ton outil, mon *man*.

*31 mai*

En 1838, Flaubert note qu'il n'estime que deux hommes, Rabelais et Byron, « les seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain ». En février 1839, il fait un pas de plus en se proposant de « prendre [lui-même] une part active au monde… comme démoralisateur ».

Écrire pour nuire au genre humain. Il

suffisait pourtant d’y penser.

*25 juillet*

En 1994, s’il faut en croire les plus récents chiffres fournis par la Bibliothèque nationale de France, six mille huit cent soixante-trois romans ont paru sur le territoire de la mère-patrie du camembert, soit cent trente et un virgule neuf romans par semaine, ou dix-huit virgule huit romans par jour. En comptant une moyenne de deux cents pages par roman, le total des pages de lecture romanesque déversées sur le marché français au cours de cette seule année a été de un million trois cent soixante-douze mille six cents, qu’un lecteur lisant vingt pages par heure, seize heures par jour, mettrait onze virgule sept années à parcourir. Si chacun de ces romans a été tiré à trois mille exemplaires, la production romanesque française a nécessité, pour l’année 1994, l’impression de quatre milliards cent dix-sept millions huit cent mille pages de texte. Et si cette production se maintient à la même hauteur tout au long des années 1990, quarante et un milliards cent soixante-dix-huit millions de pages de littérature romanesque auront été imprimées en doulce France pendant cette décennie.

Moralité : mieux vaut naître riche, en santé et imprimeur que pauvre, malade et romancier.

(Ou arbre.)

## *20 août*

En toutes choses de l'art comme de la vie, l'objet n'est rien, l'attention est tout. Tout lui est bon, toute vie, toute la vie. Seule l'attention passionnée, médicale, furibonde, sait tout magnifier, même la laideur, le répugnant, le mal. Elle agrandit et grandit tout, dans l'amour aussi bien que dans la haine, sous le soleil de la folie comme dans l'habit du rire le plus spectral. Elle est la fenêtre par laquelle le banal n'entre pas autrement que dépossédé de son masque de banalité, le vulgaire de son aspect commun, le boueux de sa gangue de saleté. L'attention enfuriosée est le triomphe vengeur du petit sur l'imposture de toutes les fausses grandeurs. Être comme tout un chacun ne présente aucun intérêt, l'être avec la plus fine, la plus forte, la plus maladive attention, c'est avoir déjà cessé de l'être. Bravade, orgueil, défi à la mort, à la vie elle-même, la raison en importe peu. Opposer cette attention fulgurante à tout ce qui voudrait se refuser à elle, c'est, comme toujours, une affaire de parti pris. S'il faut choisir, que je choisisse l'impossible, l'impossible vision de l'impossible même. Ce parti pris est un pari, non pas une arrogance. Vais-je réussir ? Vais-je échouer ? L'échec le plus calamiteux n'est pas moins exemplaire que la plus flamboyante des réussites ; réussir n'est jamais que réussir à *choisir*, pour le meilleur et pour le pire.

*14 août*

*Énigme*

Évidemment, il n'y a aucune raison pour que je ne dise pas à peu près tout ce que je veux dire.

*27 février*

Entre un comédien qui se dit « sérieux » et un acteur ou une actrice porno, il n'y a pas la moindre différence. Le comédien ne veut qu'une seule chose : être vu. Sans public, il n'existe pas. Sa façon d'être au monde est incapable de faire l'économie du monde, elle est même incapable de concevoir qu'il puisse ne pas y avoir de monde – le monde étant pour lui ce regard infantilisant qui l'autorise à être. L'acteur porno va au plus court ; à la rigueur, il n'a pratiquement pas besoin de jouer : s'exhiber lui suffit (« *You get on the set and you fuck in front of the camera. That's a day's work.* »). Par là, il condense et exprime l'essence du Comédien, qui détient la clé, le secret de tous les arts – la représentation. Comme quoi l'art c'est de la pornographie qui ne dit pas ou qui ne connaît pas son nom.

*13 mars*

Ernst Jünger : « Parmi les privilèges des

dieux, il en est un qui consiste à résider dans le monde des images, et à n'en sortir que rarement, pour pénétrer dans le phénomène. »

Eh bien, je suppose que, très jeune, j'ai compris que j'étais un dieu.

*29 mai*

*Espoir*

On trouve toujours la solution. La preuve : on meurt.

*21 mai*

*Esthétisme*

C'est vrai que le gris souris de l'uniforme des soldats de la Wehrmacht était bien.

*14 octobre*

Étant lui-même la réponse que l'artiste a choisi d'apporter aux problèmes de la vie, l'art ne peut lui apporter aucune réponse aux problèmes de la vie.

*8 juillet*

Et je ne voyais plus rien, le soir, sur la

véranda, autour d'une bonne bouteille, que des machines à mots dilapidant la précieuse substance du langage, que j'aurais voulu recueillir, comme un robineux ramassant un beau mégot qu'un insouciant a jeté sur le trottoir.

*14 juin*

Être.
Je veux bien, moi, mais de là à vivre…

*27 mars*

Être (ou se prétendre) écrivain et ne pas faire son beurre à la marde, ce n'est déjà pas très glorieux, mais crever de faim par-dessus le marché, tout seul dans son coin, comme un imbécile heureux, sans pour autant vouloir cesser de travailler, c'est vraiment princier. Vraiment.

*19 août*

Être soi-même, soi-disant / quel naufrage, quel châtiment / à quoi bon / la copie conforme, catastrophe scellée / ici, ailleurs, toujours et partout / esclave et consentant / « fidèle » / châtré, rabougri, rampant, convenu, buté cloporte / au mur des chiottes, répinglé / portrait du miroir à perpétuité /

te l'ont-ils assez répété, les Douze Mille Douze Organisés : « Tu ne veux pas être comme tout le monde » / ni même comme Moi & Moi-Même / un tournevis dans la tête, un vilebrequin dans le cul / ne me demande pas de m'asseoir là-dessus / et danse, Toton ! / funeste escroquerie / leur « Tout le Monde », viande d'abattoir, à quatre pattes dans la boucherie / à licher le sang des Rêves Crevés à plein plancher / le Malade au pouvoir, pourri de santé / santé de malade malade de « santé » / oh non, non, non / jamais / jamais la vie sage / au poteau, le Je / vive le Jeu / toujours le Jeu / tout pour le Jeu / même dans le haut mal hurlant du mal de cheveux / je suis allergique au Tranquillisant / Panique est mon nom de jeune fille et ma vitamine / vive la nuit, la vie sale, l'inapaisement / à bas le Tyran, sa photo sur ma carte, son visage et son argent / et vive le Personnage ! le Personnage ! / viva ! / vive l'Ébriété du Bouffon Multiplié / vive le Rock 'n' Roll Circus, toutes tristesses confondues, soir et matin / viva ! / et n'être jamais le petit Monsieur dans son petit habit qui se prend par la main / jamais !

*28 janvier*

Et si jamais je rencontre un de ces petits enfants de chienne, un de ces puants charognards, un de ces immondes rapaces bouffis de merde qui jouent à faire de la télévision avec leurs caméras et leurs mi-

cros dans les couloirs des hôpitaux, je lui défonce la tronche à coups de barre de fer en guise de recours collectif.

*22 novembre*

Exception faite de la première phrase de *La bâtarde* de Violette Leduc – « Mon cas n'est pas unique : j'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde » – , que j'aurais aimé écrire, et que je signerais même tout de suite de mon nom véritable, Animus Beaucul, dit Violet Trouduc, en me barbouillant la fraise de rouge à lèvres, s'il le fallait, rien ne m'a jamais passionné de tout ce qui a pu sortir de la plume de nos bonnes amies les femmes. Mais il est vrai que les femmes, tout le monde le sait, je crois, sont des créatures artistiquement, philosophiquement et métaphysiquement inintéressantes. La raison en est peut-être qu'elles ne sont pas très amusantes, n'est-ce pas. Elles ne sont pas drôles comme les chiens savent l'être, par exemple – les chiens ont en général un excellent sens de l'humour – , et les enfants, qui sont des animaux remarquablement comiques, ou encore, l'humanité tout entière gagnerait à en faire l'expérience, nos fiers compères amérindiens, qui sont, eux, de dangereux malades mentaux, auprès desquels les rejetons de la juiverie d'Europe centrale sont à peu près aussi divertissants que trente-deux mille navets signés Mel Brooks. Dans les meilleurs des cas, l' « humour» au fémi-

nin est une très embarrassante niaiserie, sans doute parce qu'il n'existe pas de véritable humour féminin. À l'école de la Mother Earth, mon frère, tous les petits amis doivent en repasser par la prison de la maternelle, et ça, je pense bien, c'est un peu au-dessous de mes humbles forces.

*18 août*

*Exophtalmie*

Popeye avait l'Olive Oil. Moi non.

*4 mai*

*Faconde*

J'ai deux ou trois idées, un os dans le cul, une vision, un tournevis dans la tête et une main gauche, et j'ai aussi l'envie de me bidonner et un peu de gueule. C'est ce qui fait que je suis peut-être davantage « écrivain » que « philosophe », même si mon entreprise me dit pratiquement le contraire. Ma verve, mes haines et mon rire m'empêchent d'être parfaitement systématique, comme le sont les fous et les philosophes, mais ma verve, mes haines et mon rire m'humanisent juste assez pour que je sois tenté de ne pas être écrivain. C'est en quelque sorte, et pour rire encore, le drame de ma vie.

*19 juin*

*Fatigue*

C'est Goethe, je crois, qui a dit : « Parler est un besoin ; écouter est un talent. »

*26 juillet*

Fernando Pessoa : « Les navigateurs

d’autrefois avaient une devise glorieuse : *Naviguer est indispensable ; vivre n’est pas indispensable*. Je revendique pour moi l’esprit de cette phrase, dont je transforme la lettre pour la marier avec ce que je suis : *Vivre n’est pas nécessaire ; ce qui est nécessaire, c’est créer*. Je n’escompte pas jouir de la vie ; la pensée d’en jouir ne m’effleure même pas. Je veux seulement qu’elle soit grande, dussé-je pour entretenir ce jeu y con-sumer mon corps et mon âme. Je veux seulement la rendre à l’humanité entière, dussé-je pour cela la perdre en tant que mienne. »

*4 novembre*

Fouille-moi.

*26 décembre*

Gaston Miron est mort hier, et je ne trouve rien de plus intelligent à me dire que : « Je n'écrirai jamais pour six millions de crottés. Ni pour six cent milliards. » Écrire est un geste aristocratique s'adressant à l'élite de l'espèce, pas à des garagistes bouffis de poutine, à des joueurs de quilles amateurs de Rothmans King Size, à des ménopausées suintant pour la décoration intérieure. Il y a dans l'écriture un « Va donc ! » que je redécouvre avec un doux et profond plaisir, quelques années plus tard, et je pense à Donald, l'ancien motard fou devenu vidangeur et qui est le plus grand lecteur du monde, je le jure.

*16 janvier*

*Gastronomie*

Cet après-midi j'ai vendu, pour manger, mon vieux *Larousse Gastronomique*.

Je vis de mes livres.

*3 janvier*

George Bernard Shaw : « Le véritable ar-

tiste, c'est celui qui préférera laisser sa femme mourir de faim, ses enfants aller pieds nus, sa vieille mère de soixante-dix ans s'échiner à le faire vivre, plutôt que de se consacrer à ce qui n'est pas son art. Avec les femmes, il fait moitié de la vivisection, moitié du vampirisme. Il noue avec elles des relations intimes dans le but de les observer, de les dépouiller de leur masque de conventions et de surprendre leurs secrets les mieux gardés, car il sait qu'elles ont le pouvoir de donner corps à ses énergies créatrices les plus profondes, de le délivrer de sa froide raison, de lui faire voir des visions et de rêver des rêves – de l'inspirer, comme il dit. Il persuade les femmes qu'il y va de leur bien alors que c'est dans son propre intérêt qu'il agit. Il dérobe à la mère son lait et en fait l'encre noire dans laquelle il trempera sa plume pour la railler et pour glorifier la femme idéale. S'il feint de lui épargner les affres de la grossesse, c'est pour mieux se réserver la tendresse et les soins qui reviennent de droit aux enfants. Depuis que le mariage existe, le grand artiste est connu pour être mauvais mari. Mais il est pire que cela : c'est un voleur d'enfant, un suceur de sang, un hypocrite et un tricheur. La race peut périr et les femmes tomber par milliers pourvu que tous ces sacrifices lui permettent de mieux jouer *Hamlet*, de peindre une plus belle toile, d'écrire un poème plus pur, une pièce de théâtre plus réussie, un système philosophique plus élaboré ! [...] Dans sa rage de création, il est aussi cruel que la femme, et aussi épouvantablement fascinant. De tous

les combats humains, il n’en est pas de plus perfide ni de plus implacable que celui que se livrent l’homme artiste et la femme mère. Qui viendra à bout de l’autre ? car c’est la seule question. »

*2 mai*

Grand moment d’étonnement : un artiste se voit devenir une espèce de lui-même qu’il n’aurait jamais pu *imaginer* mais qu’il se découvre en train de *fabriquer*.

*20 octobre*

Guerrier, oui – mais guerrier de l’inutile.
Mais guerrier.

*17 février*

Hegel, *Esthétique*, quatrième volume (1835) : « […] le poète doit disposer d'une liberté d'autant plus grande qu'il peut moins éviter d'englober dans ses descriptions la prose de la vie réelle, sans se plonger lui-même dans le prosaïque et le quotidien. »

*16 avril*

Hermann Broch définissait ainsi la littérature : « La plus étrange de toutes les activités humaines, la seule qui soit consacrée à la connaissance de la mort. »

*28 août*

Hubert Nyssen, *L'éditeur et son double* : « Sait-on – moi je ne le savais pas – que le ministère de la Culture accorde à des écrivains dans la nécessité une allocation annuelle, indexée, renouvelable et discrète, d'environ soixante mille francs ? Sur cette liste qu'on m'a montrée en grand secret, on trouve avec stupeur des poètes célébrissimes, des romanciers de talent et même un

prix Nobel. Ce sont les pauvres honteux de la littérature. Que ne prend-on exemple sur la Suède où de si justes mesures sont de notoriété publique ? Pourquoi l’État ne s’hono-re-t-il pas d’apporter son soutien à de grands talents que leurs livres ne nourrissent pas, quand tant d’autres publications, si médiocres, gavent leurs auteurs ? »

*11 janvier*

*Humour*

Je ne vois rien de moins amusant au monde que l’obligation de rire, ou d’être drôle.

*5 juillet*

*Humour*

Rire, c’est montrer les dents.

*2 octobre*

Il est de la plus haute importance de ne chercher sous aucun prétexte à se faire des amis parmi le genre humain.

*26 août*

Il est malheureusement très difficile d'écrire et de ne pas en faire une affaire personnelle.

*3 septembre*

Il fut un temps, je le dis sans la moindre nostalgie, où la littérature allait être une entreprise de salut, un temps où je pouvais non seulement écrire des phrases comme celle-ci – rien ne vaut le très coupable plaisir de se citer soi-même – , mais y croire en toute bonne foi : « J'ai un chien à sanctifier avant l'écriture sainte », etc. Bien entendu, la bonne foi n'exclut nullement la bonne conscience. Au contraire. Si un salut peut nous sembler possible, c'est d'abord parce que nous croyons qu'il existe quelque chose qui vaille la peine d'être sauvé. Quoi ? Qu'est-ce que ce pouvait bien être, autre-

fois ? Une différence, et sa qualité présumée. Ma sensibilité et ma marginalité, mes refus et mes haines, mes incapacités, même, témoignaient de cette différence, qui avait l'arrogance de s'attribuer une valeur que je m'appropriais à mon tour. Aujourd'hui, l'écriture n'est plus que la constatation et la confirmation sans cesse répétée d'une impuissance, d'un dégoût de moi-même et d'un mépris du monde entier dont j'ai bien peur de ne jamais voir la fin. Ce qui aurait voulu être l'habit d'une grandeur et d'une beauté intimes, secrètes, s'est pitoyablement transmué en son antithèse absolue. Le salut possible du petit homme que je ne pouvais pas être, le salut du grand homme que j'avais besoin d'être, cette espèce de rédemption par la sensibilité, la finesse, l'intelligence, la valeur, la beauté, est devenu la tâche impossible d'un inadapté inadaptable, d'un pauvre misérable, écrire n'étant plus que la chronique ingrate d'une aberration, d'un échec, d'une déconfiture toujours recommencée. Pourquoi ? La vie, le temps, se chargent bien tout seuls de détruire avec une superbe indifférence tous nos idéaux. Ils nous laissent idiots, les bras ballants, ahuris devant le puits sans fond de notre insignifiance, et le vertige que nous ressentons au bord de ce puits-là, une fois que nous l'avons éprouvé, est de ceux dont on ne guérit jamais. Oui. Oh, oui ! Longtemps, j'ai cru pouvoir croire que mon « erreur » – comme s'il était possible de commettre de pareilles « erreurs », dans la vie – avait été d'avoir renié ma valeur profonde, d'avoir renoncé à arracher la beauté qui

était en moi pour la jeter dans le monde, de m’être laissé dévorer avec une avilissante complaisance par la chiennerie des Autres Inc., pour fuir la solitude de mes petits empires, ceux du sombre, mais je me trompais. Je n’ai rien abandonné, je n’ai renoncé à rien, je n’ai rien renié, parce qu’il n’y avait rien. L’entreprise du salut a échoué parce qu’il n’y avait rien à sauver. Il faut du temps, beaucoup de temps, avant qu’un homme puisse arriver à regarder cette vérité en face sans hurler – et même en se laissant aller à hurler. C’est tout. Ce rien, c’était tout, ce rien, *c’est* tout.

Alléluia.

*26 février*

Il me reste à espérer simplement que les moyens que j’ai pris, pendant toutes ces années, pour lutter contre l’incertain, n’achèveront pas de me tuer.

*4 juillet*

1.

Il n’arrive jamais rien, que le Temps qui passe. Tout va et vient, tout se défait et se recommence sans cesse, toute la vie ne fait jamais que nous pisser entre les doigts comme à travers une vieille passoire absurde. Et pourtant je m’entête à me chercher une *histoire* qui aurait un début et une fin,

un *sens*, enfin, comme si l'existence pouvait ressembler à une émission de télévision, et moi à un héros de feuilleton. Ce serait le désarroi de vivre qui me pousserait à vouloir me percevoir aussi commodément que si j'étais un personnage écrit, à chercher le rôle bien compris qui me permettrait de prétendre à une cohérence illusoire ? Tout finira un jour dans le cataclysme banal de l'usure de mes cellules, c'est entendu. Mais qu'est-ce que je peux donc opposer au Temps, dans l'intervalle ? Quel artifice, quelle astuce ? Quel système ? Quelle connaissance ? Quoi jouer contre la vie elle-même dans tout ce qu'elle a d'effarant, de blessant ? Quoi dresser contre l'impuissance de ma pauvre conscience à jamais humiliée ?

J'ai fini il y a longtemps et pour toujours mon voyage dans la capsule de mon œuf, et il n'y a plus que le monde ! le monde !

2.

J'ai tout d'un mystique dégénéré, perverti, désaxé, mais d'un mystique.

3.

Mon existence est devenue la quête d'une réponse à une question que je ne connais pas. Depuis que je suis haut comme ça, j'ai toujours demandé autre chose à la vie. Quoi, autre chose ? Je l'ignore encore. Quelque chose n'est pas dit, n'est pas nommé, quelque chose d'insaisissable, d'ineffable, quelque chose qui affleure pourtant tout juste au-delà de la surface de ma conscience. J'ai un mystère sur le bout de

la langue, qui m'obsède depuis toujours. Le temps passe, la lune roule dans le ciel, s'éteint, revient, ma vie coule, et avec elle les gens et les choses qu'elle charrie, et la fébrilité anxieuse avec laquelle je l'accueille se résout toujours en une espèce de déception un peu coupable ; ce n'est jamais tout à fait « ça », il manque toujours cette *autre chose* qui m'échappe. Et sans doute est-ce pour cette ultime raison que j'ai tenté de devenir « écrivain » : entreprendre de tout dire, n'est-ce pas l'unique chance qui me soit donnée d'arriver un jour à nommer le mystère fragile qui m'habite et me hante ? Quand j'écris, je regarde l'ineffable, je l'appelle. Je ne trouve pas, je cherche.

4.

Rien ne peut expliquer une passion extrême – toute véritable passion *est* extrême – , sinon un formidable besoin de transcendance. L'écriture, je commence à peine à le comprendre, n'est rien d'autre que la forme que prend ce besoin en moi.

5.

Dieu sait que je ne suis pas un homme religieux ; je suis au contraire ce que nous sommes tous devenus : un triste héritier du dix-neuvième siècle matérialiste. Pourtant, moi qui ai peur de la société dans laquelle je vis, moi qui crains mon époque, moi qui ne me suis jamais senti en aussi profond désaccord, viscéralement et intellectuellement, avec le monde tel qu'on veut me le vendre aujourd'hui, moi dont les griefs, les haines, sont innombrables, je viens de me

découvrir un autre motif d'inquiétude : pour la première fois dans toute l'histoire de l'humanité, cette société, cette époque, sont sans religion déclarée. Mais quoi ? Deux tout petits siècles de machinisme, de l'invention de la chaudière à vapeur à celle du microprocesseur, auraient suffi à extirper de l'homme occidental toute spiritualité, tout besoin de transcendance ? Non, c'est faux, c'est impossible. L'homme qui consomme des drogues, qui rêve à la Révolution, qui croit à l'amour universel, qui aspire à une éternelle jeunesse, qui engrange des millions d'écus, qui étudie l'atome ou qui se passionne pour les étoiles, ne dit rien d'autre que ce que j'ai toujours senti : il manque quelque chose, le monde tel qu'il nous est donné de le vivre est incomplet, nous sommes tous affectés d'un irrémédiable et invivable déficit d'être. L'homme est celui par qui vient le néant. Le jour où il cesse d'avoir une religion, un Dieu qu'il reconnaît et affiche comme tels, c'est pour mieux les chercher, et les trouver, évidemment, ailleurs, partout, c'est-à-dire n'importe où : dans la Révolution ou dans l'argent, dans les galaxies ou dans la biologie, dans les drogues ou dans l'amour, dans la quête de la fontaine de Jouvence ou dans l'adoration du noir soleil de la Mort.

6.

Ce siècle a été celui du culte des masses et du culte du Moi, celui de l'individualisme paradoxal dans une culture de masse, avant de s'achever dans le culte de la niaiserie et du n'importe quoi, quelque part

entre un centre commercial et un poste de télévision. « L'un et l'autre sont pires », aurait pu dire Lénine. Après le totalitarisme et le néo-narcissisme, c'est encore et toujours à notre bon vieux réflexe de crétinisme d'avoir le dernier mot.

La race, les classes sociales, la génétique, le Moi, la nation, les soucoupes volantes, la luzerne, l'inconscient, la Bourse, la queue, le nombril, les stars – quelles tristesses relèveront les Déluges ?

Je n'attends rien de l'homme, rien du monde, rien de l'existence. Le jour où j'ai débarqué ici, j'aurais dû me contenter de dire : « Permettez que je m'absente le temps d'une vie. »

7.

Il n'arrive jamais rien. C'est ce rien qui me fait écrire. C'est contre ce rien que j'écris.

8.

Le parti pris et le pari existentiel de l'écriture sont le parti pris et le pari de la passion. Mais la passion, par ses exigences impossibles, inhumaines, n'est pas faite pour ce monde-ci, auquel elle oppose une fin de non-recevoir. Le parti pris qui est le mien, le pari par lequel je gage ma vie, est donc forcément celui de la transcendance. Et qu'est-ce que la transcendance ? La religiosité à l'état brut, sans autre contenu que son propre principe, que le besoin irrationnel d'un dépassement, d'un *soulagement* spirituel ?

Dans son livre *Monsieur Melville*, Lévy

Beaulieu écrit : « Ce n'est pas la littérature qui est ma passion mais cette présomption que parfois elle puisse devenir tout autre chose, quelque expérience-limite de l'homme, une assomption de liberté. » Oui. Et non. Même dans un monde sans Dieu, ou dans un monde où, comme le disait Céline, Dieu est en réparation, il n'y a pas de liberté. Il n'y a pas non plus d'expérience-limite de l'homme ; l'homme est toujours entier, tel qu'en lui-même, et il n'est lui-même définissable qu'en tant que limite. Il n'existe pas d'au-delà de l'homme. La spiritualité n'est qu'une de ses folies, son besoin de transcendance une de ses maladies. L'être humain est fait pour rêver un ineffable qui n'est que l'envers de son néant : un autre néant.

Ce n'est pas l'écriture qui est ma passion, mais la transcendance, qui est une passion sans objet – la réponse à une question que je ne connais pas.

9.

La transcendance, la passion, l'écriture, ne me servent qu'à nier le monde tel qu'il m'est donné de le vivre. Non pas au nom d'une vision supérieure que j'en aurais, mais au nom de son infériorité dans l'ordre de la création, ou de ce que certains mystiques ont appelé l'in-créé. Le paradoxe dont je suis prisonnier, comme le sont tous les hommes, vient de ce que je ne suis que mon être et que, pour vivre, cet être m'est insuffisant. Pire : il manque quelque chose, mais ce quelque chose n'existe pas. Le besoin de transcendance est réel, la spiritualité cons-

titue bel et bien une réalité humaine, mais transcendance et spiritualité ne mènent à rien, à nul ailleurs meilleur, puisqu'il n'existe pas d'au-delà de l'homme. Transcendance et spiritualité tournent à vide, elles sont l'antithèse d'un projet exigeant sa mise en œuvre, elles ne sont que la forme d'un manque que rien ne peut combler – une forme d'amour du manque garantissant en quelque sorte sa propre pérennité.

10.
Mon bel écrivain, ton bel impossible.

*7 octobre*

Il n'y a pas de doute, il n'y a que des gens.

*25 janvier*

Il se joue derrière mon dos des pages entières de bandes dessinées. Nouvelles du monde, poussière du jour.

J'écoute l'ombre *devant.*

*1er mai*

Ils me font bien rigoler avec le « statut de l'artiste ».

Quel statut avais-tu, toi, la nuit dernière,

dans ton lit, la lumière éteinte et les yeux grands ouverts ?

*24 février*

Il y a encore trop de monde.

*3 novembre*

Il y a entre toi et moi cette petite différence : pour arriver à lire ceci et le reste, de bout en bout, tu dois forcément y découvrir tes propres raisons de l'aimer, alors que je n'ai pas le moindre besoin, moi, d'aimer ce que j'écris pour l'écrire quand même.

*25 mars*

Il y a une réification de l'être dans l'écriture qui rassure, affole et désespère, et affole, et rassure et désespère.

*22 octobre*

Imagine un miroir se regardant lui-même, un miroir se regardant se regarder.

Plaisir, narcissisme, perversion, voyeurisme, exhibitionnisme, estrangement, vertige, solitude, ennui, onanisme, orgueil,

folie ?

Oui. Plus un petit quelque chose ressemblant peut-être à la responsabilité.

*5 août*

I'm not in the pleasing business.

*15 juillet*

*Impossible*

Avoir un passé est déjà le commencement de la fin de l'idéal.

*3 avril*

Impossible d'imaginer rien de plus phénoménalement vain que l'univers sans fond et sans fin des magazines, qui est, on se doute un peu pourquoi, un univers très largement féminin.

Toujours est-il qu'un soir d'ennui, c'est dans un de ces magazines-pour-femmes que l'une des miennes a découvert avec stupeur qui j'étais, après m'avoir fait subir, à force d'ignoble chantage libidineux, un « test » destiné à révéler « [ma] personnalité profonde » ( ? ).

De moi, le magazine a dit : « Homme de la Renaissance, tendance Shakespeare ; la paix dans la fureur ; la folie est l'avenir de

l'homme ; la vie passe ; les songes restent. »

La vie passe, en effet.

*9 mars*

« *Institut de beauté* »

Je ne suis pas ce genre d' « écrivain » qui intéresse les lecteurs mais les spécialistes, dont c'est le métier d'avoir du temps à perdre – le métier d'être planqué et payé pour.

*10 août*

Interminable.

*4 avril*

Inutile de penser le Québec. Le Québec ne pense pas.

*10 février*

J'ai beau dire, il faudrait malheureusement être Dieu pour ne plus se raconter d'histoires, pour accepter de s'ennuyer à ce point, pour avoir cessé, une fois pour toutes, d'avoir peur.

*29 avril*

J'ai beau me prendre la tête entre les mains, je ne vois vraiment pas comment on peut parler sérieusement avec quelqu'un qui n'a pas lu au moins un dictionnaire ou deux.

*6 juillet*

J'ai besoin que les choses me donnent l'os. J'ai besoin d'avoir l'os. Je n'ai pas l'os, je ne marche pas.

La morue à la face de clown, Miss Réel aux boules basses, ne me donne pas l'os. Elle ne me fait pas marcher, elle ne l'a jamais fait.

Je suis malade ? Certainement. Intoxiqué. À l'os.

Et puis ?

Autrefois, on respectait et on protégeait les zoufs de mon genre, les mystiques, les contemplatifs, les visionnaires ; aujourd’hui on les méprise, on les exclut, on les *punit*. Mais ils s’en torchent – s’ils ont l’os.

*10 octobre*

J’ai de l’or dans mes mains, je le sais, mais je n’ai pas envie d’essayer de persuader le monde que je possède cette fabuleuse richesse ; je ne veux pas que l’attention du monde se portant sur moi me distraie et me détourne de l’attention que je porte au Monde et à moi.

*22 juin*

J’ai jeté ce texte.

*25 novembre*

J’ai perdu le bouchon.

*7 septembre*

J’ai un ciboire de mal de tête.

*14 juillet*

J’ai un peu écrit, comme tout le monde, au cours de ma vie, mais je ne suis jamais parvenu à en tirer quoi que ce soit de très consistant. L’éparpillement, cette prodigalité des grands impatients, a toujours été le plus grave de mes défauts, jusqu’au jour où j’ai compris qu’il n’était qu’une réaction excessivement violente à la crucifiante lenteur de l’écriture. Ma famille, l’école maudite et la société décérébrante dans laquelle je suis venu au monde ont tout fait pour m’imposer, très tôt, très méthodiquement et très cruellement, une lenteur de corps et d’esprit que mes nerfs devaient être incapables de supporter. La moitié de mes haines, au moins, la *première* moitié, la plus viscérale, la plus irréductible, n’a pas d’autre cause que celle-là. On ne m’a pas appris les vertus de la patience, mais le majuscule ennui et la détestation de la lenteur sous toutes ses formes, qui se sont mués, au fil des ans, à force d’entêtement, en haine ouverte. C’était un bien mauvais début pour quelqu’un qui aurait pu aimer prendre beaucoup plus de plaisir à l’écrire, et arriver un jour, vaille que vaille, à en faire quelque chose.

*10 octobre*

J’assistais à un spectacle de Marjolaine Morin, la chanteuse de pomme, il y a de ça

quelques années – des amis que j'accompagnais m'avaient offert un billet. La dame se met à crier : « Levez-vous ! Allez ! Tout le monde debout ! » La salle entière obéit, bondit sur ses pieds. Une seule personne reste assise : moi.

Ce soir-là, je me suis dit que j'étais sûrement le plus mauvais candidat au fascisme existant sur terre.

Le plus drôle, c'est qu'après le spectacle, dans le hall d'entrée, où nous sommes quelques centaines à nous presser vers la sortie, la Marjolaine elle-même est poussée comme un boxeur par un jeune taureau de son équipe, une serviette sur la tête, la traditionnelle robe de chambre en ratine jetée sur ses épaules, et que, fendant la foule en extase, elle lève soudain son regard vers moi. Elle m'encadre, plus rien n'existe, au milieu de toute cette excitation ; elle voit le long piquet hirsute parmi le bon peuple des conquis, son regard accroche le mien, et sous son déguisement de boxeur elle n'est plus, tout à coup, qu'une petite femme haussant le menton pour regarder le grand coq fendant aux pattes froides. L'hercule qui la pousse vers le vestiaire du boxeur l'a saisie par les épaules, elle n'a pas le temps ni le droit de s'attarder, mais elle a vu, une seconde à peine, ce singulier spectateur, avec sa gueule de réfractaire amusé, et elle a tout compris, la belle, elle a pensé, l'espace d'un éclair, je l'ai vu dans ses yeux, que c'était *ça* qu'elle avait rêvé toute sa vie de faire lever.

Le regard que la Marjo m'a lancé ce soir-là m'a plus intéressé que son spectacle (un

bon spectacle : la dame est une chanteuse qui possède une technique bien meilleure qu'on pourrait le croire). Je me suis dit : son travail, c'est d'arracher des applaudissements, de quémander attention et approbation au public ; c'est de vendre des billets pour ses spectacles, de vendre des disques, de vendre sa gueule, son cul, son image ; c'est de faire lever la salle. Je ne m'étais pas levé. J'ai su ce soir-là que je ne pourrais jamais exercer un pareil métier. Quand Marjolaine Morin m'a frôlé, dans sa robe de chambre de boxeur, sa petite tête teindue flottant parmi la foule à la hauteur de mon épaule, et qu'elle a levé son regard vers moi, avec ce sourire qui s'est soudain décomposé, qui a fait le vide autour de nous, comme on dit, le temps d'une très courte seconde, j'ai tout compris, moi aussi, le voile s'est déchiré : ces gens-là sont des vendeurs. Il me serait impossible de devenir écrivain si être écrivain devait ressembler à ça. Et encore moins de monter sur une scène, forcément.

Alors j'ai renoncé à devenir une vedette. Mort d'un commis voyageur.

Bien entendu, *Je* n'a jamais manqué un bravo. Mais mon voyage dans le papier n'est pas pour plaire. Je ne suis pas une chanteuse, ma chère, ron ron macaron. Voici donc la question à un million de kopecks : si tu n'es pas là pour leur licher le trou de balle, tu fais quoi ? Tu te poses toutes les questions, qui sont évidemment les bonnes. Et tu sais quoi ? Tu trouves toutes les réponses, qui sont évidemment les mauvaises – celles que personne ne veut entendre, ron, ron, macaron.

Que la salle ne lève pas : voilà le but.

*22 août*

J'aurai écrit parce que le monde n'était pas mon « *stage* ».

Il danse avec la Mort.

*11 juin*

J'avais passé l'âge où le jeune écrivain qui avait eu l'arrogance d'espérer en son génie détruit dans un accès d'orgueil blessé l'œuvre qui lui renvoie l'image intolérable de sa médiocrité. Je n'allais certainement pas brûler mon manuscrit. Au contraire, j'allais avoir besoin de retourner y puiser systématiquement encore un peu de ce précieux dégoût qui me serait nécessaire pour ne pas commettre l'erreur de me remettre à écrire.

*1er avril*

Jean-Jules Richard : « Les Québécois isolés pendant trois siècles, emprisonnés dans le crétinisme, se sont contentés d'une lutte périmée contre la culture des États-Unis. »

Poisson d'avril.

*22 juillet*

Jean-Paul Sartre : « […] l'artiste a toujours eu une compréhension particulière du Mal, qui n'est pas l'isolement provisoire et remédiable d'une idée, mais l'irréductibilité du monde et de l'homme à la Pensée. »

*28 septembre*

J'écris pour emmerder tous les hommes. Pourquoi ? Parce que c'est ce qu'ils méritent ! Parce qu'ils ne sont pas et ne seront jamais *assez*, même s'ils sont plus nombreux que moi ! Je ne suis pas un téteux de tribu, moi, un colleux de poteau, un licheux de bas-culs, un suceux de poche à lait, un branleux de vaches sacrées. J'écris parce que je suis un homme en marge des intérêts qui font s'agglutiner et bêler et se crétiniser dans l'allégresse tous les autres hommes. Petits peuples, petites vies, petites têtes ! Tes petits totons, tes tournages en rond, ta tronche d'absurde et tes détails, tes sous-vêtements moisis, tes amphigouris et tes ulcères, ta réalité à treize la douzaine, ne me feront jamais bander. Je ne fais pas partie de la famille et je n'ai jamais eu l'intention d'en faire partie non plus. J'ai réglé ça à l'âge de trois ans – *and the rest is history*. Et puisque je suis malgré tout encore terriblement vert, même si c'est de rage, ça ne me dérange pas une miette d'écrire pour aimer haïr tout ça et le reste de ta binette.

Oui, j'écris comme je mets mes grosses bottines pour aller étudier votre nullité par la fenêtre, dehors, l'hiver, en vous laissant croire que je suis parti au dépanneur, pendant que vous vous déboutonnez pour mieux roter dans la chaleur de vos étables.

*24 août*

Je crois que si j'écrivais ceci, je serais peut-être content de moi, mais je ne le peux pas.

*4 août*

Je donnerais bien volontiers ma main gauche, mes deux couilles et tout mon or pour posséder ne serait-ce que le quart du tiers de la flamboyante stupidité qui a permis à Jean-Jacques Rousseau d'écrire, dans *Mon portrait* : « Je suis persuadé qu'il importe au genre humain qu'on respecte mon livre. »

Entre-temps, si quelqu'un rencontrait le genre humain, j'aimerais qu'il me l'envoie. J'ai deux mots à lui rire.

*21 avril*

Je le laisse faire l'écrivain, écrire ceci et le reste. L'autre. Je regarde ailleurs et je

bâille. Je m'en fous.

*7 juin*

Je lève mon verre à la santé de l'imbécile que je serai redevenu demain matin et qui regrettera d'être allé se soûler au lieu que d'avoir travaillé.

*29 janvier*

Je mange des frites dans le gros fauteuil brun, il est cinq heures du matin, dehors il neige encore, et je souris : dans *Loin de Bizance*, le poète russe Joseph Brodsky a écrit : « Si l'art enseigne quelque chose à l'homme, c'est à ressembler à l'art et non aux autres hommes. »

L'homme.

Quel homme ?

*31 octobre*

Je manque de tout et je ne désire rien. J'écris. Un peu.

*14 novembre*

Je n'ai aucun mal à concevoir qu'un ar-

tiste puisse s'enfoncer dans la toxicomanie – alcools et / ou stupéfiants – à force de se répéter, par esprit de correction : « Je ne visais pas si haut. »

*15 décembre*

Je n'aime pas l'amour, je n'aime que des sexes. Des styles.

*15 avril*

Je n'arrive à rien, le jour les mots s'emberlificotent au bout de ma plume – mais la nuit, dans le ventre du Cheval, les images se font pures, exactes, essentielles – images plus-que-parlantes – rêves nocturnes, prodigieuses créations – tout le langage s'en trouve humilié, tout l'art blessé.

Un jour, quand je serai devenu assez gravement vieux, peut-être toute écriture aura-t-elle fini de se détacher de moi – je pourrai me contenter de reproduire humblement, dans mes petits cahiers, la carte de mes promenades au doux pays de l'absence (Patanjali a dit – I, 10 – : « Le sommeil est une idée basée sur la conception de l'absence »), en fumant – ce serait conséquent – de la bonne marie-jeanne à longueur de journée. J'aurai enfin cessé d'être le bavard de l'enfer auquel je me suis condamné.

*6 mai*

Je n'écrivais plus : j'avais perdu ma superbe – parce que je n'écrivais plus.

*25 octobre*

Je ne fais pas qu'écrire, heureusement. Je jette aussi beaucoup. Cette nuit, par exemple, j'ai détruit quatre-vingt-dix feuillets, plus trente, plus cinquante-cinq, plus une cassette. J'ai déjaculé.

*18 juillet*

Je ne me serais jamais penché sur une feuille de papier si j'avais su quel était le raccourci.

*12 octobre*

Je ne serais pas d'origine françoise s'il n'y avait pas, en dépit de tout, cet indéfinissable charme dans tout ce que j'écris – n'est-ce pas.

*12 novembre*

Je ne suis pas dupe de la musique.

*9 septembre*

Je ne suis pas le seul.

*12 août*

Je ne vais jamais au cinéma, les fauteuils ne sont pas percés.

*17 octobre*

J'entends d'ici la petite belle.

« Mon père est devenu cette créature en bocal qui s'étoufferait si on l'arrachait à son élément. Pourtant ses eaux sont usées, et il en crève de ne plus pouvoir les oxygéner. C'est peut-être ce qu'on appelle vieillir. Ou vivre, simplement. À l'âge qu'il a, lui, papa vit déjà moins qu'il ne vieillit. Ça, au moins, il le sait. Mais comme il le dit lui-même : " J'ai su que tout savoir est inutile, et de le savoir tous mes espoirs en sont morts. " Papa, ou l'homme mal pris. Il ne sort plus jamais de ses livres, maintenant. Ou plutôt, il ne sort plus jamais de sa tête, là où tous les mots de ses livres ont remplacé depuis

longtemps le monde et ses virtualités. D’autres préfèrent les chiffres, les images, la maladie. Qu’importe, après tout ? “ Vivre, c’est restreindre, c’est être restreint et c’est *se* restreindre ”, dit-il. “ Vivre, c’est scrapper d’énormes pans de nos possibilités, pour arriver à n’être plus, enfin, que ce qu’il y a d’irréductible dans l’unicité absolue de notre malheur : c’est se faire soi-même l’os nu dans la gueule du chien Misère. ” Papa, ou l’homme malheureux. À quoi peuvent bien lui servir ses livres, aujourd’hui ? Il a retourné tous les mots du monde à l’envers ; d’un instrument de libération destiné à réinventer la vie, il a fait l’outil d’une régression. Je ne le vois plus travailler que tourné vers son passé, comme s’il s’acharnait tristement sur des débris d’univers amoncelés dans son souvenir, dans une perpétuelle entreprise punitive braquée contre des hordes de spectres moisis. S’il se détourne un instant de son monde mou et qu’il regarde un peu de ce côté-ci des choses, il peut raconter pour la millième fois, en hurlant, l’histoire de cet homme qui travaillait dans les égouts de Montréal et qu’il a entendu dire un jour : “ Ce n’est pas si terrible que ça, au fond. ” Alors il explose. “ Pas si terrible que ça ! Au fond ! Voilà l’homme, ma fille ! Voilà le sale être que c’est ! L’être à ramper dans l’égout, la gueule dans l’excrément, et à s’excuser encore d’aller à quatre pattes loin des soleils et des étoiles ! L’être enfernal que c’est, mon enfant ! ” Oui, papa. Papa, ou l’homme mal venu.

« (Dans le petit appartement où il vit seul

avec ses papiers, son ombre et ses fantômes, il y a ce que mon père a baptisé le *tripalium*, du mot latin qui signifie “ instrument de torture ”. En français, le terme a donné naissance au mot *travail*, entendu au sens technique de “ dispositif servant à immobiliser les grands animaux (bœufs, chevaux) pour pratiquer sur eux certaines opérations ”. Chez papa, le *tripalium* est tout à la fois la table à laquelle il travaille, l'un des instruments nécessaires au genre de torture dont il a fait sa spécialité, et une partie du dispositif qui semble effectivement lui permettre d'immobiliser, je ne sais trop comment, les grands chevals du monde, pour les opérer à sa façon.) »

*5 décembre*

Je pense donc je nuis.

*28 décembre*

Je pleure cette nuit en pensant qu'ils ne me traduiront jamais en finnois.

*8 novembre*

Je prends le papier, un bout de crayon, je m'assois à la table de la cuisine, j'allume deux bougies, puis deux cigarettes, la pre-

mière que je dépose dans le cendrier placé à ma gauche, la deuxième dans celui qui se trouve devant moi, de l’autre côté de la table, je me recueille un instant, je ferme les yeux, je les rouvre, je regarde tour à tour les deux cendriers et le petit crayon que je tiens à la main, je regarde attentivement cette main, puis cette autre main, je fais jouer l’articulation de mes poignets, je tourne et retourne mes mains tandis que je regarde successivement la flamme de chacune des deux bougies, je sais avec une exactitude absolue ce qui va se passer dans un milliardième de seconde, ce que je vais éprouver, ce que je vais être dans toute la totalité de la présence de mon être à mon être, j’ai déjà vécu ce moment dans toute son intolérable intégralité, jusque dans le savoir sachant qu’il le sait, jusque dans le fait de n’être plus capable de bouger, de ne plus oser respirer, d’essayer de m’éveiller de ce cauchemar éveillé, de m’arracher à cette expérience terrifiante du déjà-vu dans laquelle je me trouve si souvent plongé et qui dure toujours trop d’éternité, et je suis désolé, à présent, je dois être excusé, je n’écrirai pas, cette nuit : redoubler le redoublement serait au-dessus de mes forces, le miroir a déjà parlé, plus fort et plus net que jamais je ne le pourrai, avec infiniment plus de science et de vérité, et surtout, surtout mille fois plus étonnamment.

Le temps retrouvé n’existe pas, puisqu’il est devant.

*7 novembre*

Je propose qu'on interdise les librairies, parce qu'elles me font horreur. Je déteste y mettre les pieds et je m'en défends bien. Et puis la compétition y est beaucoup trop forte.

*9 mars*

Je regarde de vieilles images de John Kennedy s'adressant à une foule de partisans, au début des années 1960. À qui parle-t-il, en réalité ? À aucune des personnes présentes devant lui, à aucune de ces personnes *en particulier*. Il s'adresse à une image supérieure, idéale, de l'Autre, résumant pour lui tous les électeurs, tous les Américains, et peut-être même tous les êtres humains. Qui peut bien se cacher derrière cette image de l'Autre, sinon son père, le vieux Joe, dont les exigences envers ses fils ont été celles d'un monstrueux tyran, le vieux Joe qui a *destiné* John F. à devenir président des États-Unis d'Amérique – ce que le petit John s'est empressé de faire, bien entendu, en bon fils obéissant.

Romain Gary utilisait une expression vaguement clinique pour parler de l'influence, également tyrannique, que sa mère a exercée sur lui : il l'appelait son *témoin intérieur*. « J'ai été formé par un regard d'amour d'une femme » ; « J'avais toujours un témoin en moi, je l'ai encore. Les adolescents

deviennent des voyous parce qu'ils n'ont pas de témoins. […] si tu n'as pas de témoin intérieur, tu es foutu. »

Je crois que c'est pour ce témoin intérieur que les écrivains écrivent. Par l'écriture, on ne devient pas témoin de soi-même, on ne fait que s'adresser au témoin qui est déjà à l'intérieur de soi. Le lecteur, cette entité sans visage, cet Autre hautement abstrait – on devrait d'ailleurs toujours dire le *Lecteur*, avec une majuscule – , c'est lui, c'est ce tyran, c'est le témoin intérieur. Sans altérité, il serait impossible d'écrire. Ou plutôt, il serait impossible d'écrire sans le dédoublement créé à l'intérieur de soi par l'introjection d'une altérité, d'un autre regard, d'un « témoin ».

Mais on peut aussi écrire *contre* le « Lecteur » intérieur, *contre* ce qu'il aurait voulu nous voir écrire. On peut certainement le faire, ou en tout cas le tenter. L'Autre demeure alors toujours le même, mais tout le reste change, tout, absolument tout. Qu'on essaie par exemple d'imaginer un John Kennedy dressant un autre destin devant celui que ce vieux boucanier de Joe lui avait choisi, ou un Romain Gary désobéissant à sa maman chérie.

« J'ai toujours dit non, ma mère m'aurait tué. »

Peut-être est-ce ce qu'elle a fait, après tout.

*11 mars*

Je serais homme, je serais sculpteur.

*7 janvier*

Je souffre parce que je suis un mort en transit, et c'est encore la raison pour laquelle j'éprouve un certain besoin d'écrire. Mon âme, cette poignée de terre que j'ai à la place du cœur, n'a toujours pas touché le lieu de son repos ; elle tombe, et tant qu'elle continuera de tomber, je suppose que je continuerai de dire combien cela peut faire mal. Mais un jour je serai bien mieux mort.

*24 avril*

Je suis enfermé pour toujours dans le cabanon d'un monde littéral, un monde encombré de figures faites et qu'on appelle la vie, alors que tout en moi se meurt du besoin d'un peu de poésie. Mais la tragédie, l'humaine tragédie, est qu'il n'y a pas de poésie, pas d'enfer, pas de paradis, pas d'ailleurs et pas de porte de sortie, il n'y a que des hommes, de la petitesse, du temps qui passe, et, dans la vieille armoire de la biologie, l'éternelle corde du pendu. Et moi pour le savoir.

*20 septembre*

Je suis extrêmement défavorable à une lecture féminine de mes écrits. Je ne suis pas un auteur-pour-femmes ; par conséquent, qu'elles ne viennent pas se mêler de mes affaires, c'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet-là.

*5 février*

Je suis mort à mon passé – ce site d'enfouissement de tous mes «alias ». Depuis longtemps, je ne tiens plus que dans l'épaisseur du présent le plus abêtissant, et encore, dans la mesure seulement où j'essaie de ne pas finir de crever tout à fait, la gueule ouverte et la langue au caniveau. À quoi pourrait bien me servir mon pauvre passé ? Il n'est surtout pas la banque centrale des Explicables Explications Explicatives du Grand Tout-Est-Dans-Tout, qui n'offrent jamais que l'intérêt d'une courte masturbette à rabais et qui ont à peu près autant d'utilité, dans l'existence, qu'un billet de loterie perdant, le lendemain du tirage. S'il se survit en moi, ce n'est pas comme cette machine à causes-et-effets dont aurait jailli, par tronçons plus ou moins aboutables, celui que je suis devenu petit à petit, au fil du temps maudit, mais comme un capharnaüm calamiteux tout juste bon à être pillé par un Ali Baba de pacotille, ou comme une créature à la fois

insolemment étrangère et dégoûtante de familiarité qui ne mérite que d'être violée et vampirisée, comme un sale cadavre à parasiter. Bien entendu, je pourrais toujours dire le *comment* de ce que j'ai vécu, la qualité, l'étoffe, la rugosité ou la chiche et futile somptuosité de ce qu'il m'est advenu au cours de toutes ces années, sans jamais tâter du *pourquoi* ; une pareille entreprise purement factuelle pourrait en être une d'acceptation plutôt que de justification, une espèce d'épouillement supplémentaire, un pas de plus dans la voie du renoncement aux prodigieuses niaiseries de l'ego – une autre façon d'acoquinement avec la mort, aussi bien. Mais je n'ai rien à faire, au fond, de l'acceptation d'un passé qui n'arrive qu'à m'indifférer les jours où il ne m'écœure pas vaguement.

Non, le seul véritable salut possible du passé, du souvenir, se trouve peut-être très au-delà, dans ce qu'un certain Michel Lobrot appelle, dans un livre sur « l'animation non-directive des groupes », une « transmutation [semblable à] la transformation du passé qui se produit dans les légendes et l'histoire romancée. Le patient [le patient, en effet] se crée sa “ légende dorée ” et c'est cela qui est important, car cette “ légende dorée ” a une valeur non point tant comme explication du passé que comme entreprise présente. C'est d'ailleurs la seule expérience possible, si on ne se livre pas à une véritable activité, si on se contente de revivre ses souvenirs [...]. » Naturellement, mes souvenirs n'ont besoin d'aucune complaisance de ma part pour se

revivre en moi – ou plutôt à côté de moi – comme et quand ils l’entendent. Mais en somme, la transmutation dont parle Lobrot pourrait bien être l’unique façon de renverser le rapport qui unit le passé au présent ; elle seule permettrait d’arracher le souvenir au passé et d’en faire un des matériaux vivants du temps présent. Au lieu de prétendre fonder le présent, du haut de son immuabilité, le passé pourrait alors être remanié en profondeur et entièrement remodelé en fonction d’une vision, d’une exigence, d’une entreprise enracinée dans le présent. Et cette réactualisation du passé sous forme de « légende », dorée ou non, cette transmutation salvatrice, qu’est-ce qui, mieux que l’écriture, pourrait la tenter ?

*26 mars*

Je suis une nymphomane. Aucun amant lecteur ne saura jamais me satisfaire. Je les désire tous, et qu’ils me possèdent tous, et que je les possède tous, moi aussi, à ma manière.

S’il ne fallait pas manger, je ne me vendrais pas, je me donnerais.

Prenez-moi !

*11 février*

Je suppose que je ne me taperai jamais

d'autres parties de frotti-frotta avec Paul Auster, James Joyce, Philippe Sollers, Michèle Tremblay, Francis Scott Fitzgerald, Robert Lalonde, Truman Capote, André Breton, etc. Entre le client et l'écrivain, si la certaine petite électricité magique ne se met pas à circuler assez rapidement, la partouze tourne court, le client débande et l'écrivain n'a plus qu'à aller se rhabiller. Affaire d'épidermes, banale vérité : il y a des gens comme ça dans le poil desquels on ne s'endure pas.

Et il y a, bien entendu, l'exact contraire. Contre Michèle Tremblay, Lévy Beaulieu ; contre Truman Capote, Jack Kerouac ; contre Philippe Sollers, Louis-Ferdinand Céline ; contre Robert Lalonde, Jean-Jules Richard ; contre Paul Auster, Norman Mailer ; contre André Breton, Antonin Artaud ; contre James Joyce, Samuel Beckett ; contre Scott Fitzgerald, Henry Miller ; etc.

Quant aux « écrivaines », je n'en parle pas, ça va de soi.

*10 juin*

J'étais dans ce « bar », à Tétreaultville, au bord du fleuve, passé les raffineries, le lendemain de la nuit dans Hochelaga-Maisonneuve, so lonesome que j'ai pleuré sur l'asphalte du parking / j'ai pensé à toi quand j'ai acheté le paquet de cigarettes, j'ai fait un petit bonhomme pour toi avec le papier métal / malgré tout ce que j'entreprends contre moi-même, j'en viens ces

jours-ci à l'horripilante conclusion que je ne suis pas tuable / si tu m'avais vu dans ce « bar » à Tétreaultville / je pensais à toi parce qu'il n'y a plus personne à qui écrire, plus personne pour qui écrire, j'ai vidé le monde, je l'ai fait, vois-tu, et j'en suis extrêmement satisfait / si tu savais ce qui a conduit un homme comme moi dans ce « bar » de Tétreaultville / à quatre heures du matin, assis sur l'asphalte du parking, en train de fabriquer un petit bonhomme de papier d'aluminium en pleurant, la vision de tes cils si parfaits, mon dieu / je n'ai jamais eu de famille, je me suis fait tout seul *contre* toutes les familles / toutes ces années si difficiles / s'il n'y avait pas eu cet étrange et terrible besoin en moi / tu es le prix que j'aurai toujours à payer pour avoir cédé à la tentation d'exister, comme disait l'autre / and so far it's been my pleasure, but only because all the fucking shit can go right into my writings, which leaves the World (and you) to feel free to come on me / but always remember that I'm writer first, and that I'll always be, till the Bonhomme catches me / petite belle, should you die, I'll keep on living, but should the writer in me die, then I'll surely fade out and, yes, die for good / and that's the truth, my lovely, as I've seen it, assis sur mon cul, a night of June, so lonesome, sur l'asphalte de ce parking, à Tétreaultville.

*27 octobre*

Je travaille comme un peintre. Je les refais.

*2 avril*

Je viens d'achever la lecture d'un livre sur l'humour, dont l'auteur, un Français de France, a essayé de me persuader, tout au long des deux cent soixante et quelques pages de son ouvrage, que l'humour est une chose amusante et, finalement, assez *drôle*. Je ne suis pas tout à fait convaincu d'avoir bien compris ce qu'il voulait dire.

*6 décembre*

Jim Morrison : « Did you know that freedom exists in a school book ? »

*11 août*

*Journalisme*

« Je vais le dire à maman ! »

*25 mai*

Journaliste : homme à ne rien faire, qui aime beaucoup sortir.

*1er février*

JP mousseau j'ai bien connu son frère, il a assez payé, J.P., il a tout payé ! il a payé pour j.p., il a payé pour mousseau ! j p a fait mousseau et mousseau j. p., qui ont fait jp mousseau / il a fait ce qu'il faut et un beau vieux aussi, un qui s'est créé vieux / c'est l'art comme il faut / personne, jamais, aucune famille, n'aurait pu inventer j p mousseau, jamais de la vie.

*4 février*

J'y ai réfléchi durant un certain temps, bien entendu, sans y réfléchir vraiment, jusqu'au jour où j'ai compris pourquoi il me serait impossible de jamais devenir une vedette. Je ne trouve nulle part en moi cet espace public colonisé par le regard des Autres Inc. qui ferait de moi la jolie petite ballerine suant de la raie en souriant sur la scène du monde. Je suis peut-être une cocotte, mais je ne suis pas très coquette. Je n'ai pas besoin d'un public ; je n'ai pas tellement besoin d'amour non plus. Je cherche autre chose, simplement.

*17 septembre*

Karl Jaspers : « On ne doit pas regarder un discours comme plus mauvais ou comme meilleur, lorsqu'on sait que l'orateur a l'habitude de boire une bouteille de vin pour vaincre tout ce qui pourrait l'arrêter. »

*6 février*

Karl Löwith : « [...] on peut rattacher au même ordre d'idées des travaux tels que ceux qu'a récemment publiés un ophtalmologiste de Stuttgart, le professeur J. Fuchs. Après avoir soigneusement rassemblé tous les documents accessibles, Fuchs signale la forte myopie congénitale de Nietzsche et indique qu'en conséquence “ l'excessive minceur de ses membranes oculaires et leur déficience pigmentaire le rendaient extraordinairement sensible à la lumière ” ; en pareil cas, “ la lumière n'est pas seulement reçue de manière optique par la rétine, mais aussi comme agent énergétique ”, et “ par l'intermédiaire du système neuro-hormonal ” elle stimule “ le métabolisme et les glandes endocrines ” (selon Hollwich), ce qui “ a joué un grand rôle [...] dans l'état psychophysiologique de Nietzsche. C'est une donnée d'autant plus significative que

Nietzsche lui-même, ne l'oublions pas, imputait uniquement à ses yeux la diminution si durement ressentie de sa santé. Là réside [...] la cause de l'isolement qui le torturait [...]. Ce sentiment d'isolement, il tentera héroïquement d'en triompher dans la grandiose conception de l' " amor fati ", [...] qui accepte le destin, lui dit oui. La grave myopie de Nietzsche est ainsi devenue une composante déterminante de sa vie et de sa philosophie de l'existence. " Comme caractéristiques frappantes chez beaucoup de grands myopes, Fuchs relève : " Esprit éveillé dès l'enfance, actifs jusqu'à en être quelque peu agressifs, critiques, s'intéressant à tout, du genre rats de bibliothèque et bons élèves. " Il s'y ajoute des traits quasi obsessionnels. Et, appliquant ces indices à Nietzsche, Fuchs écrit : " Sa manière agressive de philosopher [...] me semble avoir son fondement dans une relation anatomico-physiologique réciproque récemment observée entre le cerveau et l'œil des grands myopes. Il suffit de penser, dans leur cas, à la grosseur excessive du globe oculaire due à l'hypertrophie du corps vitré et de la chambre antérieure, qu'on trouve souvent combinée avec une hypertrophie des ventricules du cerveau [...]. Le centre de l'agression, localisé sur la face avant du troisième ventricule, a probablement été soumis chez Nietzsche à une intense stimulation [...]. De la mise en évidence d'une hypertrophie ventriculaire chez les grands myopes à l'adoption de l'hypothèse selon laquelle le mode de réaction des centres nerveux voisins s'en trouverait transformé, il n'y a pas

loin. C’est là qu’il faut chercher le lien psychobiologique avec le tempérament de beaucoup de grands myopes, et donc aussi avec les particularités psychiques de Nietzsche. La sympathicotonie souvent constatée chez les myopes, qui de son côté rend actif et d’humeur belliqueuse, semble également appartenir à ce contexte. La découverte de pareilles connexions est peut-être susceptible de jeter une lumière nouvelle sur les singularités psychophysiologiques du phénomène Nietzsche, si difficilement saisissable. ” »

*12 mai*

Kierkegaard : « What is spirit ? Spirit is to live as though dead. »

*23 février*

L'absolue fascination qu'exerce sur moi le rêve nocturne s'explique en partie par le fait que, étant écrivain, je me trouve privé, du point de vue du lecteur que je suis aussi, de la découverte de mes propres créations, tandis que devant mes rêves, je suis au moins un peu plus que la moitié d'un étranger.

*29 janvier*

La célébrité est une chose essentiellement féminine : les véritables hommes s'en méfient, la redoutent ou s'en foutent carrément.

*13 avril*

La citation, c'est une carte postale montrant un tout petit morceau d'un paysage qu'on a savouré au cours d'un voyage à l'étranger – le voyage qu'on fait, les yeux fermés, au pays des livres. C'est cette petite tranche d'espace découpée dans le rêve infini du voyage et dont on aime faire partager l'image à un ami, comme pour lui

dire : « Regarde, je suis passé par ici, j'ai vu ceci, et bien d'autres choses encore. »

*13 juin*

La littérature m'a fait commencer ma vie à l'envers. Elle m'a fait savoir avant de vivre, savoir avant de connaître.

*22 septembre*

la maison
était
en flammes
alors
je
l'ai regardée
brûler

*15 mai*

La musique m'ennuie comme la plupart des choses de la vie. Quand je lis, je peux sauter une ligne, un paragraphe, un chapitre entier, même, si tel est mon bon plaisir, alors que la musique me force à respecter bêtement le déroulement obligé d'une séquence de temps entièrement prédéterminée par le compositeur. Je ne peux pas plus sauter un passage inintéressant d'une chanson, d'une symphonie, d'une journée

de ma vie, qu’en « relire » un autre qui me plaît ou m’attarder indéfiniment sur un troisième. Je préfère la compagnie des livres à celle des gens pour les mêmes raisons. Il n’est pas poli d’interrompre quelqu’un qui parle – et comme tout le monde ne fait que parler tout le temps pour ne rien dire…

*7 mai*

La nuit dernière, dans mon sommeil, une voix sans visage m’a dit : « L’écriture est le choix qu’on fait d’une blessure narcissique », ce à quoi je me suis empressé de répondre : « Les miroirs ne sont pas des objets d’amour. »

*30 septembre*

La nuit rouge, sainte et rouge, l’intensité nue, flamboyante, un manuscrit dans un sac de papier brun sur la vieille commode cabossée / mon sac de voyage / loin de la maison du père, sur la route, en quête d’une chambre solitaire où écrire et renaître, royal / n’importe où, n’importe quelle chambre / debout, flambant nu, rayonnant de joie et de pure terreur, la bouteille à la main, devant la fenêtre ouverte au grand vent d’espérance / l’énorme paysage au visage san-franciscain, la descente des terres roulant vers les eaux noires, là-bas, l’enchevêtrement des rails glissants dans la

boue molle, printanière, et les deux arches du pont, gigantesques / ces arches, la vision du Seuil, le seuil d'un monde enfin possible, respirable / le pont jeté dans la nuit, par-dessus la touffeur de la nuit, vers l'autre rive et la route invisible et toute une vie pour ne plus rien faire qu'écrire toute la vie / lointaine jeunesse, lointaine naissance de la jeunesse qui t'a arraché au monde pour te remettre au monde / wish i had a photograph / but i do, i do.

*6 septembre*

La peinture est l'art suprême, l'ultime frontière : elle ne me dira jamais *pourquoi.*

*27 mai*

La plupart des lecteurs oublient qu'ils peuvent aller chier.

*24 janvier*

La « poésie » est un genre ridicule.

*28 avril*

La proliférante majorité des écrivains, qui

ne font que du papier, m'écœurent.

*12 décembre*

La réussite est une question d'appréciation personnelle (j'ai réussi : je suis arrivé à écrire ce livre, que personne ne lira jamais), le succès une affaire de nombre, de quantité (cent cinquante mille gogos ont acheté cette fadaise).

Est-il vraiment possible de ne pas réussir ? On connaît la vieille blague : rien n'est plus réussi qu'un acte manqué. On peut réussir une tentative de suicide ; on peut aussi bien réussir à la rater. La réussite peut prendre la forme d'une affirmation négative, d'une valorisation de la négativité. Dans *Au-dessous du volcan*, le Consul s'écrie : « Je choisis l'enfer parce que je l'aime ! » J'aime l'échec, qui me réussit bien. J'ai réussi à vivre pauvrement toute ma vie. Je ne voulais pas réussir : j'ai réussi. Etc.

Le succès, c'est autre chose – *le succès, c'est les autres*. Nous passons notre vie à faire et à refaire nos preuves, à quémander un peu d'attention et d'affection, à lutter pour nous insinuer dans le cœur des gens, pour y inscrire notre nom, pour y déposer une image de notre visage. Le succès peut nous y aider, oui, mais auprès de qui, de quelle étrange manière, et à quel prix ? Que me vaut l' « affection », ou, au pire, l'admiration d'une personne que je ne connais pas, que je ne pourrai jamais tenir au creux de mes bras, et qu'il me répugnerait peut-être

même de serrer contre moi s'il m'arrivait de faire sa connaissance ? Un million de personnes ont lu mes livres, trois millions m'ont vu à la télévision. Qui sont ces gens ? Que me veulent-ils ? Que me voudront-ils à partir de maintenant qu'ils ne me voulaient pas avant, à l'époque où je n'étais encore qu'un sale ivrogne sans nom pissant sur leurs poubelles, dans la ruelle derrière le bar, à trois heures du matin ? À présent que j'ai du succès, je n'ai plus rien à prouver, plus rien à faire pour être aimé ; les gens s'intéressent à moi, tout à coup, ils viennent vers moi, ils sont prêts à me donner gratuitement tout ce qu'il me fallait auparavant mériter. Ils m' « aiment ». Ils ne me connaissent pas non plus, mais ils sont persuadés du contraire, puisque je suis *connu*.

Alors tout change. La fine dynamique des rapports inter-personnels, qui est le tissu même de l'existence humaine, l'un de ses deux pôles (l'autre étant l'essentielle solitude existentielle dans laquelle s'inscrit notre rapport à la mort), ce délicat mécanisme se trouve totalement perturbé, et risque même d'être saccagé, ce qui n'a jamais manqué et ne manquera jamais d'arriver.

Très étrange, en effet.

### *21 janvier*

L'« art contemporain » aura au moins eu le mérite de démontrer que l'être humain n'évolue pas.

*16 octobre*

L'artiste se fait un métier de refuser d'être refusé.

*14 décembre*

La sensibilité, l'intelligence, l'imagination, sont secondaires, en ce sens qu'elles existent pour ainsi dire par elles-mêmes (on a de l'imagination ou pas, etc.) ; le plus important, c'est donc toujours la forme. Mais qu'est-ce que c'est que la forme ? C'est l'époque. L'époque est un habit (certaines époques se portent mieux que d'autres), une forme parmi d'autres formes possibles. Il faut avoir trouvé son époque pour trouver la forme. C'est ce qui est le plus difficile.

*15 novembre*

Le client qui achètera ce livre y trouvera peut-être au moins un peu de l'amour qu'un typographe éprouvait pour les enfants qu'il devait nourrir.

*20 mai*

L'écrire est la place que tu as laissée quand tu n'existais pas.

*23 juillet*

L'écriture a fait de moi un homme extrêmement humble. Comme tout ce à quoi je me suis passionné au cours de ma vie (bien peu de choses, à vrai dire). C'est d'ailleurs un très curieux phénomène : ce qui nous fait le plus bander finit toujours par nous révéler notre insuffisance, notre profonde impuissance. Mais c'est peut-être justement ce que nous cherchons à provoquer par l'arrogante folie de nos passions – l'apaisement d'une limite.

*16 novembre*

L'écrivain, ce *beautiful loser*, n'a que le statut que lui confère la si méprisable institution littéraire (institution qui, chez nous, est tout entière entre les mains d'une cliquette de profs à la courte graine, qu'ils s'habillent en hommes ou en femmes). Il ferait mieux de n'en réclamer aucun, à commencer par celui-là, et de se contenter plutôt de chercher quelle pourrait être la meilleure façon de radicaliser d'abord sa position de marginal dans le monde qui nous occupe, puis d'en jouer à fond – de faire un peu chier l'homme, mettons.

*27 mars*

Lecteur
Tu m'intéresses parce que
Tu n'existes pas /
Je suis client
De ton néant

*16 mai*

*Lecture*
Solitude à deux, à mille.

*23 mai*

Le déshabillé n'est pas le nu, et vice-versa. Le nu, c'est ce que font les artistes ; le déshabillé, ce que je fais.

*24 novembre*

Le Grand Œuvre ne sera pas l'œuvre de la grandeur mais de l'orgueil et de l'humilité / orgueil de rêver, humilité d'entreprendre.

*5 novembre*

Le maudit livre commence à me faire

bouillir le sac. Rien que d'entendre le Ricard, là, François, l'autre soir, dire à la télévision, comme ça, tout uniment, l'intransigeance absolue de Gabrielle Roy, de son aventure, du choix de l'écriture… Ça me met hors de moi, moi, tout à coup ! Ciboire ! Je bondis du gros fauteuil brun ! Ricard, l'onctueux blaireau… J'explose ! Je te garroche de toutes mes forces le bouchon de la bouteille dans la fenêtre ! Le bout de ma cigarette tombe dans la poche de ma chemise… Je ne m'en aperçois pas ! Naturellement ! Jusqu'à ce que la brûlure me fasse gondoler comme un épileptique ! Je m'arrache la chemise, je saute dessus ! En hurlant ! À pieds joints ! La mousse aux lèvres ! Je l'arrose de vodka, j'asperge le tapis ! J'arrose tout ! Je m'arrose moi aussi ! L'incendie éteint, je me ressaisis, je me dis : « Maintenant tu te calmes, l'homme, sinon… » – sinon j'aurais tout détruit !

Ce n'est pas moi, ce cirque, cette furie de guenon hystérique, ça ne me ressemble pas. Ce n'est pas moi, non. C'est *le livre* qui me fait *ça.*

*27 avril*

Le Monde, cette terrasse…

*2 mars*

*LE POÈTE PROCLAME SON RENOM*

Le cercle du ciel mesure ma gloire ;
Les bibliothèques de l'Orient
se disputent mes poèmes ;
Les émirs me cherchent
pour emplir ma bouche de leur or ;
Les anges savent par cœur
ma dernière strophe ;
Mes instruments de travail
sont l'humiliation et l'angoisse :
Plût au Ciel que je fusse né mort.

(Aboulkassim el Hadrami, cité par Jorge Luis Borges, *L'auteur et autres textes*.)

*15 février*

Le *point de vue* que je cherchais, je l'ai trouvé : il est essentiellement dans le *malaise* que je ressens face à toute espèce de proposition, y compris celle qui a nom « littérature », que peut me faire l'existence, puisqu'il est absolument hors de question que je vive.

Reste tout de même l'écriture. Pourquoi ? Parce que je n'en suis pas moins cet « être réel » dont parlait Maurice Blanchot, dans un article de 1947, qui, « fasciné par une certaine forme d'absence qu'il trouve dans les mots et que les mots tirent du pouvoir

fondamental de l'écriture [...] cherche à constituer l'absence de monde comme le seul monde véritable. » C'est uniquement dans cette forme d'absence systématisée (au sens pathologique de délire systématisé) – l'écriture – que le malaise devient, disons, vivable.

*24 février*

Le Québécois moyen n'achète pas de livres parce qu'il ne sait pas colorier.

*12 avril*

Le roman est le genre littéraire par excellence de l'âge adulte, dont il a tous les défauts. Quoi qu'on en dise, il s'accommode extrêmement mal de toute forme de discontinuité. Il est une entreprise de stabilisation artificielle du monde. Il s'élabore à partir d'une exigence de totalisation rassurante de l'expérience (ou d'une expérience). Il force le réel à se refermer sur lui-même, ne serait-ce que par l'incontournable loi de la vraisemblance, dont la tyrannie s'exerce même sur le roman fantastique et le roman de science-fiction. Il se présente comme un modèle d'unification accomplie et limitative des virtualités du Moi (le personnage), ce modèle étant celui d'une « histoire » dotée d'un début et d'une fin dictés par la seule prescription romanesque. Il est contraint

par les structures de la trame narrative à une simplification toujours douteuse de la complexité des êtres et des événements. Il est un appareil à réduire l'inconnu sous prétexte de tout embouteiller et de tout expliquer. Il est une plaisante et confortable machine à créer de la lisibilité, même et surtout au détriment de toutes les réalités. Il est, en quelque sorte par essence, par les simples nécessités de son organisation discursive interne, la quête d'un compromis existentiel et, aussi bien, un aveu de lâcheté métaphysique.

Mais le plus drôle (si on tient absolument à y trouver de la drôlerie), c'est que le roman ressemble à s'y méprendre au catholicisme de mon enfance. Il présuppose un rapport au monde fondé sur un sentiment de culpabilité ; son économie est celle de la faute. La pensée romanesque croit au péché originel, sans lequel il n'y aurait évidemment aucune espèce d' « histoire » possible. Le roman est toujours soit la formule d'un rachat réussi, soit l'itinéraire d'une rébellion contre la Loi conduisant à l'échec et à la damnation. Le romancier a mauvaise conscience, d'où son besoin d'expliquer, de s'expliquer avec le monde, avec la vie, avec les autres, de s'expliquer devant l'Éternel, de s'expliquer lui-même, sinon, au sens littéral, de se confesser. Nietzsche disait que « celui qui ne sait pas mettre sa volonté dans les choses veut du moins leur donner un sens », et c'est ce que fait le romancier : tous les romans sont des machines à créer de la lisibilité, c'est-à-dire à faire du sens, les structures du discours narratif, de la

prose romanesque, n'existent qu'à cette seule fin.

Le poète chante le monde, la vie, la mort, l'aimée, peu importe : il chante. Par là, il établit autant qu'il exprime un rapport au monde qui est à l'exact opposé de celui du romancier. Le poète sent, le romancier cherche à comprendre. Dans un monde en proie à la perte du sens, où règnent les thérapeutes de tout poil, ces nouveaux prêtres du nouvel homme psychologique (et psychologiquement coupable d'à peu près tout ce qu'on voudra), il n'est pas très étonnant que, de la même manière que le roman filmé a surclassé toutes les autres formes de cinéma, le roman de papier ait écrasé pratiquement toutes les autres formes littéraires, à commencer par cette bonne vieille poésie dont le nom est aujourd'hui à lui seul un embarrassant anachronisme.

*25 juin*

Les artistes sont des esthètes qui n'appartiennent pas à la branche purement contemplative de leur espèce, ils sont, au contraire, des esthètes du type ambulatoire.

*28 juin*

Les artistes sont les êtres les plus près de la mort parce que, leur métier étant de créer l'illusion de la vie, ils sont amenés à

démasquer toutes les illusions dont la vie est faite.

*2 décembre*

Les dramaturges ne devraient pas écrire, ce n’est pas leur métier – les professeurs non plus.

*17 août*

Les écrivains disposent d’un redoutable avantage : ils n’ont pas besoin de demander aux gens de jouer dans leur film.

*6 juin*

Les esclaves appelleront toujours prison la liberté que j’ai cherché à gagner à force de privations, à force de dire *non*.

*8 décembre*

Les putains, elles, peuvent au moins gagner leur chienne de vie.

*29 octobre*

Les questions théoriques n'ont rien de théorique. Après tout, ce sont tes couilles qui sont sur l'étal.

*10 avril*

Le succès, c'est de la marde plus de la pub.

Ô frugalité !

*5 juin*

L'été où j'ai eu mes dix-huit ans, un après-midi de grand soleil que je m'étais allongé, vers les trois heures, sur le sofa du sous-sol, dans la maison de mon père, pour fuir la chaleur et soulager une bonne gueule de bois, j'ai fait ce rêve.

Il me vient tout à coup une étrange et terrible révélation : « Je suis dans le Musée. »

Je ne comprends pas très bien ce que signifie cette révélation, et pourtant je connais déjà qu'elle est vraie. Quelque part doit se trouver un lieu à l'intérieur duquel l'entièreté de mon existence, la totalité de ce que je suis, sont représentées, ou préservées, sous une forme qu'il m'est impossible d'imaginer et sans que je sache ce que cela veut dire. La révélation a toute la brutalité

et l'inexorabilité d'un simple fait, mais aussi l'angoissante figure d'une énigme. Je me dis : « Oui, oui, je suis dans le Musée ! », pour constater aussitôt que je suis incapable de décider si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter. C'est alors seulement que le second message de la révélation pénètre en moi. Je sais maintenant que, bien qu'elle soit inquestionnable, ma « présence » dans le Musée m'oblige à respecter religieusement deux interdits absolus : sous aucun prétexte je ne dois m'enorgueillir du fait que je « sois » dans le Musée et ne jamais, jamais, essayer d'y mettre les pieds.

Puis me voilà volant dans les airs, au-dessus des maisonnettes toutes blanches d'un beau petit village. Il fait un temps bleu, riche et gras, tout à fait semblable à celui de cet après-midi-là, un temps d'eaux sombres et mouvantes, gorgées de soleil et d'une grande exubérance sensuelle. Le vol est délicieux. J'atteins rapidement les limites du village que je franchis, planant toujours, loin dans le ciel – et je me retrouve à l'intérieur du Musée.

Jamais je n'ai vu une telle merveille. Le Musée est désert ; la lumière y est claire et fraîche et d'une inconcevable douceur. Partout, comme des tableaux sur les murs d'une galerie, sont suspendues des photographies de moi, prises à toutes les époques de la vie. Je décroche quelques-unes de ces photos sur lesquelles je reconnais l'enfant que j'ai été, l'adulte de quarante ans, le jeune adolescent encore familier, l'homme vieux que je portais en moi dans le secret de mon devenir. Le Musée m'est entière-

ment consacré ; il est toute ma vie, il est mon existence même, il est *moi*, et il est aussi moi dans moi et moi sans moi, moi dans tout ce que je suis et moi dans toutes mes virtualités inaccomplies, moi comme l'artiste créant la toile créant le peintre, moi comme la toile créant l'artiste créant la toile. Je suis heureux autant qu'il soit impossible d'être heureux. Je tiens des dessins d'enfant entre mes mains, de grandes feuilles de papier un peu froissées et remplies d'animaux magiques, de soleils, de maisons, d'arbres fous et violents. Ce sont mes premiers dessins, ceux que je faisais à l'âge de trois, quatre, cinq ans et dont je me souviens maintenant très nettement. Tout mon passé se recompose en moi, tout me revient, tout est *là*, j'ai douze ans, j'ai deux ans, j'ai tous les âges à la fois, bientôt j'aurai vingt ans, et trente, et soixante, tout s'accélère, je suis déjà celui que je ne suis pas au moment même où je redeviens celui que j'ai cessé d'être, et je meurs, je meurs d'émotion.

Le décor change alors brusquement. Je suis assis sur un perron en bois, dans la lumière d'un demi-jour mauvais. Derrière moi se dresse une petite bicoque brune faite de planches rugueuses qui n'ont jamais été peintes. Ma mère passe le balai sur le pas de sa porte. Elle sait que j'ai désobéi, elle sait que je suis entré dans le Musée et que j'y ai éprouvé beaucoup de joie et de satisfaction, et je sais, moi, qu'elle sait. Elle est fâchée, mais elle ne dit rien. Elle se tient debout et elle me regarde, haute et sombre, le manche de son balai miteux serré sur

son ventre. Elle est très en colère. Elle ne dit toujours rien. Je me sens coupable, terriblement, horriblement coupable, coupable comme on peut être coupable de vivre.

*4 mars*

Lévy Beaulieu est un très vieux monsieur qui fait des livres comme les gens âgés font sous eux.

*13 août*

L'humanité attend encore qu'il y ait un bon film à la télévision samedi soir.

*15 octobre*

L'incapacité de gagner ma vie a toujours fait partie du plan de carrière que je n'ai jamais eu.

*28 novembre*

Lire : acheter du temps, pour aller un peu plus doucement, un peu moins douloureusement, à la mort.

*23 avril*

Lire le jour pourrait correspondre assez bien à l'idée que je me fais de la subversion, si je m'en faisais une idée.

*9 décembre*

*Littérature*

Il n'y a jamais eu assez de santé en moi pour que je sache mentir, et encore moins pour que je puisse y prendre plaisir. Je suis malade du mensonge de la vie, je vis dans le vrai malgré moi, jusqu'à l'os. C'est mon tourment et ma joie. Je sais. J'ai toujours su. J'ai, sans rire, malheureusement, la gnose infuse.

*20 juin*

L'œuvre comme une bête dans l'espoir que je la tue.

*18 janvier*

Longtemps je n'ai eu que de la colère en moi, une colère comme une rage de dents, à vouloir m'arracher la tête du tronc et la jeter dans le broyeur à déchets, une colère à attaquer les innocents à coups de

fourchette sur les trottoirs du monde. Il n’est pas très facile d’apprendre à travailler avec un pareil instrument. Aussi bien essayer de chevaucher une tornade, de surfer sur un raz-de-marée. Pourtant je l’ai fait, j’ai eu toute une carrière de grande et terrible colère, d’une colère folle, écumante, biblique. Mais la colère, comme la révolte, se nourrit de sa propre impuissance, qui n’engendre que davantage d’impuissance encore. Plus que tout autre chose, écrire demande une inhumaine aptitude à la patience, et il n’y a pas de patience dans la colère. Dans la haine, oui. La haine a tout son temps, elle ; elle est elle-même l’une des figures possibles du temps, une fixation bénie hors du temps, comme une présence immobile dans l’œil du cyclone, d’où elle peut rayonner avec sérénité, ou presque, presque.

Je me souviendrai toute ma vie de cette nuit où je marchais sous la pluie, sur la voie ferrée qui longe la rue des Carrières, à Montréal-la-Morne, et où je me suis dit : écrire est la machine de la haine, c’est tout, et c’est assez. Je n’ai besoin de rien d’autre pour dresser l’œuvre comme un monument à mon triomphe devant le trône de l’Adversaire.

Viens-moi, maudit monstre.

## *7 février*

Lope de Vega : « El principio de la ausencia es como el fin de la vida. »

*27 novembre*

– Mais pourquoi écrire ?

– Qu'est-ce que tu veux faire d'autre, dans la vie ? *Travailler ? ! ?*

– Baudelaire disait que travailler est moins ennuyeux que s'amuser.

– Oui. Et moi je dis que s'amuser est plus sérieux que travailler.

– Écrire, c'est donc s'amuser ?

– Au cimetière, les seuls qui s'amusent vraiment sont ceux qui sont déjà enterrés, *right ?*

*21 juin*

Mais qui se soucie de toutes ces niaiseries ? Le gros Maurice, serveur au réputé « bar-salon » La Porte Rouge ? Omer suçant son joint ou son pouce dans son ranch de parvenu, quelque part de l'autre côté du pont Champlain ? Ou les lecteurs, les impayables lecteurs, que Céline apostrophait en leur lançant : « … vous avez des têtes bien trop minces… des petits fronts trop bas… d'abord y a votre ignoble façon de lire… vous retenez pas un mot sur vingt… »

Cher Céline. Mais personne ne retient un mot sur vingt ! Pas un sur mille, même ! Ils

sont pourtant tout cousus de langage, tous et chacun composés à 90, à 95% de cette fumée-là : bla ! bla ! bla ! Dans les brasseries, en chaloupe, dans la merde, pendant la pause, lapant la soupe, sous les draps, au sommet des monts, devant les morts, ici, là, toujours et partout, qu'est-ce qu'ils font ? Ils causent ! Ils font des bulles, ils se gaspillent dans le baragouin ! « Moi je me moi moi moi je me moi, moi ! » L'irrépressible dilapidation au fur et à mesure que le produit se manufacture entre les deux oreilles ! Ils ont tellement l'habitude de jeter les mots n'importe où, de tout garrocher n'importe comment, à pleines poignées, sur n'importe qui, qu'ils en restent comme interloqués devant les livres, saisis qu'ils sont d'une sorte de vertige, parfaitement sceptiques et tout à fait retors à l'idée que ces machines-là aient pu être calibrées au quart de poil, que ce qu'ils prennent pour une diarrhée n'en soit pas une, qu'entre certaines mains les mots puissent être de la belle mécanique mouillée d'amour. Oui, cher Céline ! Il n'y a qu'un écrivain – je ne parle pas des normaleux courbatus ! des profs de français boule-à-miteux ! – capable de s'enfurioser à tue-tête devant les souillons du langage, les cochons qui y font n'importe quoi, les bouffons de marécage, poubelles d'eux-mêmes, mangeux de caca écumant l'ânerie, déconnant l'à peu près, bafouant le seul don du ciel qui devrait les faire se précipiter à genoux et dire merci !

*17 mai*

Marguerite Duras appartient à cette race d’écrivains qui constitue un réel danger pour les autres écrivains. Il est tout à fait vrai qu’elle possède le rare défaut de vous donner envie d’écrire comme elle lorsque vous la lisez.

*3 septembre*

Maurice Blanchot, *Le livre à venir* : « Les œuvres devraient [...] jouer le plus grand rôle. Mais en est-il ainsi ? Nullement. Ce qui attire l’écrivain, ce qui ébranle l’artiste, ce n’est pas directement l’œuvre, c’est sa recherche, le mouvement qui y conduit, c’est l’approche de ce qui rend l’œuvre possible : l’art, la littérature et ce que dissimulent ces deux mots. De là que le peintre, à un tableau, préfère les divers états de ce tableau. Et l’écrivain souvent désire n’achever presque rien, laissant à l’état de fragments cent récits qui ont eu l’intérêt de le conduire à un certain point et qu’il doit abandonner pour essayer d’aller au-delà de ce point. De là que, par une coïncidence à nouveau étonnante, Valéry et Kafka, séparés par presque tout, proches par leur seul souci d’écrire rigoureusement, se rencontrent pour affirmer : “ Toute mon œuvre n’est qu’un exercice. ” »

*22 mai*

Maurice Richard jouait au hockey.

*29 février*

Méfie-toi du vin, ce comédien.

*9 juillet*

Même une chose mérite d'être bien faite. Mais tu ne seras jamais une chose, toi.

*22 décembre*

Merveille, oui, merveille que le langage humain, agora suprême, ultime place publiue, indépassable *lieu commun*.

Quand il n'y a plus nulle part où aller, il y a encore, il y aura toujours, jusqu'à la mort, au beau milieu de nous, en nous, ce bout du monde de notre humanité.

*25 avril*

Mesrine, le bandit, avait probablement tout compris, lui, puisqu'il a intitulé son livre *L'instinct de mort*.

*9 juin*

Mets-toi bien dans la tête que tu travailles pour moi, petite tête, *not the other way around*. Je suis la Cause. Ta mission est de me supporter. Sans ce support, des millions de petites têtes comme la tienne risquent de s'abîmer – des millions ont *déjà* sombré.

*17 avril*

Michel Tremblay n'est pas un homme de lettres, il lui en manque une, ou deux.

*1er décembre*

Moi, j'ai ordinairement l'élégance de me taire. Ergo : quand j'écris, moins d'élégance – et le reste à l'avenant.

*7 mars*

Moi qui ai gaspillé tellement de femmes, je suis encore incapable de jeter une feuille de papier. Peut-être parce qu'on peut écrire au verso d'une feuille de papier.

*4 octobre*

Moi qui n'ai jamais pleuré de ma vie, j'ai dû me forcer pour écrire quelques chansons – et peut-être quelques petites pages aussi – qui me feraient faire ça. Personne d'autre que moi n'aurait pu.

OK ?

OK.

*8 janvier*

Mon amour de la littérature n'est pas un amour déçu. Je n'ai pas aimé la littérature ; je l'ai apprise, comme on apprend tout, et le reste, et son contraire ; j'en ai fait une certaine étude plus ou moins appliquée, plus ou moins étendue, plus ou moins approfondie, et quelques essais plutôt maladroits ; j'ai voulu voir et comprendre comment la chose était fabriquée et comment elle fonctionnait, pour voir et comprendre ce qu'elle pouvait m'apporter ; puis je m'en suis désintéressé petit à petit, justement parce que j'avais compris, grosso modo. J'ai cessé de « lire » de la poésie à l'âge de vingt ans, et je n'ai pas ouvert un roman depuis des années. Ce n'est pas parce qu'on aime les livres et la lecture qu'on apprécie nécessairement la littérature, et encore moins qu'on est tenu de s'y adonner. Vers le milieu du XVIIe siècle, le duc de La Rochefoucauld écrivait : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amou-

reux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » Je suppose qu'il n'existe pas plus de naturel dans l'amour tout court que dans l'amour de la littérature ; chose certaine, il n'existe aucun appel naturel à la littérature, qui n'est que code, et strict code : l'écriture littéraire est une écriture faite pour faire littéraire, c'est-à-dire pour se désigner et se signifier elle-même en tant qu'objet littéraire. À compter du moment où la littérature cesse d'être le jeu qu'elle est et qu'elle devient tout autre chose que le moyen de son propre code, elle perd sa raison d'être. Pour moi, je ne pense pas qu'elle ait jamais été quoi que ce soit d'autre qu'un moyen ; cela va si loin que je considère depuis très longtemps que les problèmes de technique littéraire, par exemple, sont en fait autant de problèmes philosophiques. Je suis un être particulièrement ludique, oui, mais je suis aussi et sans doute d'abord un être assez salement tourmenté. Je n'ai pas la passion du divertissement, de l'imaginaire, des histoires de bonnes femmes et des univers fictifs ; je ne suis pas ce qu'on appelle aujourd'hui un « créateur », terme aussi ridicule que prétentieux ; je ne joue jamais dans le but de m'amuser, sinon de l'amusement, pour m'amuser doublement ; mes plus profondes exigences ne sont pas esthétiques mais éthiques, philosophiques ; mon rire est d'outre-tombe. Si je n'avais jamais entendu parler de la littérature, qui n'est après tout qu'un habit de la grimace humaine parmi tant d'autres habits possibles, je ne doute pas que j'aurais été le même homme,

intégralement, le même homme clivé, mais sous un autre déguisement – celui d'un sorcier, je crois, d'un entremetteur de mondes, d'une couture de réalités.

*17 décembre*

Mon héritage culturel : une galerie de masques.

*5 janvier*

Mon seul regret, vraiment, est de ne pas avoir pu me trouver sur l'arche, tu sais, avec cet homme, Noé, et un fort vilebrequin. Je lui aurais ajouté un petit *y*, moi, à ce servile, et ça aurait été ça qui aurait été ça – ou ç'aurait été ça qui aurait été ça, comme tu voudras.

*10 novembre*

Montaigne, n'est-ce pas :

1. « Le second vivre. »

2. « Histoires qui ne disent mot. »

3. « J'ose non seulement parler de moi, mais parler seulement de moi. »

4. « Je ne l'entreprends [ce livre] ni pour en revenir, ni pour le parfaire ; j'entreprends seulement de me branler, pendant que le branle me plaît. »

5. « Chier dans un panier et puis se le mettre sur la tête. »

Oui, mon programme pourrait ressembler assez à cela.

*4 septembre*

Moudre au moulin du langage toute l'incertitude invisible, qui est toute la vie visible.

*22 février*

Mourir c'est comme écrire, c'est grandir vers le bas – sauf que mourir, n'est-ce pas…

Oui : écrire, c'est apprendre à mourir.

/ Je suis incapable d'écrire ce que je viens d'écrire. Ce n'est pas moi qui ai écrit *ça*, c'est l'écriture toute seule, sans moi. C'est elle – c'est la promeneuse au chien. /

*3 octobre*

Nabokov (Vladimir), ce si curieux romancier, qui n'est pas que l'auteur du très célèbre *Lolita*, on l'oublie souvent, disait un jour à un journaliste qui l'interrogeait sur sa vie : « La véritable biographie d'un écrivain, ce n'est pas le récit de ses aventures mais l'histoire de son style. »

Pénétrante vérité, tellement étrangère à l'univers de ces petites lectrices qui mangent de la tarte et qui tournent quelques pages d'un roman de papier, le soir, dans leur lit, en attendant le taxi du sommeil.

*8 avril*

N'aimer que le jouir : recette du malheur.

*24 juin*

*Nationalisme*

En ce jour de « fête nationale », rien ne me semble plus approprié, pour approximer ce que je ressens envers ma race, que ces quelques mots d'un très grand écrivain de langue française, Donatien de Sade : « Il encule un cygne, en lui mettant une hostie

dans le cul, et il étrangle lui-même l'animal en déchargeant. »

Gens du pays, c'est à vot' tour, etc.

*10 décembre*

Naturellement, on n'écrit jamais pour la postérité – cet impraticable Péruvien androgyne lové dans une bulle d'air, sur la Lune, dans dix mille ans d'ici, ton papier poisseux tordu entre ses doigts de gélatine bleue – , mais pour la jeunesse. Un bon écrivain est un toujours déjà mort s'adressant, au nom de la mort, à des enfants qui ne peuvent pas être les siens, puisque les enfants n'appartiennent à personne, sinon à leur propre postérité – à leur propre mort.

*29 mars*

N'avoir pas écrit depuis un certain temps, c'est tout à fait comme n'avoir pas forniqué depuis un certain temps. On se demande comment une chose semblable peut se faire, comment on peut se laisser aller à une telle intimité, comment on peut s'autoriser à *être* avec une pareille monstruosité.

Mais quand on s'y met !

À la réflexion, c'est encore pire quand on s'y met.

Plus on avance en âge, plus l'esprit s'avilit ; plus il s'abaisse, à force de lucidité,

et plus on exècre ce qu'on a le malheur de rencontrer encore sur son chemin – la sale dégaine des hommes, l'idée sordide d'un Dieu, le sexe des tristes femmes, l'infantile poésie. Et puis arrive un jour où il n'y a plus de beauté possible que dans la haine de la vie, la flétrissure et la déperdition. Il n'y a plus que la hideur de la chair quand l'esprit desséché commence à s'en retirer, plus que ces grosses coquettes empâtées et toutes plâtrées de leurs cinquante ans, trouvées dans les brasseries du peuple et culbutées, comme des catins cassées, sur des lits d'analphabètes, les yeux fermés, en pensant à un autre ailleurs meilleur. C'est le moment crucial, celui où on va enfin connaître l'homme que l'on est, au plus près de la fibre, dans sa nudité, devant l'éternel.

*19 décembre*

Ne dites par l'*art*, dites *prescription du symptôme*.

*13 mai*

Ne méprise pas l'homme que tu vois assis. Peut-être est-il à la pêche.

*2 janvier*

Neuf « notes » écrites sur des cartes postales : c'est tout ce qu'il est resté d'une longue adolescence passée à l'écrire. Neuf « notes » sans intérêt, sinon celui de rappeler que cette adolescence n'a été vécue que pour l'écrire – comme toute la vie.

*9 mai*

Nietzsche : « *Contre les myopes.* – Çà, vous figurez-vous donc avoir forcément affaire à une œuvre fragmentaire parce qu'on vous la présente (et ne peut que vous la présenter) en fragments ? »

*1er septembre*

Non, je ne la trouve pas drôle du tout. Voici que je suis entré dans le règne de l'astre enfant, moi qui ne me suis jamais rêvé que comme solitude et tout barbelé, tout précieux de haine. J'ai mis cette grande photo d'elle sur le mur devant lequel j'écris, et maintenant il y a sur moi ce regard d'entre les regards, ces yeux de juge qui ne pardonnent pas, et puis cette impassibilité d'une autre vie que la mienne, terriblement souveraine, la petite enfance étant le seul âge où l'existence a le privilège de ne pas questionner sa légitimité. Je suis entré

dans l'orbe d'un pouvoir qui m'asservit et qui est le pouvoir du plus faible : on n'a pas le droit de ne pas aimer l'enfant, on n'en a pas le *droit*. Qu'est-ce que je peux faire ? C'est le triomphe du plus petit dénominateur commun, l'ultime tyrannie du vivant – un coup de poignard dans le dos de ma main d'écriture.

*12 janvier*

Nos ennemis sont les ânes d'un monde sans livres et les ânes du monde des livres.

*14 juin*

Nous avons besoin de temps pour que puisse se faire en nous ce long et lent travail de transmutation par lequel notre vie devient la pourriture noble dont nous nous nourrissons, à la manière dont le jus de raisin devient du vin sous l'effet de la fermentation qui transforme en alcool et en gaz carbonique le sucre contenu dans le moût.

*30 mai*

Nous conservons votre manuscrit à nos bureaux. Si vous le souhaitez, vous pouvez le reprendre du lundi au vendredi de 9

heures à 17 heures ou bien nous faire parvenir un mandat poste (ou chèque) au montant de 4$ pour les frais de manutention et le retour par courrier. Si vous ne reprenez pas votre manuscrit dans les six mois suivant la date d'évaluation, nous nous verrons dans l'obligation de le détruire.

L'éditeur n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont soumis.

*11 mai*

1.

Nous prenons notre corps où nous le trouvons et comme il se présente, sans pouvoir savoir quelles aventures il nous réserve.

2.

J'ai cette malchance d'avoir un corps beaucoup trop aventureux, un corps dont je pourrais dire qu'il n'en a jamais fait qu'à sa tête.

3.

L'histoire de ma vie ressemble assez à l'histoire de mes yeux, quand je la regarde à travers eux.

4.

Mes yeux ont fait de mon cerveau cette *chose* floue, indécise, « impressionniste », qui ne discerne jamais rien de façon claire, nette, tranchée. Ils m'ont fait un cerveau

myope, voilé, un cerveau de brouillard triste et inquiet, un cerveau inquiétant et inquiété. Ils ont modelé ma personnalité, lui ont imposé un type de nourriture privilégié, lui ont dicté une manière d'être au monde conforme à leur non-conformité.

5.

La très forte myopie dont j'ai longtemps ignoré que je souffrais m'a dérobé la meilleure part de ce que mon enfance aurait dû me donner : un monde aux vastes dimensions dans lequel il m'aurait été possible d'apprendre à voir loin. Un enfant confiné aux pages d'un livre qu'il tient entre ses mains paiera toujours trop cher l'indifférence désolée qu'un monde inopérable l'aura forcé à cultiver en lui.

6.

Aujourd'hui j'en ris parce que ça n'a rien de drôle, évidemment : quand j'étais adolescent et que je marchais dans les rues troubles du monde, j'étais follement embarrassé : je ne savais pas où *regarder*, ni *comment.*

7.

Il n'y a pas très longtemps, un ophtalmologiste qui m'examinait – je l'aurais assassiné s'il ne m'avait pas vouvoyé – s'est écrié : « Oh ! Vous n'aimez pas la lumière, vous ! »

La lumière, la vie : quelle différence, docteur ?

8.

Un mot vaut des millions d'images. Le

jour où j'ai rencontré pour la première fois le mot *photophobie*, j'ai connu pourquoi je m'étais jeté si loin dans les petits pays faisandés de la nuit.

9.

Les maladies du sucre – qui sont *aussi* des maladies de civilisation – m'ont fait tituber à travers de terrifiantes géographies de chaos où mon œil n'arrivait plus à prendre pied, mais où mon cerveau reconnaissait tout de même un peu, vaille que vaille, quelque chose de son habit.

10.

Je me suis demandé récemment, et je me le demande encore, autant par besoin d'apaisement que par crainte d'être déçu, si le désespoir n'est pas une forme de dyslexie.

11.

Le temple ensorcelé, pourri, *mauvais*, est la plus perverse des machines d'où jaillit la plus noire de nos prières.

*19 février*

Ô grandeur de l'homme ! Ô puissance de l'humaine pensée ! Ô bonheur de n'être pas né cent pour cent bonobo ! Je pisse dans mes bottines quand on me parle de la plus bornée de toutes les « sciences », la médecine, qui n'a jamais rien trouvé de plus édifiant à nous dire que : « Attention ! Si vous faites ceci ou cela, ou cela et ceci, vous courez le risque de finir un jour par mourir ! »

*18 mars*

Oh, c'est une très étrange créature que l'écrivain dans ma tête – comme un étranger venu d'un horrible pays pour me visiter et qui, contre mon gré, et contre le sien, aurait décidé de rester.

*13 octobre*

On appelle danse l'art de n'aller nulle part, de bouger pour rien.

*9 août*

On devrait dire aux artistes le contraire de ce qu'on dit aux enfants : ce n'est pas parce que personne ne s'intéresse à toi que tu n'es pas un être exceptionnel.

*12 juin*

On m'apprend que le gouvernement de la province de Québec (Canada) a remis une médaille au millionnaire monégasque-suisse « Jacques Villeneuve », cette semaine, parce qu'il conduit une auto, si je comprends bien.

*21 septembre*

On n'écrit que contraint.

*12 juin*

On ne meurt pas de souffrir, bien que ce ne soit pas toujours agréable.

*19 mars*

On peut à la rigueur regarder la publica-

tion d'un livre comme faisant partie des bénéfices marginaux rattachés à sa publication.

*19 novembre*

Ose donc écrire, malgré tout, pour refuser d'être un esclave. Ose, si tu prétends vouloir être un homme libre.

Puisque tout le reste n'a jamais regardé, ne regarde et ne regardera jamais que la Mort.

*2 juin*

Où commence cette prière qui n'a jamais cessé ?

*28 juillet*

Où est le temps ?

J'ouvre mes petits cahiers, ma vie est *là*, elle est *encore* là, elle est parfaitement *réelle*, elle *vit* encore : il suffit de se mettre à lire.

La cuisine italienne n'est pas mal, mais l'écriture, elle, est plus grande que moi. Elle est le seul cadeau que m'ait jamais fait la vie, celui d'un peu de temps volé à la mort et à l'oubli.

Belle banalité, mais quand même.

*3 juin*

Oui, j'écrirai encore, pour aimer la haine, qu'aucun baume n'apaise, que nulle chaleur n'épuise.

*8 mars*

Parfois
je m'étonne que des hommes
comme moi
existent
/ puis je recommence à
m'entabarnaker

*29 août*

Pascal : « Le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. »

*4 décembre*

Passager des années jaunes, lépreux des heures, momie d'ulcères, lichen en croûte, orphelin de Dieu, blême sans fond, avocat gauche, suri à blanc, boudin du tendre, pantin de grabat, miroir pour riens / quand tu ne ris pas tu pues des pieds, tu sens la mort et la vie te nuit / quand tu ne meurs pas tu bandes à mort / arbre à couilles, ogre-grappe / jubilant, géant monstre, vert écume / quand tu ne bandes pas tu m'écris, en manque de viols / tu m'écris / pour

faire un malheur.

*18 février*

Personne ne saura jamais les efforts que j'ai faits pour renoncer, parce qu'écrire ne me permettait pas d'être un autre que moi-même, et inversement.

*15 janvier*

Pessoa est l'écrivain le plus drôle que je connaisse. Est-il possible de concevoir une chose pareille ? Le pauvre mec – il était *Portugais* ! et il y croyait ! le « Cinquième Empire », etc. ! – est pratiquement né incapable de sa phénoménale petite personne. La malle aux trois cent quarante-trois enveloppes, aux vingt-sept mille quatre cent cinquante-trois « documents » qu'il n'a pas tout à fait eu la force de jeter dans le monde de son vivant, en tout cas pas plus loin que sur son papier, ce n'était que lui tel qu'en lui-même, lui qui était prodigieusement trop pour son propre lui-même, qu'il n'était d'ailleurs pas exactement, on comprend un peu pourquoi. Les photographies qui le représentent sont à se rouler par terre : le triste moron n'en peut évidemment plus, pitoyable macaque essayant de se planquer sous le grand parasol de son chapeau, de se réfugier quelque part derrière sa cravate de singe convenu et sa grotesque moustache

d'innocent aux mains vides, alors qu'il est simplement, banalement, tragiquement en train d'imploser, de se désagréger depuis *toujours* sous l'inhumaine pression d'un néo-cortex monstrueux qui a détruit *toute* son existence, à commencer par sa regrettable cédille. Et ce qui rend la chose encore plus irrésistiblement pissante, c'est qu'il le sait, c'est qu'il en est lui-même conscient, monstrueusement, mais qu'il n'y peut *rien*.

Ah ! Fernando, Fernando ! Fernando qui auras été toute l'espèce humaine à toi tout seul sous ton maudit chapeau de bouffon !

*31 mars*

*Petit-bourgeois*
Vanier, Denis.

*8 mai*

Petite fille qui aimes t'amuser avec des casse-tête. Un jour ils t'apprendront que *casse-tête* a, dans notre belle langue française, un tout autre sens que celui auquel tu l'emploies, qui n'est pas approprié, et qu'on doit plutôt dire *puzzle*, ou encore, à la rigueur, *casse-tête chinois*. Ce jour-là tu commenceras peut-être à comprendre quel casse-tête c'est que de vouloir écrire en français au Québec. Puis tu pourras les envoyer brouter, tout simplement. Tu les puzzleras toi-même, ces hosties-là.

## *27 décembre*

Petite, l’essentiel est ici, en cet après-midi trop clair, les fumées dansant sur le ciel, la neige figée, dehors, en paquets sales, dans le terrain de stationnement, des hommes coiffés de fausse fourrure s’enfuyant devant le vent, mangés de froid, battus par l’hiver. Il n’a jamais fait aussi froid un 27 décembre – ce n’est pas moi qui le dis, c’est la voix de la Dame dans la radio. / Oui, l’essentiel est ici, et que ce soit du cœur de cette plénitude que je m’adresse à toi, car il n’y a rien d’autre, mon enfant, rien d’autre. / La Terre a fabriqué un pamplemousse rose avec de l’énergie solaire, j’ai mangé le pamplemousse, et c’est l’énergie encapsulée dans cette petite bombe de vie qui tient la main qui tient ma plume. Je suis un pamplemousse qui t’écrit pour te dire que je t’écris depuis un monde mort. L’énergie danse en moi comme un sorcier, je sens mon corps tout entier sucer le glucose et s’embraser, je le sens sécréter les mots, les images, les idées, ici, maintenant, tout de suite, pour que le présent, pour que l’énergie elle-même, pour que cette plénitude puissent t’être dits. Je t’écris depuis un monde mort – cet après-midi du 27 décembre 1993 court à sa perte plus vite que la fumée de ma cigarette, il file vers les cimetières du Temps encore plus rapidement que les passants tout enveloppés de buée à travers la lumière gelée, avec leurs misérables sacs à provisions en plastique blanc, de l’autre côté de la vitre

givrée. / Tu ne liras pas cette lettre avant vingt ans, petite bonhomme, quand tu auras vu le visage de ta vingt et unième année s'effacer de ta glace, et que restera-t-il alors de ce 27 décembre à faire fendre le ciel de froid ? Rien, rien du tout – rien que les mots qu'un pamplemousse rose m'aura permis de tracer sur mon papier d'écolier, entre trois et quatre heures de l'après-midi et quelques cigarettes bleutées. / Mangeur de pamplemousse mangé par le Temps, fumeur s'envolant en fumée, pendant que la main à la plume s'affaire à rameuter les énergies dispersées et s'occupe de les couler par petites unités dans le moule des mots hospitaliers. Pourquoi ? Pour arracher un 27 décembre au monde mort et en faire une lettre jetée dans le futur, un présent déposé entre tes mains, un présent, simplement, pour toi que j'aime.

Vois dans ce geste toutes les écritures du pauvre monde qui pèse sur nos pauvres épaules te sourire.

### *25 septembre*

Petite mort. On sait que cela se produit parce qu'on sent que cela se produit. Dans le ciel, la lumière change, la lumière a changé ; on sait que c'est le printemps qui vient, que c'est l'automne. Les animaux ne s'y trompent jamais. Voici venir le temps de la mue. Voici venir le temps de la nidification. Voici venir le temps du Sud, le temps du Nord. Voici venir cela qui s'ap-

pelle la mort.

*9 février*

Peut-être le regret d'être né est-il la plus élevée des formes d'art.

*19 mai*

Phénoménologiquement parlant, je crois que je pourrais dire en toute simplicité qu'il y a une très étrange et très tyrannique caméra cachée dans ma tête, qui prend *tout*. Bien entendu, ce n'est pas moi qui tiens cette caméra, mais l'inverse. Je me trouve à l'épicerie devant une boîte de thon, je sais que je dois faire très attention : la maladie me filme.

*23 janvier*

Philip Roth : « Et si vous permettez, monsieur, son *moi* est généralement à un romancier ce que sa propre physionomie est à un portraitiste : le sujet le plus à la portée de la main qui demande un examen minutieux, un problème pour son art – étant donné les énormes obstacles à vaincre pour atteindre la vérité, *le* problème artistique par excellence. Il ne regarde pas simplement dans le miroir parce qu'il est

pétrifié par ce qu'il voit. Je dirai plutôt que le succès de l'artiste dépend par-dessus tout de son pouvoir de détachement, de sa dé-narcissisation. C'est là que les choses deviennent passionnantes. C'est ce dur labeur *conscient* qui fait l'art. Si Freud, docteur Spielvogel, a étudié ses propres rêves, ce n'était pas parce qu'il était " narcissiste ", mais parce qu'il étudiait les rêves. Et quels étaient les rêves à la fois les moins et les plus accessibles, sinon les siens ? »

La vérité, *le* problème artistique par excellence.

Vraiment ?

Non.

Le problème artistique par excellence, c'est : « Mais comment est-ce que je vais m'y prendre pour arriver à faire *ça* ? »

*10 juillet*

*Philosophie*

Te faut-il enculer ta négresse sous le soleil ou chercher dans la nuit l'éclat de son œil ?

*12 novembre*

Platon : « Homère m'est cher, mais la vérité m'est plus chère encore. »

Aristote : « Platon m'est cher, mais la vérité m'est plus chère encore. »

*10 mai*

Plus tu fourres, plus tu veux fourrer.
Artiste ?
Même chose.

*1er juillet*

Plutôt que de faire mon buste, qu'on sculpte mon cul, ça sera plus ressemblant.

*2 août*

Poésie est un mot qui me donne soif. Et quand j'ai soif, ce n'est certainement pas de poésie dont j'ai besoin.

*19 janvier*

Poésie. Il n'y a pas de poésie. Il n'y a, dans le monde, dans l'existence, que de la littérature. Une stupéfiante, titanesque et suffocante quantité de littérature. C'est la tête de tous les gens du monde dans laquelle ils voudraient nous obliger à vivre aussi, comme si nous étions des asilaires en péril de nous-mêmes. Le monde, l'existence, ne sont que les histoires que ces gens-là se racontent dans leur tête, à longueur de vie, à longueur de monde. Litté-

rature. Mais de poésie, point. Parce qu'il n'y en a pas. Point.

*11 septembre*

*Politique*

Palindrome.

*28 octobre*

Pour être comédien, il faut avoir beaucoup de temps à perdre.

*16 mars*

Pour me comprendre, achète un journal, feuillette-le, puis jette-le, sors, marche, flâne, ensuite rentre chez toi, ferme la porte, les fenêtres et les rideaux, soûle-toi, couche-toi, dors, et enfin éveille-toi au milieu de la nuit, au milieu d'un rêve, si possible, et demande-toi : « Qu'est-ce qu'ils disaient déjà dans le journal d'aujourd'hui ? », puis rendors-toi, et, le lendemain, recommence, mais pas nécessairement dans cet ordre-là.

### *29 décembre*

Pourquoi ? Pourquoi es-tu comme tu es ? Pourquoi si desséché et comme mort déjà ? Alors ? Tu as voulu tout comprendre, dans l'espoir de tout maîtriser et de tout pouvoir ? Tu as eu la folle, la stupide ambition de tout connaître, de réduire ce qui fait toute la vie à une poignée de formules, d'équations, de principes, de dogmes, de phrases ? C'est ça ? Le baron Frankenstein cherchant l'ultime secret et ne créant que l'ultime horreur, cette insatiable bête à mots tapie dans le nid de ta viande, cette monstrueuse créature qui passe ta vie à te la resucer, à te l'expliquer, à t'en débarrasser, plutôt que de te laisser sentir la pulsation de l'émotion dans toutes les ramures si fines de l'arbre de tes nerfs ? C'est ça ? Allez, réponds !

Et la voix d'Oscar Wilde répondit : « Il n'y a pas d'émotions, il n'y a que des adjectifs. »

### *13 février*

Pourquoi une personne qui est sur le point de se noyer s'amuse-t-elle à regarder toute sa chienne de vie repasser devant ses yeux, plutôt que de nager et d'essayer de sauver sa peau ?

Et pourquoi un « écrivain » ferait-il une chose pareille ?

*3 août*

Pour se donner tout entier à l'écriture, on ne me fera jamais accroire le contraire, il doit bien falloir que quelque chose cloche sérieusement de l'autre côté de la barrière, dans la mare aux grenouilles de la vie. Ces milliers d'heures de solitude devant du papier, cet enfermement dans l'inconcevable minceur de l'encre, cet écriteau éternellement pendu à la porte du monde – « Prière de ne pas déranger » – , tout ce temps si long, cette terrible lenteur, cette vague besogne obsédante, harassante, débilitante : pourquoi ? Misère, Madame, misère de l'écrivain qui nourrit son entreprise à même la poubelle de ses échecs salement humains. Et d'abord, en existe-t-il un seul digne de ce nom qui se doute de ce que l'écriture risque de faire de lui, à compter du moment où il commence à circuler à l'intérieur de ces nouveaux circuits qu'elle ouvre en lui ? L'apprenti écrivain est venu au monde de la littérature parce qu'il était, comme tous les hommes, un infirme et un malheureux, un misérable boiteux en quête d'une béquille qui l'aiderait à traverser tout titubant d'horreur le cauchemar des jours et l'empêcherait de déraper complètement dans le décor. Il avait besoin de débourrer un monde de rechange à partir de ses inaptitudes de taré et de s'y installer en jouant au roi de la jungle, avec l'idée burlesque d'oublier son invivable nullité. Il se met à l'écriture, il y va gaiement, il se métamorphose petit à petit en une manière

d'expert en transposition du réel atroce ; il y parvient si bien qu'il constate un jour que sa réussite consiste à avoir fait de lui-même un véritable professionnel de l'inadaptation perpétuelle. Il a raison, le con. Inadapté, inadaptable, il l'était quand il s'est amené en salivant et en tremblant à la littérature ; il imaginait pouvoir se tirer du cloaque en se retirant du monde et se réinventer en réinventant le monde ; et voilà qu'il découvre tout à coup le stupéfiant paradoxe : il est toujours prisonnier de la réalité abhorrée alors qu'il n'a fait que creuser entre elle et lui un fossé de plus en plus effrayant. En écrivant, et pour pouvoir écrire, il s'est désadapté encore davantage, un peu plus chaque jour et à chacune de ses pages : il était parti infirme, il achève de virer monstre pour de bon !

*9 janvier*

*Prostitution*

J'aime bien cuisiner, mais je n'en ferais pas un métier.

*8 octobre*

*Publicité*

Dans le film, on aurait envie d'aimer le nazi.

*3 mars*

Puisque Dieu n'existe pas
exister est une intolérable
arrogance
que l'arrogance d'écrire doit punir

*30 décembre*

Quand j'ai fini d'écrire, je me lève et je vais me laver le visage et les mains, ou je prends un bain. Je suis sale, je pue, comprends-tu ? Je me suis compromis.

*17 juin*

Quand je regarde un enfant, je me dis que l'ennui a dû être inventé par un journaliste.

*21 décembre*

Quand on pense qu'on n'est pas du tout là huit heures par jour, en moyenne, jour après jour, toute la vie durant, qu'on le veuille ou non, sans savoir précisément où l'on est pendant ces huit heures-là, on se prend à réfléchir sérieusement au fait de réfléchir et d'être là, c'est-à-dire ici.

*30 octobre*

Quel choc / après toutes ces années /

n'être que mon ordinaire, ma banalité / quel choc / toute la littérature n'y peut rien changer / quel choc / n'avoir plus besoin de s'aimer.

*14 janvier*

Que les petits soldats esclaves de toutes les saloperies d'institutions aillent se faire traire. Entreprendre d'acquérir une manière de culture est une des tâches, et un difficile privilège, que force en moi mon humanité, rien de plus, mais surtout rien de moins. Connaître, c'est essayer de commencer à comprendre l'autre, le différent de moi qui marche dans les souliers d'un autre temps, d'un autre espace. Hélas, pendant que je donne ma vie à l'apprendre, d'autres babouins plus bestiaux que moi s'emparent de notre malheureux monde et y créent l'enfer. L'enfer – un lieu où s'exerce un pouvoir, où s'exerce le pouvoir, qui n'est jamais une intelligence, jamais un appétit de vérité, jamais un amour de la connaissance, jamais une ouverture à l'autre, jamais un respect de la différence, mais qui n'est que l'empire de la peur exploitée, enrégimentée, systématisée, sûre d'elle-même et de son droit à la brutalité, l'empire, en somme, de la pure violence institutionnalisée : le pouvoir.

La culture comme absence de pouvoir. C'est pourtant joli, non ?

### *25 septembre*

Quel est donc ce monde qui naît sous mes yeux ? La littérature y est risible – la *vie* elle-même y est risible !

### *27 mars*

Quel est le but ? De quoi s'agit-il ? De quoi est-il question quand je parle des livres que je veux écrire ? Cette voix, ce personnage, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose de tout à fait terrifiant. Ce n'est que du langage. C'est un absolu du langage – c'est et ce n'est que le langage lui-même. Mettre au monde un monstre, tel est le but de l'entreprise. Que pourrait bien être une créature n'étant que langage, un personnage prétendant dire tout et le reste et son contraire, sinon une monstruosité ? Absolu du langage : écriture, langage absolu. Le personnage est souverain dans ce pays d'encre et de papier à l'extérieur duquel il n'existe pas, et qui n'est pas le mien, pas plus qu'il n'est celui d'aucun autre être humain. Les pudeurs que j'éprouve pour moi-même, il ne s'en soucie pas parce qu'il ne les connaît pas, lui qui ne peut vivre, sentir, penser, agir nulle part ailleurs que dans le matériau du texte, lui qui n'est que langage hypertrophié, hyperbolique, totalitaire. Le personnage, c'est l'écriture elle-même, qui n'est que la folle et vaine recherche de l'absolu du langage absorbant toute la

conscience, se substituant à la totalité du monde et recréant sans fin l'entièreté de l'existence sous une forme qui la nie. De quoi s'agit-il quand il est question des livres que je veux écrire ? De la peur de la vie et de la peur de la mort, monstruosités à fuir dans une monstruosité à conquérir.

*16 août*

Quelque part entre le jeune écrivain en pleine possession de tous ses défauts (mais jeune, on ne peut pas être écrivain, on ne peut qu'être poète, ce qui n'a rien à voir, naturellement ; être poète ne dure jamais que le temps de la fin de toutes les adolescences, qui sont le seul moment véritablement poétique de l'existence ; c'est la raison pour laquelle Rimbaud sera toujours le plus crédible de tous les poètes, le moins glandeux, le plus glandulairement admissible) et l'artiste vieilli, cette espèce de *one-trick poney* qui reprend du service pour une ultime poignée de picotin, comme Simenon, pitoyable cabotin pissant ses intarissables « dictées », tout au bout de son âge, sur la dernière frange du néant, Simenon s'adorant à travers son or couleur pisse dans son château suisse –

J'ai oublié ce que je voulais dire.

*Fuck it*, hostie.

### *2 février*

Quelqu'un devrait peut-être – ce n'est qu'une idée que je lance en l'air, comme ça, sans réfléchir – se donner la peine d'expliquer à ces pauvres malheureux la très subtile nuance existant entre l'assassinat de Gandhi et la mort du petit guitariste de ce groupe de Seattle, WA.

### *2 juillet*

Que recherche le client venu s'attabler dans un restaurant ? Le noble idéal à la poursuite duquel il s'est lancé est de roter, et que cette exhalaison buccale de gaz stomacaux puisse se traduire dans son esprit par ces simples mots : « Je me suis régalé. » Qu'il se gave de frites au vinaigre ou qu'il s'empiffre de carré d'agneau bouquetière, le client désire éprouver cette émotion primaire et n'éprouver qu'elle. Qui peut la lui procurer ? Le chef penché sur ses fourneaux, dont c'est le métier de la fabriquer. Comment ? Comment le chef fabrique-t-il l'émotion gustative et éructante du client qui s'est aventuré dans son établissement ? Eh bien, il la fabrique avec des idées. En cuisine, un bon chef est d'abord un bon chimiste. Tout le secret de son art réside dans le rapport affectif, parfaitement maîtrisé, qu'il entretient non pas avec la nourriture elle-même, non pas avec les émotions que peut susciter la nourriture,

mais avec les idées qu'elle lui inspire.

Quand j'écris, je n'exprime *jamais* une émotion, mais toujours une *idée*. L'art est ce rapport affectif qu'on entretient avec les idées qu'on se fait du monde, de la même manière que la santé est un rapport affectif qu'on entretient avec les idées qu'on se fait du corps et plus particulièrement de la sexualité – du poivre dans la marmite.

*3 mai*

Qu'est-ce que c'est, un « écrivain » ? Si j'écris des textes que je ne tiens pas à faire publier, peu importe pourquoi, puis-je me dire écrivain ? Si je crée une œuvre que seules quelques personnes de mon entourage immédiat pourront lire, puis-je me dire écrivain ? Si aucun chien d'éditeur ne veut publier les livres que j'écris, puis-je me dire écrivain ? Si tout ce que j'écris ne vaut strictement rien, et que c'est la raison pour laquelle aucun chien d'éditeur ne veut publier mes ouvrages, puis-je me dire écrivain ? Si je me contente de concevoir jusque dans leurs moindres détails toutes sortes de livres fabuleux, sans jamais les écrire, sinon en imagination, puis-je encore me dire écrivain ? Et si, passé quarante ou même cinquante ans, j'ai enfin une vision claire de ce que je veux que soit mon œuvre, après vingt ou trente années d'écriture ratée, qui contient cependant en germe toute l'œuvre à venir, et que je meurs, demain, renversé par une motocyclette, alors

que je traversais la rue pour aller manger un cheeseburger à la binnerie du coin, pourra-t-on dire de moi que j’étais un écrivain ?

Le problème est d’autant plus intéressant que beaucoup d’artistes rêvent, souvent en secret, parfois sans en être pleinement conscients, parfois aussi à leur corps défendant, d’abandonner leur art, de s’en libérer, de ne plus en avoir besoin pour être artistes. Devenir un artiste sans créations, cesser de créer sans pour autant cesser d’être artiste, ne serait-ce pas l’ultime accomplissement, l’*œuvre* ultime, comme l’a été par exemple le silence définitif et superbement indifférent de Rimbaud après les *Illuminations* ?

*23 mars*

Qu’est-ce que tu veux encore ?

Tu t’ennuyais, je t’ai fait écrivain. Nous avons signé le pacte du diable, ne l’oublie pas. J’ai rempli mes engagements ; à toi maintenant de remplir les tiens.

Je te vois sourire.

J’aurais bien dû m’en douter.

Il n’y a que ce jeu-là qui ne t’ennuiera jamais, pas vrai ?

*9 novembre*

Qu’est-ce que tu veux, nos bonnes amies

les femmes aimeraient bien nous voir écrire *against the* graine.

*7 août*

Qui a jamais eu le temps de vieillir, ici-bas ? Pourtant il le faut, il faut vieillir, très malheureusement. Jeune, on fait toujours écran. Il faut du temps pour se fabriquer une nudité, pour aller jusqu'à l'os, pour se libérer de toute l'existence et de ses passions et de ses si ragoûtants poisons. Avant l'âge de trente, trente-cinq, quarante ans, on ne devrait même pas avoir le droit d'ouvrir sa gueule, on devrait être condamné à baiser tout ce qui bouge, à jouer au fou ou au football, à lire et à voyager, à apprendre les cent milliards d'inutilités, à se faire des amis et à se les perdre, à cultiver et à susciter quelques haines essentielles, à se vider du trop-plein de vie qui pourrit l'âme la mieux trempée. On devrait nous dire qu'écrire c'est n'être déjà plus jeune, que c'est devoir et savoir utiliser perversement nos vieux péchés – et les seuls vrais péchés, dans la vie, sont ceux qu'on commet par excès de jeunesse. Presque tous les écrivains écrivent trop tôt, trop jeunes. Ils ne se donnent pas le temps de brûler ce qu'il faut de ponts derrière eux. Ils ne se donnent pas tout ce temps dont ils auraient besoin pour se vider de la belle littérature avec laquelle on leur a farci la cervelle depuis toujours. Ils croient devenir écrivains alors qu'ils ne deviennent que de simples littérateurs,

bons ou mauvais, c'est sans importance. À quarante ans, ils sont foutus comme le sont tous ceux qui se racontent encore des histoires passé un certain âge, comme ces grands enfants attardés qui croient encore à la Fée des Étoiles, au pape ou à l'Homme Araignée. On ne fait pas de la littérature à quarante ans. Ou bien on continue d'en faire, ce qui est considérablement pire, ou bien on entreprend d'écrire.

*20 mars*

Qui peut se permettre de recourir à la vulgarité en toute légitimité, sinon les plus raffinés, les plus élevés des hommes ? La vulgarité fait partie de leur arsenal. Les autres gens, tous les autres, ne sont que vulgaires, ce qui est évidemment le fond du baril.

*8 juin*

Qui sait, au fond, pourquoi on ne se tue pas tout simplement pour de bon. Je me dis parfois que la vie c'est comme tout le reste, qu'on finit par en prendre l'habitude à force de durer et que, passé un certain âge, on serait bien idiot de renoncer, surtout quand on a tenu de peine et de misère, pendant tant d'années, à ramer en plein calvaire. Alors on se cherche des petits débris de prétexte pour rester encore un peu, on se

bricole une raison d’être approximative avec deux bons sentiments, un vieux souvenir et une couple de lâchetés, sur l’établi, dans le garage, après le souper, ou dans le désœuvrement d’un long dimanche après-midi. On s’en va dans ce qu’il nous reste de vie avec cette espèce de bébelle-là à moitié tordue, qu’on traîne derrière soi au bout d’une corde, qui fait un bruit de boîte de conserve vide et qui représente tout ce qu’on n’a pas réussi à rater complètement malgré notre stupidité. On regarde autour de soi les autres hommes, les autres traîneux de prétextes à trois pattes, leurs gueules de gibbons abrutis et leur air de ne pas pouvoir en revenir, du gâchis qu’ils sont devenus eux autres aussi, et on se rassure un dernier coup : Dieu merci, on n’est pas pire que ces pauvres morons-là. À présent on est prêt à vieillir pour de vrai, on a appris à gérer sa nullité, ce qui est, comme tout le monde le sait, l’essence même de la sagesse.

Nullité pour nullité, j’ai tâté de pas mal de drogues de toutes les sortes avant d’arriver jusqu’ici et j’ai vidé quelques petites pintes aussi en chemin, j’ai eu de l’argent et j’ai eu du temps, mais rarement les deux au même moment, je me suis escoué le dé dans un certain nombre de femmes et je crois bien en avoir aimé une ou deux à peu près convenablement, en fait j’ai surtout été heureux en amitié, mettons, mais je pense pouvoir dire aujourd’hui que c’est les livres, moi, qui ont fait la différence dans ma vie. Les vrais durs ne dansent pas – *tough guys don’t dance* – , on le sait : ils lisent. C’est vraiment la tête qui est le plus gros des

muscles. Rétroactivement, c'est toujours facile de parler, oui, mais je me demande quand même si je ne serais pas couché sous le gazon, dans un petit endroit absolument tranquille, et depuis pas mal de temps déjà, si je ne m'étais pas enfargé assez jeune, à quinze, seize, dix-sept ans, dans les livres. Peut-être que je ne suis pas parti parce que j'ai voulu continuer à lire. Lire – la façon d'être au monde sans y être tout à fait, de s'intéresser à tout sans se mêler de rien. Peut-être. En tout cas, les livres que j'ai lus, je peux au moins les relire, ils sont encore là, d'une certaine manière, tandis que les amis et les aimées sont perdus, eux autres, aux vidanges, avec le reste de toute la câlisse de marde, et pour toujours.

*9 octobre*

Qu'on me laisse ici, comme une vieille avec ses chats, ses lampes et ses tapis, qu'on me laisse à mon métier / je ne veux que l'ami qui ne viendra plus, le repas pour me déranger, encore un peu de nuit à faire reculer / Le temps qu'il fait dehors finira bien par passer / le monde par cesser.

*9 juin*

*Rapide danseur*

La souffrance, c'est la confusion, la confusion la désinformation, la désinformation l'imaginaire, l'imaginaire la littérature, la littérature la souffrance.

*4 mars*

Réduire en miettes la grande vision de l'œuvre : voilà l'objet du travail. Le drôle vient de ce que c'est dans ce monde de miettes que j'ai découvert la clé du festin. Une fois maîtrisée la vision, il faut se mettre en quête des blancs, il faut chercher le plus de blancs possible. C'est là, entre les miettes, autour des miettes, que se trouvent tous les sucs essentiels, et rien que les sucs essentiels.

L'œuvre – une vision et des miettes.

*3 décembre*

Rendons hommage aux peuples de la terre : que dans toutes les capitales du monde s'élève une statue à la mémoire de l'Artiste inconnu.

*6 mars*

*Résolution*

Quand la foule est venue, elle m'a trouvé laçant à genoux le soulier de mon ombre.

*15 juin*

*Rétrovision*

« C'est du trop plein que nous avons l'esprit malade, c'est du trop plein des connoissances inutiles. » Du moins est-ce ce que prétendait un certain Joseph Joubert, dans ses carnets de 1804, je crois. Fort heureusement pour nous, le pauvre homme est mort un 4 mai, vingt ans plus tard.

*4 avril*

Rien dans les mains, rien dans les poches : je ne suis qu'un singe habillé de mots.

*4 février*

Rimbaud est parti parce qu'il était encore jeune, c'est *tout*. Après, il est mort : il avait vieilli.

*16 septembre*

Si j'ai encore un rêve, c'est bien d'arriver un jour à être considéré comme le plus vulgaire des écrivains québécois, ce qui, ma foi, ne devrait pas être très difficile.

Comme le disait Jean-Jacques Rousseau : « Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. »

*22 avril*

Si j'ai le droit de rêver – et j'en ai le droit – , alors je ne vois pas pourquoi.

*26 janvier*

Si j'ai le temps.
Si j'ai la patience.
Si j'ai le courage.

*24 mai*

Si j'avais des seins, je serais sûrement aimable. Tout le monde aime les seins.

Même les femmes.

*5 octobre*

Si je n'étais pas tellement plus que *ça*, que ce petit tas de papier que j'avais noirci tout au long d'un été de mon écriture râpeuse et que j'avais intitulé *Le reel du fendu*, alors il me fallait continuer, il me fallait chercher à dépasser la nausée malcommode qui vient des choses finies, et pour cela m'enfoncer plus loin dans la tourmente des mots, il me fallait voyager jusqu'au bout du dictionnaire éclaté dont les milliers de fragments tourbillonnaient encore autour de moi comme les débris d'une cosmogonie fabuleuse que je ne pouvais pas ne pas rêver de recomposer. C'était un peu trop simple à mon goût, naturellement, puisque le chemin me semblait déjà trop bien balisé ; mais il y avait dans cette entreprise vaguement obligatoire une manière de pérennité, ou du moins le soupçon d'une simple durée qui, si j'acceptais de m'y reconnaître et de m'y ancrer, me convierait peut-être à la fin à une douce fête de sérénité.

Et puis pour moi les frontières nationales n'avaient jamais eu une réalité bien définie ; dans le pays du Kapital chevauchant tous les continents, nous n'étions plus qu'une génération de chômeurs vissés devant le mur des perspectives absentes, sans doute l'une des générations parmi les plus gâtées, les plus folles et les plus utopistes de toute

l'histoire, l'une des plus désabusées, aussi, dont nous avions craint qu'elle ne soit sacrifiée, comme le sont toujours toutes les utopies, et qui se vidait, nous en étions conscients, maintenant, de tous ses possibles avortés. Que me restait-il donc à faire, sinon me remettre au métier, m'atteler à la bête à mots et me laisser tirer et traîner dans son sillage ? La contexture socio-économique ne m'autorisait qu'un travail fantôme et me renvoyait du même coup à l'obsession de l'impuissance, c'est-à-dire à l'écriture elle-même dans tout ce qu'elle a de solitaire et d'absurde, de fuyant, d'inachevé et d'interminable. Mais ces perspectives escamotées par l'impasse historique ne pouvaient-elles pas être en même temps ce qui devait donner tout son sens à l'écriture, ou du moins – ce qui est déjà amplement suffisant en soi – *un* sens privilégié ? Je jugeais qu'on avait fait de moi, comme de dizaines de milliers d'autres, ce que ma verte mère aurait appelé un « membre inutile », et cette situation objective ne me laissait guère d'autres issues, pour être tolérable, que de chercher à valoriser l'inutilité même, à réhabiliter, en somme, les utopies, à réengrosser du rêve et du souverain désir une réalité à plat, celle du pauvre, du chômeur, du marginal coincé, de l'écrivain malgré lui.

De toute façon, je n'en étais pas encore arrivé à croire que tout l'avenir ne se trouvait plus que derrière moi. Le passé ne m'intéressait que par ce qu'il recelait d'inaccompli, que par ces actes manqués et ces brouillons malpropres qui appelaient du

futur encore plutôt que de susciter en moi de la nostalgie ou du ressentiment. Du passé, je n'avais pas grand-chose à dire, ni à penser, et finalement rien à faire. Il y avait par-là une bonne dose de misère ordinaire, de la pauvreté à la petite semaine, de la révolte, de la délinquance, de vastes stries de souffrance, mais tout cela ne faisait plus de moi un animal ensorcelé, une affolante bête de cirque. Tous les hommes se ressemblent par ce qu'ils cachent ; s'ils se différencient les uns des autres, c'est à la façon dont ils dissimulent et cherchent à fuir l'intolérable en eux. Combien d'entre eux se sont fait donner un jour par un ami une vieille paire de bottes, parce que c'était l'hiver, parce qu'il pleuvait, parce que les godasses qu'ils portaient, eux, étaient crevées, parce qu'ils toussaient comme s'ils allaient cracher toute leur vie, là, devant eux, et parce qu'ils n'avaient plus d'argent pour acheter de quoi se tenir les pieds au chaud ? Combien d'entre eux se sont fait poignarder salement dans le plus mou de leur être par une quelconque femelle dont ils ont appris que l'amour est un piège trop cruel, comme l'est toute l'existence ? Combien d'entre eux ont connu les terribles violences de la peur, et la folie d'un délire sucé jusqu'au fond des bouteilles, et les petits matins dans le crachin des villes où on veut mourir, et l'angoisse blême devant la face d'un impossible absolu ? Non, le passé ne me suffisait pas, puisqu'il n'était pas parvenu à me tuer, malgré tout. Je voulais du demain, par barriques entières, pour m'en gaver et m'en griser, et l'écriture,

reine du rêve, pouvait encore être porteuse, comme de tous mes autres désirs, de celui de tout recommencer, une fois de plus.

Alors j'allais dans les rues de l'automne, enveloppé de gros lainage, je marchais sans le voir dans mon petit village natal, qu'on appelle le Plateau Mont-Royal, et je sentais battre en moi le cœur à peine formé d'un autre livre qu'il me faudrait bien écrire. Cette idée d'une cosmogonie fabuleuse flottait autour de moi comme un filament de brume, elle me frôlait et me fuyait, me fuyait et me reprenait dans son filet. De quelle espèce d'hommes est celui qui n'a pas nommé toutes ses appartenances ? J'errais, je dérivais dans un monde sans ancrage, sans doute parce que je n'avais pas encore dit le mythe fondamental de sa création, qui seul aurait pu lui donner un sens, une finalité, une permanence pour ainsi dire imperméable. J'étais un homme de la ville, de la brique et du bruit, de la poussière et de la nuit, homme de néon et d'asphalte et d'anonymat, homme du pneu – un de ces hommes éclatés qui habitent le pays de l'urbanité moderne dont on sait si peu de choses pour y vivre trop éparpillé. J'étais le produit et le jouet d'une culture désacralisée, abêtie par la quotidienneté, la mise en marché et l'immédiateté, un homme flou, rendu fragile et vulnérable parce que trop semblable à cette *junk culture* dépourvue de verticalité. Songeant à mes appartenances, je savais l'impossibilité déchirante, et pourtant définitive, de me reconnaître en mon pauvre père, cet astre mort culbuté dans le néant de la vie de

banlieue, l'argent de la rue Saint-Jacques, le rêve américain de pacotille, qui jamais ne pourraient m'aider à nommer mon humanité. Et quand la femme devant moi s'ouvrait pour me laisser me glisser dans la fente de son corps, j'étais fasciné et bouleversé à la fois par cette autre impossibilité, celle de posséder l'autre aussi bien que de se fondre et de s'abolir en lui. Je pressentais du livre à écrire qu'il lui faudrait faire contrepoids à tout cela qui me jetait dans le désarroi. Mais comment ? Comment réparer l'univers fendu ? Par quelle cosmogonie fabuleuse qui naîtrait de quel fabuleux miracle du langage ? Et cela était-il même concevable ?

Je le souhaitais, mais j'en doutais absolument. Je venais à peine d'achever *Le reel du fendu*, longue suite de textes hachurée dont je tenais tous les signes essentiels qu'elle avait fait jaillir pour autant de prodiges, et qui m'avait servi, entre mille et une autres choses, à me délivrer de la hantise de l'échec qui jusque-là m'avait empêché d'accoucher d'un livre. J'avais craché ces textes avec une fièvre qui aurait pu n'avoir jamais de fin, surexcité par un besoin de tout dire dont chaque apaisement n'avait conduit qu'à une résurgence encore plus frénétique. Mais quand tout avait été terminé, il ne m'en était resté, comme après une bonne nuit de débauche, qu'un étrange dégoût, extrêmement ambigu, une espèce de gêne incrédule devant tous ces mots que je ne pouvais que reconnaître miens et qui me laissaient blessé par leur incohérence, leur finitude étouffante, et surtout le reflet qu'ils rendaient de moi-même et de mes

courtes limites. J'y étais arrivé, pour une fois, le livre s'était laissé écrire, j'avais enfin réussi, oui, mais ce petit triomphe dérisoire me jetait au visage un autre échec, une autre désillusion : le livre était insuffisant, il ne m'apportait aucune paix durable, il me chassait, au contraire, loin de l'immobilité tranquille que j'avais peut-être cherché à atteindre en l'écrivant, c'est-à-dire en me vidant au fur et à mesure de tout ce qui me poussait à bondir hors de moi comme un forcené. Mon livre n'était qu'un balbutiement oiseux, esquisse bâclée d'un prologue, prolégomènes à peine existants d'un autre livre qu'il me faudrait essayer de faire venir au monde. En fait, ce livre ne m'avait permis de découvrir, au bout du compte, que ce que je savais déjà avant de l'entreprendre : le langage possède une vie qui lui est propre, il constitue à lui seul une réalité qui ne peut pas être mise en cause, mais il n'est certainement ni la réalité ni la vie elle-même.

Quand je rentrais chez moi après avoir traîné dans les rues détrempées par l'automne précoce et que je reprenais ma place à la table de travail, c'était pour retrouver cette hantise d'un échec fondamental du langage, dont j'appréhendais maintenant qu'il ne vienne saper tous les efforts que pourtant j'étais déterminé à faire pour mettre au monde un autre livre. N'était-ce pas à cela, et rien qu'à cela, que tenait toute l'absurdité de la quête à laquelle j'étais réduit ? Est-ce que je ne cherchais pas, dans l'écriture, par l'écriture, ce qui justement ne pourrait jamais venir d'elle ? Est-

ce que l'hypertrophie du langage ne faisait pas que me désidentifier perpétuellement, me déraciner, me rendre de plus en plus étranger à la vie que je rêvais d'investir et de dominer ? Quel qu'ait été l'objet confus de ma recherche, qu'avait-il et qu'aurait-il jamais à voir avec la grande débauche langagière dans laquelle je voulais me jeter pour le susciter, pour l'amener à paraître, pour le briser finalement afin de m'en délivrer ?

Oui, le langage possède une vie autonome. S'il devait y avoir une solution, je ne l'entrevoyais pas autrement : en sacrifiant ma vie à celle du langage, peut-être serait-il alors possible de liquider l'échec qu'il me promettait encore. Il me faudrait me constituer moi-même prisonnier du langage, pour arriver à abolir l'absurdité de ses prétentions en abolissant l'écart, la grande fêlure, qui le coupait irrémédiablement de la vie – en faisant du langage, autrement dit, la vie elle-même. D'autres avant moi l'avaient tenté. Mais pourquoi cela ? Pourquoi me faudrait-il en venir là ? À quoi cela me forcerait-il à renoncer ? Le jeu en vaudrait-il jamais la chandelle ? J'étais incapable de répondre à ces questions : elles étaient prématurées. L'impossibilité d'enfanter une œuvre enclose à l'intérieur des limites d'un livre avait sans doute toujours ajourné jusque-là le questionnement radical du langage. Le temps seul, au fil des mots eux-mêmes, devrait se charger de mon apprentissage, et peut-être viendrait-il alors un jour où je commencerais enfin à comprendre ce qui m'échappait encore et me confi-

nait, au seuil du nouveau livre à écrire, à l'appréhension d'un échec encore plus cuisant que celui du précédent.

Et cela m'amusait, à certains moments, d'imaginer l'incompréhension de tout mon petit monde – le cercle des amis et des femmes et des connaissances, les débris de ma famille, quelques vagues et lointaines relations « professionnelles » – pour ce métier que j'en étais rendu à privilégier malgré moi au détriment de toute autre activité raisonnable. Personne, en réalité, n'avait la moindre idée de l'entreprise dans laquelle je me trouvais maintenant engagé et qui me tenait courbé sur ma table de travail, des heures durant, la tête calée contre le poing, absorbé dans l'absurdité d'une quête dont le sens ultime m'était à moi aussi inconnu et qui m'échappait même plus que jamais. Je parlais assez rarement du métier, et pour le reste je taisais avec précaution, comme par pudeur, le peu que je connaissais moi-même des motivations qui me poussaient à m'y adonner. Mais à d'autres moments, plus fréquents, ceux-là, j'éprouvais une certaine douleur et une certaine culpabilité à me sentir me désolidariser de la bonne vie facile et bien grosse et joyeuse à laquelle aspirent tous les êtres sains, pour m'enfoncer dans la tourmente des mots, comme si j'avais été une bouteille qu'on aurait jetée dans je ne sais quelle immensité, quel absolu. Toute la vie m'appelait et je ne savais que lui résister dans mon entêtement à lui opposer mon langage – rien ne pouvait justifier cela, et pourtant rien ne pouvait, semblait-il, l'empêcher non

plus.

Enfin, je n'avais besoin, pour me remettre à la tâche, que du masque d'une belle patience confiante en ses seules vertus, qui donnerait une figure plus avenante à la résignation avec laquelle j'étais désormais décidé à accepter, même si c'était à mon corps défendant, l'aventure qui s'offrait à moi. Il me faudrait demeurer pauvre encore indéfiniment, vivre en marge d'un monde dont les autres langages ligués continueraient de disqualifier le mien, prétendre œuvrer avec assurance et gaieté de cœur alors que je ne ferais que chercher péniblement une voie toujours incertaine, et peut-être même impossible. Mais jusque-là je m'en étais toujours assez bien tiré, vaille que vaille, toutes choses étant relatives ; à force de pauvreté, de marginalité, d'adversité, je m'étais même plutôt aguerri, avec le temps. En somme, toute l'affaire ne se présentait pas trop mal, d'autant plus que l'automne ne disait pas le contraire.

*20 avril*

S'il le faut, ce dieu qui s'invente sera seul.

*2 décembre*

Si on me demandait quel est le seul droit inaliénable des artistes, je répondrais : celui

qu'ont les miroirs, y compris les miroirs qu'on appelle « déformants ».

*5 septembre*

*Solitude*

Les artistes, comme les junkies, n'ont pas d'amis.

*29 juillet*

*Statue*

Je ne devrais pas être debout.

*31 janvier*

Stefan Sweig avait raison. Le jour où, durant l'entre-deux-guerres, il a entendu dire d'un cheval qui avait gagné une course qu'il avait été *génial*, il a compris que c'était sans espoir : ce jour-là, la vieille culture de l'Europe – l'Europe qui a fait le monde dans lequel nous vivons tous aujourd'hui – venait, elle, de perdre la bataille. Depuis, c'est cette même bataille perdue d'avance que ne cessent de perdre chaque jour les écrivains, les artistes, les intellectuels, qui ne sont plus ceux qui créent la culture de notre époque mais les tristes dindons d'une farce qui se joue désormais sans eux. Avec l'effondrement de l'empire européen, qui s'est

payé le luxe faramineux de deux guerres mondiales pour commencer à finir de se tordre dans toutes ses contradictions, nous sommes entrés dans un nouveau Moyen Âge, qui durera mille ans, comme le précédent, un nouveau Moyen Âge désacralisé, états-unien, planétaire, où la religion de l'argent a déjà tué le culte des anciens dieux partis se faire psychanalyser à perpétuité aux frais de toute la société. Il n'était pas très payant d'être un génie de la trempe de Jean-Sébastien Bach, par exemple, mais un cheval peut être génial parce qu'il rapporte. *Greed is cool, man, greed is cool, y' know what I'm saying ?*

*8 août*

« Surfe ! Rame ! *Join the club !* Patine ! *Ride the tide !* Pédale ! *Skate, skate !* » C'est ça, oui… L'important c'est de participer, pas vrai ? C'est d'être groupe, d'appartenir… D'avoir l'esprit grappe ! Seulement voilà, mon existence à moi s'est passée sempiternellement dans le calamiteux, à tituber tout crabe comme au bout de la société, dans l'anomalie, le vaseux, le terrain vague et même très très vague. Je vois le monde et ses participants, de loin, d'ici, en somme, comme du délire de fou à pas tenir debout. Même invité, je préfère encore ne pas trop y aller, je suis incapable d'unisson et puis aussi de ne pas leur dire vitement, en passant, ma façon de penser. Juste un petit exemple, au hasard, touristique, mettons,

vacancier : si j'allais à la mer, moi, mon ami, ce serait pour t'y couler un de ces puissants bronzes bien gluant, bien dégueulasse… Les gens, ça les écœure toujours un peu qu'on ait quand même une vie, tu vois, qu'on lève le nez sur les pois mange-tout et les petits siffleux à la « Stéphan » Bureau malgré eux qui s'en régalent et qui le proclament à pleine gueule. « *Join the club !* Nous sommes le Nombre ! Nous sommes ! *We are the World !* Nous, nous ! Rien que Nous ! » Le mouton a la haine féroce du « particulier », du pas très servile, du pas très brouteux des vertes pâtures de son si mirifique troupeau de compactés réjouis, consentants, bien au chaud, abondant toujours plus haut, plus fort, plus con dans le bêlement et l'unanime. « Il a pas des bonnes manières, il est vulgaire, il paraît… » « Il se fout de la température, il aime pas le cinéma, il est suspect ce gars-là… » Et bla, bla… Paroles de mouton. « À part ça il est pas normal : il nous aime pas ! » Suprêmissime constat… La moutonnerie, c'est de bonne guerre, ne peut pas blairer le cocasse, l'insolite galeux bas de gamme, la raclure de fin fond de fosse à purin, bref : l'emmerdeur au cube, le genre qui a appris à parler contre les milliards de mensonges du « très sélect club des Nous Autres On L'A L'Affaire Bonhomme ». C'est ça, l'impardonnable, à perpétuité – dégueuler le mensonge organisé, tout le mensonge, tout le catalogue, associés, coalisés, rapportés, assimilés et autres apparentés compris.

Mon avis, bien humble mais ferme, pesé, formel, irréfragable, intemporel : cause tou-

jours, fibule, chéri cœur, licol, m'amouré. Papa n'est pas facilement impressionné. Tu peux même m'appeler du nom du fameux philosophe chinois, le grand Ye Men Fu, si tu veux. Et d'un ! Et basta ! Je ne me mettrai pas, je ne me mettrai jamais la pédale douce sur le moi-même, surtout pas pour l' « il est des nô-ô-tres » de mes si tant chers amis les Autres Inc. J'aime encore mieux crever. D'ailleurs c'est ce que je vais faire de toute façon, alors…

*13 octobre*

Tant qu'à rire pour rire, je pense bien que je m'en tiendrai encore la cage dans ma tombe : si j'étais un grand écrivain, tu passerais toute ta vie – toi et d'autres de ta sorte – à étudier passionnément tout ce petit tas de papier.

*8 septembre*

Te remettre à l'écrire, réapprendre à rêver / à quoi bon / je ne sais plus désirer d'avoir peur d'autre chose que de ma propre mort.

*14 mai*

Tous ceux qui savent s'en servir ont compris combien le principe de l'utilisation des médias est simple. Tu n'as rien à vendre, rien à défendre ; tu n'as qu'à occuper un certain espace. Le public pense ce qu'il veut, mais c'est sans importance : il ne peut pas t'enlever ce que tu as gagné – cet espace, précisément. Un espace dans lequel, pour être « quelqu'un », pour *être*, tu n'as, littéralement, qu'à paraître.

*21 novembre*

Toute cette blancheur, cette blanche blancheur qui rend fou / comme si le ciel, la nuit, était entièrement tapissé d'étoiles / comme s'il fallait les éteindre toutes, une à une, pour trouver le repos / comme s'il était possible de trouver le repos.

*26 octobre*

Toute écriture aura toujours quelque chose d'un peu testamentaire.

*22 mars*

Toutes les musiques sont inutiles, ou presque, parce que la musique est faite en général par des musiciens. Les musiciens sont des gens qui n'ont rien à dire mais qui veulent faire quoi ? De la musique. Un batteur veut taper sur ses casseroles, il se fout bien de tout le reste. Une symphonie, c'est un gros tas de notes qui tiennent ensemble à cause de quelques lois strictement mathématiques et qui n'expriment rien d'autre qu'une architecture mathématique. On l'a dit souvent : il n'y a pas d'émotion dans la musique de Bach, par exemple, pas d'idées non plus, sauf des idées de mathématique musicale. Pour que la musique devienne intéressante, il faut y superposer du texte,

c'est-à-dire du sens, ce que la musique toute seule ne fournit jamais puisqu'elle en est incapable. Le chant grégorien va quelque part, il est prière, une sonate pour piano n'est que du piano ivre d'une combinatoire mathématique. La musique populaire, elle, est une arnaque à vagins, une pulsion simiesque, et une colossale machine à piastres, on commence à le savoir. Ce n'est pas pour rien que toutes les « idoles » sont manufacturées pour un public d'adolescentes de plus en plus jeunes : ça carbure aux hormones et c'est jetable quinze mois plus tard. La « grande musique » ressemble à la passion des nombres qu'avait Sade ; elle donne le même vertige et elle est aussi platement vide. Quand on sait ce que c'est qu'un accord mineur, il devient vraiment trop facile de peser sur le piton, même si ça marche à tout coup, et justement parce que ça marche à tout coup. Beethoven disait un jour à un violoniste récalcitrant qui n'arrivait pas à jouer une partition trop difficile : « Que m'importe votre sacré violon quand l'esprit souffle en moi ! » Il écrivait de la musique, le zeb, il s'était fasciné sur la mathématique et personne n'allait le faire chier, n'est-ce pas. La musique de son époque commençait à souffrir de la mort de Dieu qu'elle pressentait ou qu'elle avait déjà anticipée – cette époque, celle du « romantisme ». Aujourd'hui la musique est morte, la grande musique d'abord, merci au matraquage de masse des faiseurs d'hymnes aux vagins, la musique religieuse n'en parlons pas, mais, plus grave, la musique *populaire* aussi. Il y

a une énorme différence entre une culture populaire et une culture de masse. Robert Johnson a écrit des blues issus d'une culture populaire, Eric Clapton le long saxon aux pieds froids n'est qu'un faiseur de sonorités très *suitable* pour un marché de masse, qui ne connaît pas – et par conséquent n'achète pas – la musique du nègre mort Johnson. L'architecture du chant grégorien obéit à un principe mathématique visant à produire une mélodie dépourvue d'excitation sensuelle, la spiritualité s'opposant, dans la religion chrétienne, à l'univers trouble de la sensualité ; les écarts entre les notes sont soumis à un contrôle d'une extrême rigueur, qui ne permet aucun emballement, aucune envolée, aucun déraillement émotif. Évidemment, cette musique est la plus sensuelle du monde, la plus blues, la plus magnifiquement retenue et la plus suavement suggestive de ce qu'elle veut suggérer : le divin, lancinant et qui fait mal quand on le cherche – en pure perte, toujours – à l'intérieur de soi. J'ai craqué pour le rap à l'époque déjà *oubliée* où il a été ce que la musique « afro-américaine » a toujours été. Depuis que les Bretons font du rap celtique avec des tuques de nègre, c'est la nausée, naturellement. L'intelligence du slang – de l'« *ebony* », mettons… – des nègres américains qui ont inventé le rap est égale à celle qui a donné naissance aux phrasés blues, jazz, rock 'n' roll – brevet nègre, ne l'oublions pas – , rhythm & blues, funk. Ils ont tout fait. La seule musique « typiquement » américaine est le country & western, qui est une musique européenne

resucée, en gros. J'admire cette vraie culture populaire dont est issu le rap, qui est devenu une autre vis de la culture de masse et qui pour ça ne veut plus rien dire aujourd'hui. La parole est l'essence du rap, le reste sans la parole ne serait rien. Nous sommes des êtres beaucoup trop sophistiqués pour être victimes de la savane et de ses seuls rythmes, nous sommes des singes dénaturés, le but de notre culture est de faire de nous des primates dégénérés, des blondes à l'aisselle rasée qui ne parviennent jamais tout à fait à entrer en transe quand bat le tam-tam entravé par la pénicilline pourtant fabriquée à partir du membre de l'étalon. Il y aurait une vaste étude sociologique, philosophique, religieuse, qui devrait être entreprise afin d'étudier le vide estomaquant des pages des journaux et des magazines consacrées aux entrevues universellement stupides que donnent les « musiciens » et autres chanteurs de pomme, promotion oblige. Dans toutes les musiques où on n'entend que l'absence de Dieu, ou l'absence de son absence, on ne peut sentir que cette horreur, les pieds du cœur humain qui pue comme tout ce qui vit et qui va mourir. La musique seule, c'est deux choses : rythme et mélodie, l'accent étant mis soit sur le rythme, soit sur la mélodie – une « belle » mélodie, pour être belle, doit être lente, un rythme emportant doit être rapide et forcément réduire l'aspect mélodique de la chose, c'est mathématique. Il faut du texte pour sauver la musique de la musique, qui n'est jamais qu'elle-même – trois quatre, etc.

*12 juillet*

Tout le monde regarde la télévision parce que personne n’a rien à faire. Avant de mourir.

*15 mars*

– Traiter un chien comme ça, ce n’est pas humain.

– J’espère bien, oui.

*20 janvier*

Travailler. Oui, bien sûr. « Oui, je le veux. » De toute façon, vous ne méritez pas mieux, pour le meilleur et pour le pire. Votre tête, si vous en avez une, est faite pour aller très précisément entre le marteau et l’enclume, à la chasse aux étincelles. Mais l’écriture est chichiteuse, elle. L’écriture, c’est comme votre corps. Il y a des jours où *ça* ne veut pas entendre parler de vous, des jours où *ça* ne vous désire plus, des jours où *ça* vous dit franchement d’aller voir ailleurs si vous y êtes – des jours, des mois, des années, même, parfois. *Ça* change, et plus *ça* change moins ça *vous* reconnaît, voilà tout.

*23 septembre*

Tu chantes avec la voix que tu as. Peut-être n'aimes-tu pas cette voix qui est la tienne. Qu'importe : elle aime en toi ce qu'il lui est possible d'aimer et qui te donne envie de chanter, même malgré toi.

*19 août*

Tu choisis tout à fait au hasard, dans les pages de l'annuaire du téléphone, le nom d'une personne que tu ne connais pas et qui n'a aucun moyen de découvrir qui tu es. À cette personne, tu envoies chaque jour, semaine après semaine, des années durant, sans la moindre explication, une « lettre » anonyme constituée essentiellement d'une ou plusieurs pages de texte extraites de la somme des écrits que tu as pu accumuler tout au long de ta vie. Tu viens ainsi d'inventer de toutes pièces, quelque part dans le monde, quelque part au bout de la nuit, une *personne* qui puisse te lire, qui puisse *tout* lire, une personne qui est *quelqu'un* mais qui n'en demeure pas moins personne. Pour toi, et pour toi seul, cette personne inconnue devient, qu'elle le veuille ou non, le Lecteur, le Lecteur sans visage, toujours, puisque jamais tu ne chercheras à entrer en contact avec lui autrement que par ces « lettres », mais un Lecteur existant très réellement, très concrètement, et non plus seulement en tant que vague figure

abstraite – un Lecteur plus vrai que toi-même.

*26 avril*

Tu « écris » et les chevaux ont des cils aussi. Et les veaux.

*30 septembre*

Tu m'harasses. Tu abuses de moi. Tu y consens.

*26 novembre*

Tu pourrais les apercevoir depuis le trottoir, l'hiver, quand le soir tombe, si tu marchais dans les rues d'ici à la fin de l'après-midi. On les voit souvent près des fenêtres donnant sur la rue et dont les rideaux restent ouverts tant que la journée de travail n'est pas terminée. Ils aiment bien jeter un coup d'œil dehors, de temps à autre, pour se distraire un instant des écrans lumineux. Tu les verrais assis sous le halo des petites lampes jaunes, tu verrais que ce sont des hommes et des femmes de mon âge et de tous les âges. Les pièces dans lesquelles ils se trouvent sont toujours sombres ; des liasses de papiers s'entassent sur leurs tables, des livres et des brochures

s'empilent sur leurs étagères. Si tu faisais le tour du quartier, tu en découvrirais sans doute des dizaines, qui fixent les écrans, le front plissé par le souci et l'attention. Autour d'eux, la solitude si particulière de l'homme absorbé en lui-même est presque palpable. Ils ont tous cet air d'être en suspension dans la chaleur immobile de leurs cellules, comme des créatures marines dans de grands bocaux de verre. Le passant emporté par ses pas se surprend à penser qu'ils appartiennent peut-être à une espèce qui lui est étrangère. Que font-ils donc devant les machines lumineuses ? Eh bien, ils sont très occupés à gagner leur vie. Demain, ils iront acheter des chaussettes de laine et du foie gras, des pamplemousses et du savon et un tapis. Ils sont forcés de faire ce qu'ils font pour pouvoir mettre des boules de couleur dans l'arbre de Noël et donner à manger à l'enfant qui regarde la télévision. C'est intéressant, non ? Non, ce n'est pas intéressant. Toi qui passes en coup de vent dans la rue, peut-être envies-tu un peu ces gens que tu aperçois, et qui semblent pétrifiés dans la beauté monacale de ces pièces où le courage sait si bien se faire patient – mais pourquoi faut-il qu'ils me donnent envie de pleurer? J'ai mis ma table d'écriture le plus loin possible de la fenêtre ; ma machine à moi est cassée depuis deux ou trois mois – *there's a ghost in the machine* – , et j'écris ceci à la main, cette nuit, devant un mur vide. Je me suis détourné de la fenêtre, je me suis contraint à ne chercher nulle part ailleurs qu'en moi-même l'essentielle substance de toutes les

substances. Je trempe ma plume dans cette pauvre vie qui s'est accumulée à l'intérieur de mon sablier et qui va sans cesse s'épaississant ; j'y trempe ma plume afin de faire danser le monde mort, ensablé, qui m'encombre de son souvenir. J'ai encore la prétention d'avoir autre chose à faire que de vendre du papier, depuis que je sais que l'argent ne me permettra jamais de me divertir de ce qui m'habite trop profondément – je veux dire le temps, la conscience du temps et la douleur devant le temps. Quand je songe à mes semblables rivés à leurs machines de fer ou de lumière et qui gagnent leur sel à la sueur de leur front, j'ai envie de pleurer et de hurler, et en cela je n'ai jamais changé. Je n'appartiens pas aux hommes de la longue patience, je voudrais tout casser, les fenêtres et les hommes et leurs machines et la patience et le temps lui-même. Je ne veux pas être comme ceux-là que tu vois dans leurs cellules quand tu passes sur les trottoirs au crépuscule. Ils sont déjà trop nombreux, ils l'ont toujours été et ils n'ont aucun besoin de moi. Je n'ai pas tellement besoin d'eux non plus ; après tout, je n'achète que très peu de ces choses qu'ils fabriquent et qu'ils voudraient pouvoir me vendre. Les hommes de la patience, je les envierais si je savais que ce à quoi ils sont occupés s'apparente à la fabrication du respect de soi, bien qu'il s'en trouvera toujours trop pour puiser ce respect dans la docile conformité et ce qu'ils appellent sans sourire l'honnêteté.

*4 juillet*

Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation* : « Ébloui par des visions fulgurantes alors qu'il marche à tâtons dans l'obscurité, l'homme du IIe siècle élabore une conscience névrotique de son propre rôle dans un monde incompréhensible. La vérité est secrète, aucune interrogation des symboles et des énigmes ne dit jamais la vérité ultime, mais déplace le secret ailleurs. Si telle est la condition humaine, cela signifie que le monde est le fruit d'une erreur. L'expression culturelle de cette condition psychologique est la gnose.

« La révélation gnostique dit, sous une forme mythique, que la divinité, obscure et inconnaissable, contient déjà en elle le principe du mal ainsi qu'une androgynie la rendant dès le départ contradictoire, non identique à elle-même. Le Démiurge – l'un de ses exécutants maladroits – donne vie à un monde erroné et instable, où vient s'échouer une parcelle de la divinité, captive ou exilée.

« Un monde créé par erreur est un univers avorté, et l'un des premiers avatars de cet avortement, c'est le temps, imitation difforme de l'éternité. Tandis que la patristique, afin de concilier le messianisme judaïque avec le rationalisme grec, élabore le concept de direction providentielle et ration-

nelle de l'histoire, le gnosticisme mûrit un syndrome de rejet à l'encontre du temps et de l'histoire.

« Le gnostique s'estime exilé dans le monde, victime de son propre corps, véritable tombe et prison. Il est *jeté* en ce monde dont il doit se libérer. Exister est un mal. Or, c'est bien connu, plus on se sent frustré, plus on est saisi d'un délire de toute-puissance et de désirs de revanche. Le gnostique se considère donc comme une étincelle de cette divinité qui, à cause d'un complot cosmique, se trouve provisoirement en exil. S'il parvient à rejoindre Dieu, il s'unira de nouveau à son principe, à son origine, et, de surcroît, il contribuera à régénérer cette origine, à la libérer de l'erreur première. Bien que prisonnier d'un monde malade, il s'imagine investi d'un pouvoir surhumain, et seule sa collaboration permettra à la divinité de réduire sa fracture initiale. Ainsi, l'homme gnostique devient un *Übermensch*.

« La caractéristique du pouvoir de cet *Übermensch* tient en ce qu'il atteint le salut par la connaissance (*gnosis*) du mystère du monde. Comparés aux *hyliques*, liés à la matière, sans espoir de salut, les *pneumatiques* sont les seuls à pouvoir aspirer à la vérité et donc au rachat. La gnose n'est pas, à l'instar du christianisme, une religion pour les esclaves mais pour les seigneurs. Le gnostique, mal à l'aise dans un monde qu'il ressent comme étranger, conçoit un mépris aristocratique envers la masse à laquelle il reproche de ne pas reconnaître la négativité du monde, et il attend un événe-

ment final qui provoquera le bouleversement, l'éversion, la catastrophe régénératrice de l'univers.

« À la différence du peuple d'esclaves, l'*Übermensch* gnostique comprend que le mal n'est pas une erreur humaine mais l'effet d'un complot divin, que le salut ne se construit pas par des actes car il n'y a rien à se faire pardonner. Certes, si le monde est le royaume du mal, le gnostique doit en haïr la nature matérielle, mépriser la chair et même l'activité reproductrice. Cependant, celui qui possède la connaissance est sauf et n'a donc plus à redouter le péché. Au contraire, selon Carpocrate, pour se libérer de la tyrannie des anges, seigneurs du cosmos, l'homme doit s'abandonner à toutes les ignominies possibles ; connaître, c'est aussi connaître le mal. Par la pratique du mal, on humilie le corps qu'il faut détruire, mais pas l'âme qui, elle, est déjà sauve.

« Dénicher l'héritage gnostique dans la culture moderne et contemporaine est une tentation à laquelle il est fort difficile de résister. Ainsi, on découvre une origine cathare, et donc gnostique, à la conception courtoise (puis romantique) de l'amour, vécu comme renoncement, perte de l'aimée, et en tout cas comme rapport purement spirituel excluant la moindre relation charnelle. Il ne fait aucun doute que la célébration esthétique du mal en tant qu'expérience de révélation (Sade) est gnostique, tout comme est gnostique le choix que font de nombreux poètes modernes de rechercher des expériences visionnaires dans l'épuisement de la chair, obtenu par l'excès

sexuel, l’extase mystique, la drogue ou le délire verbal.

« […]

« D’autres encore voient une inspiration gnostique dans l’existentialisme et en particulier chez Heidegger (l’Être-là, le *Dasein*, comme être “ jeté ” dans le monde, le rapport entre existence terrestre et temps, le pessimisme). Jung, lorsqu’il revisite les anciennes doctrines hermétiques, repose le problème gnostique de la redécouverte d’un Soi originel. De la même façon, on individualise un moment gnostique dans toute apparition du Surhomme, dans toute condamnation aristocratique de la civilisation de masse, dans la détermination avec laquelle les prophètes des races élues, pour réaliser la réintégration finale des parfaits, passent par le sang, le massacre, le génocide des *hyliques*, ces esclaves irrémédiablement liés à la matière.

« Sans parler enfin des auteurs contemporains qui se réfèrent littéralement aux idées originales de la gnose. […]. »

*13 septembre*

Un certain nombre, non négligeable, de films et de « télé-séries » de science-fiction m’ont fait découvrir récemment, à mon plus grand étonnement, qu’il existe des Nègres dans plusieurs galaxies de notre Univers, et qu’ils s’expriment même couramment – chose difficile à croire, mais pourtant parfaitement réelle – dans un excellent an-

glais. Ce qui est sans doute une preuve irréfutable de l'existence de Dieu.

*17 mars*

Un critique, c'est ce genre de type qui vous mange le péteux toute la nuit mais que la pensée de toucher à votre brosse à dents le lendemain matin fait dégueuler. C'est, en d'autres termes, une personne dont la spécialité consiste à s'être placée à l'un des deux bouts de la chaîne.

*21 juillet*

Un écrivain est en train de se noyer.

– Au secours ! Au secours ! Je ne sais pas nager !

Un critique qui traversait le pont au même moment lui crie :

– Moi non plus je ne sais pas nager, mais je n'ai pas besoin de le dire à tout le monde !

*26 juin*

Une dame, que je ne connaissais que depuis un assez court laps de temps – disons moins de vingt-quatre heures – , m'a un jour fait la surprise de se rhabiller, apparemment toute offusquée, parce que,

dans le feu de l'action, j'avais commis la petite maladresse de dire à voix haute, et sans même avoir pris la peine de fermer les yeux au préalable, ce que j'aurais vraisemblablement dû me contenter de penser en silence, au moment où ça m'était, comme on dit, venu à l'esprit : je lui avais dit – ou plutôt j'avais dit – qu'écrire c'était générer du désordre.

Si mon souvenir est exact, la dame en question n'était pas ce que l'on pourrait appeler une créature particulièrement apte à l'amour. Et pourtant, Dieu sait qu'elle n'avait pas tout à fait non plus le type de l'universitaire à fortes barniques.

*27 septembre*

Une dédicace ? De *moi*, à l'un de mes semblables ? Ô fols ! Jamais ! *Jamais* je ne dédierai une page, une ligne, une cédille, à qui que ce soit ! *Jamais !* Le lieu de l'écriture, c'est celui de l'exacte et rigoureuse solitude qui a sauvé la vie à ce pauvre type cataclysmique que j'étais et que je serai toujours, et il n'y a pas d'amour en ce lieu-là, Mesdames & Messieurs de la Postulation, il n'y a pas d'indulgence, pas de pardon, pas d'accommodement possible. Je ne condescendrai même pas, comme l'a fait Céline dans son dernier livre, *Rigodon*, à une dédicace « aux animaux ». Non ! L'homme, cet ennemi du genre humain, comme l'a si bien dit Paul Valéry, est un animal lui aussi ! Sur la première page de mes ca-

hiers, depuis le jour où je suis entré en écriture, je n'ai jamais écrit et je n'écrirai jamais qu'un seul nom, le plus difficile d'entre tous à tracer, et qui me coûte déjà bien assez cher comme ça : le mien.

« *À moi* », donc ! « *À moi pour toujours !* »

*16 avril*

Un éditeur est une personne qui est forcée d'être compétente. Par quoi ? Par ce qu'elle n'a pas : un talent.

*22 octobre*

Une fois à peu près sorti du palais noir de mes adolescences, j'en suis venu petit à petit à penser, sans être sûr de rien, qu'il serait peut-être possible malgré tout d'essayer de devenir vaguement écrivain plutôt que robineux.

J'hésite encore un peu.

*11 avril*

Une sensibilité artiste doit s'incarner dans l'art. Elle se pervertit et devient *destructrice* quand elle cherche à se réaliser dans ce que les non-artistes nomment le monde réel.

*4 janvier*

Un jour – écoute, mon frère, la belle histoire – , il y a eu ce moment où j'ai pris conscience que je ne devais plus chercher, que je n'en avais plus besoin, que je devais seulement choisir entre un idéal qui se refusait, parce qu'il n'existait pas, et une conscience qui me répugnait, et ce jour-là mon humanité s'est sentie blêmir en moi. Puis il y a eu cet autre moment où j'ai compris que les longs travaux des études solitaires, ravageuses, ne faisaient que converger vers les sources mystérieuses de l'intuition, de la sensibilité, et que le sens de ces études, de tout ce noir travail, n'était pas de racheter l'idéal blessé à mort, de le relever coûte que coûte, mais de m'attaquer à une civilisation, comme un Quixotte malade et furieux. Puis il y a eu ce moment où s'est saisi de moi l'énorme rire haineux devant l'homme coiffé du petit chapeau grotesque de l'anthropocentrisme. Puis il y a eu un moment de grande, de très grande fatigue.

Ne reste plus à présent qu'un regard ironique, hostile ou franchement haineux porté sur toutes choses, bien malgré moi, ne reste plus, en toute humilité, que l'homme et son humanité d'un côté et « moi » de l'autre. Voilà ce qu'il advient de l'être mangé par le néant de l'idéal : l'être se retournant contre l'être, l'être s'acharnant sur l'être qui n'est pas, qui ne peut pas être celui de l'idéal, qui n'*existe* pas, comme il n'existe aucune raison de croire en quoi que ce soit,

aucune raison de respecter quoi que ce soit. Sans idéal, comment se priver de violence, comment ne pas s'enivrer du cri barbare et brutal de la souffrance ? Comment ne pas aimer la haine, à commencer par celle qu'on éprouve pour soi-même ? Comment dénier à l'injure, à l'obscénité, leur raison d'être, leur *valeur* ? Comment ne pas faire de la vie l'œuvre de la mort maudite ?

L'étrange passion que j'ai de donner une forme à mes haines, à l'absence d'idéal, est ce qui me fait croire que j'ai le droit, en réalité totalement contestable, d' « écrire ». Je m'amuse de cette préciosité que je n'aime pas, qui m'épuise, mais qui me laisse croire qu'elle m'autorise à m'attarder ici pour un peu de temps encore – j'ai bien peur que je choisirai de mourir le jour où elle cessera de me passionner. Peut-être cette préciosité est-elle ce qu'on appelait autrefois une valeur : quelque chose qui vous pousse à regarder là-haut, c'est-à-dire à souffrir de ce qui est ici-bas. Mais il n'y a rien là-haut. Il n'y a rien, sinon une impossible cohabitation avec l'impossible. Il n'y a rien, que l'aimer, sans l'amour – ô mon cœur.

*18 avril*

Un pauvre écrivain écrivant sur l'écrire ne fait probablement que confirmer par là ce que la majorité des gens pensent depuis toujours.

Raison de plus.

*25 octobre*

Un Québécois, c’est quelqu’un qui n’a pas d’idées et qui n’en est pas moins incapable de les défendre.

*7 juillet*

Un vieux quêteux sonne à ma porte.

– Pardon, Monsieur ! Pourriez-vous faire la charité à un pauvre homme sans le sou ?

Le vieux tombait mal : j’étais aussi désargenté que lui. Alors je lui donne le livre que j’étais en train de lire.

L’air un peu dégoûté, le bonhomme prend le livre du bout des doigts, puis il me tourne le dos sans rien dire. J’allais refermer la porte quand je le vois baisser sa culotte et s’installer pour chier sur mon perron !

Je lui crie :

– Mais qu’est-ce que tu fais là, vieux sacrament ? ! ?

Le vieil homme lève son visage fatigué vers moi et me dit, en me regardant droit dans les yeux :

– Vous savez, mon cher Monsieur, avec des mots on va pas chier loin dans la vie !…

*28 août*

Va falloir que je les apprenne à me lire.
Va être long.

*18 décembre*

*Vahiné.*
Ce mot que j'aime, je l'écris simplement pour le plaisir de l'écrire ici.

*16 juin*

Vendre trois exemplaires d'un livre, je peux très bien vivre avec. L'Éditeur sur la paille ? Faribole ! Ils sont tous subventionnés jusqu'au trognon ! Ce serait d'en fourguer trois cent mille qui me donnerait la sueur. Tu t'imagines parler tout seul, des heures, devant trois cent mille bégueules, la moitié sûrement conards par vocation indélébile, râleux bas de gamme, diplômés genre à machette ? Parfaits étrangers par-dessus le marché ? C'est déjà assez indécent de s'introduire dans une personne à la fois ! Se jeter dans sa conscience, dans le profond du lard, sa vie solitaire, qui lui palpite rien que pour elle-même, pour sa gloire et son

malheur, secrète, entre ses deux oreilles : troublant !

D'ailleurs, à propos, qui sont-ils, ces inimaginables clients, occasionnels, professionnels, Crésus ? Qui ? Au fond je préfère ne pas le savoir. Si je les connaissais, si je pouvais voir leurs grosses bouilles d'hostiles à brique et fanal, je pense que j'en caillerais, je ne pourrais plus tracer une virgule de mon vivant. Garcia Marquez, c'est notoire, après le succès cosmique de *Cent ans de solitude*, le Bic lui est tombé de la patte, il ne s'en est jamais caché, il en est devenu comme dégoûté rien qu'à sentir les yeux par myriades derrière son dos, chaque fois qu'il rampait vers une feuille.

Arrière donc les lecteurs ! La putain n'embrasse jamais le client, elle, c'est de bonne guerre, question de pudeur et puis d'hygiène, mentale, d'abord – c'est une délicatesse, en somme, une façon de fidélité à son maq, aussi. Elle a beau se vendre par le trou, elle se réserve un brin d'âme, la salope. Que le gogo paye, ça va de soi, même s'il ne payera jamais la marchandise assez cher. Qu'il exige des simagrées, de l'incongru et des papouilles en plus de te manier le cul à sa guise, c'est un peu fort, je trouve.

Moi j'écris, pour moi c'est un acte, pour le client un produit. J'assume l'acte, le produit je le laisse aux marchands de papier, ou de tapis, pour ce que j'en ai à foutre.

*23 juin*

Vient un jour où on sait qu'on a déjà vu le film qu'on regarde, un jour où on comprend tout à coup qu'on restera enfermé pour la vie dans la salle obscure où on nous a mis, et que, peu importe le film, et peu importe le nombre de fois qu'on l'a vu et qu'on devra malgré tout le revoir, encore et toujours, il faudra encore et malgré tout continuer de payer.

*12 août*

Vivre.

Comme s'il pouvait neiger, l'hiver, sans qu'il ne fasse froid.

*20 juillet*

*Voir*

La forme est ce qui rend l'intolérable temporairement tolérable.

*3 février*

Vous pouvez maintenant éteindre votre ordinateur en toute sécurité.

*12 février*

William Burroughs : « Fitzgerald disait autrefois à Hemingway : “ Les gens riches sont différents de toi et de moi. ” – “ Oui. Ils ont de l’argent. ” Et les écrivains sont différents de vous et de moi. Ils écrivent. »



# TALK-SHOW



*Illustration Fritz Willis*

H. V. : Vous avez écrit quelque part cette phrase qui m'intrigue un peu : « Écrire, oui, malheureusement. » Il est difficile d'être à la fois plus clair, plus affirmatif et plus ambivalent.

L. J. : J'ai écrit cette phrase il y a une vingtaine d'années. Mon attitude à l'égard de l'écriture a toujours été plutôt ambivalente, en effet. Je n'écris pas ; j'écris *quand même*. J'ai toujours écrit *quand même*.

H. V. : Que voulez-vous dire ?

L. J. : Il ne suffit pas d'aimer la vie pour qu'elle veuille bien vous le rendre au centuple. La vie n'est pas merveilleuse. On se lasse parfois de tout attendre de cette belle salope, de cette grande emmerdeuse qui se fout de la gueule de tout le monde. Ou bien on se tue – beaucoup de gens doivent en venir au suicide par simple lassitude, ou, pire, par ennui de vivre – , ce qui n'est pas très amusant, vous en conviendrez, ou bien on continue à vivre *quand même*, comme le font, je crois, la plupart des gens. Écrire n'est pas non plus une chose réellement merveilleuse, vous savez.

H. V. : On peut écrire par lassitude, par ennui.

L. J. : Oui. On peut écrire sans intention bien arrêtée, sans ambition, sans but précis, comme on vit, plus ou moins, pour rien. Si vous n'aimez pas les enfants, le parachutisme, la cocaïne, le cinéma ou la philatélie,

qu'est-ce que vous pouvez bien faire dans la vie ? Vous pouvez travailler et gagner de l'argent, ou travailler beaucoup et espérer gagner beaucoup d'argent. Voilà. C'est tout.

H. V. : Vous pouvez écrire, aimer écrire.

L. J. : Ce n'est pas aussi simple que ça peut en avoir l'air.

H. V. : Pourquoi ?

L. J. : Parce qu'on doit d'abord pouvoir se choisir et s'assumer si on veut écrire. On doit pouvoir choisir et assumer ce que l'on est, ce que l'on a été, ce que l'on pourrait devenir. Il est impossible d'écrire sans s'identifier à soi-même, ou du moins sans s'intéresser d'assez près à soi-même. Il faudrait presque s'aimer soi-même pour écrire. Vous vous rendez compte ? Il faudrait s'aimer *quand même* ! Qui peut bien être capable d'une chose pareille ?

H. V. : En êtes-vous capable ?

L. J. : Je ne m'intéresse pas à « moi », je m'intéresse au fait d'écrire. Être « moi », qu'est-ce que c'est ? C'est être le sous-produit de ce qui se trafique malgré moi à l'intérieur de mes circuits cérébraux, c'est être ce résidu auquel s'apparente ma conscience. Ma nature intime est peut-être un peu comédienne. J'éprouve un ennui profond, viscéral, maladif, à prétendre être « moi » à longueur de journée, à longueur de vie. Quelle tyrannie ! C'est insupportable. C'est indéfendable ! Dieu sait pourtant que l'entreprise du refus de soi est impuissante à faire de soi un autre. J'aurais bien aimé pouvoir écrire sans avoir à m'identifier à « moi », mais c'est impossible. Je suis piégé. Le premier, le seul véritable personnage

d'un écrivain, c'est cet écrivain lui-même ; sans ce personnage, il ne pourrait tout simplement pas écrire. Ce personnage n'est pas un autre : il ne *peut* pas l'être. *Je* n'est pas un autre, à moins que vous ne soyez fou, ce qui n'est pas mon cas – enfin, jusqu'à preuve du contraire. Ça n'a rien de particulièrement réjouissant, vous pouvez me croire.

H. V. : Si votre « nature intime » est un peu comédienne, comme vous venez de le dire, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait comédien ?

L. J. : Je n'aime pas les comédiens. Je n'aime pas la frivolité. Je n'aime pas les groupes, les « troupes », les « camarades », les gens, le public, le spectacle, le trucage. Je déteste voir quelqu'un gigoter devant moi sur une scène, qu'il soit politicien, gourou, professeur, bouffon, juge ou « vedette ». J'ai une horreur sans bornes des petits chefs, des « animateurs », des « premiers rôles », de la « mise en scène » et des « metteurs en scène ». Si ma nature intime est un peu comédienne, je suis, moi, incapable de jouer, de me donner en spectacle, de mentir, surtout. Je suis un rejeton de confessionnal – le descendant de celui que la religion très catholique de mes parents a fait de moi. Et puis les comédiens se jouent d'abord la comédie à eux-mêmes. Comment peut-on se jouer la comédie à soi-même ? Nous ne sommes pas des enfants. Tout ça n'est pas sérieux, voyons.

H. V. : Revenons à cette phrase que vous avez écrite et dont nous parlions il y a un moment : « Écrire, oui, malheureusement. »

En quoi l'occupation de l'écrivain vous paraît-elle malheureuse ?

L. J. : L'occupation de l'écrivain… Presque tout me paraît malheureux dans l'existence. Dormir, manger, travailler, déféquer, c'est bien agréable, oui, si on veut, mais quelle corvée, quand on y pense ! La corvée d'être animal, cent pour cent animal ! Le chien a un cerveau lui aussi ; la preuve, on peut lui apprendre à faire tout un tas de petits trucs ridicules, exactement comme on nous l'apprend, à nous, humains, en nous stimulant adéquatement et en nous récompensant avec du nanan. Vivre, c'est être un chien – le chien de la chienne de vie qu'on nous a donnée pour rien et qui ne vaut rien non plus. Le chien est un être social. En tant que chien, il est réussi dans la mesure où sa socialisation est réussie, autrement il est moins, et pire, qu'une bête, comme peut l'être son petit cousin, l'homme. L'écrivain, lui, est un homme manqué, un homme qui a raté son coup, qui n'est pas arrivé à être tout à fait ce qu'on appelle un homme. Tout son malheur lui vient de ce ratage qu'il porte en lui, qui est celui de son humanité, de sa socialité, un ratage – ou un « échec » – dont il nourrit son entreprise et dont rien, y compris cette entreprise, naturellement, ne peut le délivrer ni le soulager. Je crois encore aujourd'hui, comme je le pensais déjà à l'âge de dix-huit ans, qu'on ne « réussit » jamais à être écrivain, pas plus qu'on ne « réussit » dans le domaine de la littérature, et encore moins dans celui de l'écriture, qui en est la variété la plus sauvage, disons. On en est plutôt

réduit par une horrible nécessité intérieure à se livrer vaille que vaille à la vague besogne qu'évoquait Verlaine. Réussir, ce serait pouvoir cesser d'écrire, ce serait pouvoir échapper à l'impitoyable nécessité intérieure, ce serait pouvoir finir enfin de parler tout seul, en somme, ce qui est parfaitement inconcevable : quand on ne peut pas parler aux hommes, on ne peut pas ne pas parler tout seul, puisqu'il faut, de toute manière, que *ça* parle. Je n'ai pas le choix. Vous ne l'avez pas non plus. Personne n'a le choix. Plékhanov l'a dit dans une formule que je trouve admirable : la liberté n'est que la nécessité devenue consciente. La belle affaire, vraiment !

H. V. : L'idée voulant que l'échec soit au cœur de l'entreprise de l'écrivain, qu'il en soit en quelque sorte le moteur, est assez répandue de nos jours.

L. J. : Les idées sont faites pour être répandues. Pour ma part, je dirais qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une idée, mais d'une simple constatation, qui n'a rien d'original, effectivement. Il ne faut pas confondre originalité et vérité, comme il ne faut pas confondre vérité et authenticité. La vérité n'appartient à personne, l'authenticité à tout le monde, c'est-à-dire à n'importe qui. L'originalité, elle, est comme l'adolescence : elle dure le temps qu'elle met à passer.

H. V. : Cette constatation, vous l'avez faite pour la première fois vers l'âge de dix-huit ans, dites-vous ?

L. J. : À dix-huit ans, oui.

H. V. : Comment peut-on se lancer dans

une entreprise dont on est persuadé que l'échec se trouve à son terme aussi bien qu'à son origine ?

L. J. : Vous savez ce qu'on dit : il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

H. V. : La question n'est pas là.

L. J. : Vous avez raison. Toute la question doit être de savoir mesurer le degré de nécessité de l'entreprise. Quant à moi, je vous avoue bien franchement que j'ai tout fait pour renoncer. J'ai longtemps été un de ces écrivains qui n'écrivent pas, mais qui demeurent écrivains *quand même,* malgré eux. Si je n'écrivais plus une seule ligne de ma vie, je suppose que ça n'y changerait rien non plus. Paul Valéry, par exemple, à qui je ne me compare pas, a été un de ces écrivains ayant « officiellement » renoncé, à vingt-quatre ans, je crois, sans que *ça* n'arrive jamais pour autant à lâcher prise en lui, comme la suite de son existence l'a montré. Il faut croire que ce genre de nécessité peut être plus fort que tout le reste – j'allais dire plus fort que toute la vie.

H. V. : Le conflit, la tension psychique qu'engendre une telle nécessité, celle de s'abandonner à ce qu'on estime être *et* le résultat *et* la promesse d'un échec, doit être insupportable.

L. J. : La vie que j'ai vécue a été assez difficile, je ne peux pas prétendre le contraire. Vous connaissez l'histoire du couturier volant ?

H. V. : Non.

L. J. : Il y avait en France, aux environs de 1910, un mirobolant génie qui avait créé une cape extraordinaire, une cape permet-

tant de voler à qui s'en revêtait. Le génie invite les plus hautes autorités politiques et scientifiques, la presse, le cinématographe, le bon peuple, à assister à une démonstration du prodige, inédit dans toute l'histoire de l'humanité, dont la cape qu'il portera pour la première fois en public le rendra capable. Il file au sommet de la tour Eiffel, il monte sur un petit tabouret, il grimpe sur le garde-fou, il déploie la cape magique comme les ailes d'un bel oiseau, il s'élance, il plonge dans le ciel de Paris. Le trou qu'il a laissé en s'écrasant au sol avait une trentaine de centimètres de profondeur. Cet homme était un grand poète. Le plus tragique, ou le plus drôle, comme vous voudrez, c'est que son histoire est absolument véridique.

H. V. : Je ne comprends pas. Où voulez-vous en venir ?

L. J. : Imaginez que le couturier n'ait pas été fou. Il aurait su ce que tout le monde savait : que sa cape ne lui permettrait jamais de voler. Maintenant, imaginez que, sachant cela…

H. V. : … il ait quand même voulu voler, qu'il ait quand même tenté l'expérience ?

L. J. : Oui.

H. V. : La tension intérieure aurait été si puissante, si dévastatrice, qu'il n'aurait pas pu la supporter. Il aurait cédé à la nécessité de faire ce qu'il savait qu'il ne devait pas, qu'il ne pouvait pas faire, au risque de se détruire, ou plutôt en étant conscient qu'il allait, précisément, en mourir.

L. J. : Oui.

H. V. : Alors il aurait choisi la mort.

L. J. : Il aurait choisi parce qu'on ne peut pas ne pas choisir, sous peine de mourir. Il aurait choisi l'échec, pour ne pas mourir.

H. V. : Mais il en serait mort.

L. J. : Oui.

H. V. : C'est très étrange. Très étrange et très troublant.

L. J. : C'est de la littérature.

H. V. : Comment l'entendez-vous ?

L. J. : Dans son livre *Le traître*, André Gorz parle de « cette *loi* de l'existence [c'est lui qui souligne] : si vous enlevez à un homme toute possibilité d'affirmer positivement, par des actions, sa liberté, comme vous ne pouvez l'empêcher d'être liberté, sa liberté se manifestera négativement. [...] Et comme cette négation ne peut s'inscrire dans le réel, lui imposer sa marque en le transformant et en se réalisant par cette action, elle se dépasse en pure perte : elle passe dans l'imaginaire. » C'est mal écrit, mais ça dit ce que ça veut dire.

H. V. : En d'autres termes, ce à quoi vous venez de donner le nom de littérature, ce serait purement et simplement l'imaginaire, qui serait le lieu d'une liberté toute négative, de la négativité elle-même, en fait, et par conséquent le lieu de la mort. Être contraint, par nécessité, de choisir l'imaginaire – la négativité – au détriment de la réalité, ce serait être contraint de choisir la mort, ou du moins l'une des « formes » de la mort, comme l'aurait fait le couturier qui n'aurait pas été fou et qui aurait essayé de voler avec sa cape magique même en sachant qu'il ne réussirait pas.

L. J. : C'est vous qui le dites.

H. V. : Qu'en pensez-vous ?

L. J. : Je pense qu'écrire, à l'évidence, n'est pas vivre. Voilà une autre idée assez largement répandue, n'est-ce pas ?

H. V. : Mais encore ?

L. J. : Ne pas vivre n'est pas réellement merveilleux. Surtout au début.

H. V. : L'imaginaire n'est pas le merveilleux.

L. J. : C'est exact. Enfermez un couturier à l'intérieur de lui-même et il lui viendra peut-être l'idée de fabriquer une cape qui lui permettra de s'envoler, mais ni cette idée ni cette cape ne le mèneront bien loin – ou alors elles le mèneront à ce qui ne pourra qu'être un désastre.

H. V. : Ce que vous êtes en train de me dire, c'est que le choix, nécessaire, de l'imaginaire, est en réalité le choix d'une réclusion, d'en enfermement.

L. J. : Une mort, aussi bien, oui.

H. V. : La liberté négative n'est pas liberté mais négativité, et la négativité, c'est la mort.

L. J. : Si vous voulez.

H. V. : Vous avez écrit – ça me revient à l'instant – : « Je n'ai jamais eu peur qu'on m'enferme. Je…

L. J. : … Je suis un reclus volontaire », oui.

H. V. : Nous ne parlons plus de ce que j'ai appelé tout à l'heure une tension, un conflit psychique. La réclusion volontaire est une liberté négative, une figure de la mort.

L. J. : Oui.

H. V. : La nécessité qui pousse un homme à choisir, pour vivre, une figure de la mort, doit être une bien grande nécessité.

L. J. : La nécessité est la nécessité, c'est tout. Dans la vie, seule la vie elle-même n'a rien de nécessaire. On s'arrange comme on le peut avec le reste, avec tout le reste – les souliers, la fête de Noël, les hémorroïdes et les poignées de porte.

H. V. : Pourquoi le couturier fou était-il persuadé qu'il pouvait voler ?

L. J. : Eh bien, peut-être n'était-il pas fou. Peut-être avait-il eu le malheur de ne pas naître parmi la bonne espèce. Il devait avoir une tête, une cervelle d'oiseau. La nature avait dû fourrer cette cervelle dans de la mauvaise carcasse, à laquelle il manquait une paire d'ailes, noires, sans doute, puisque c'est la couleur dans laquelle il a choisi de tailler sa cape fabuleuse. Il était fait pour voler ; comme il ne le pouvait pas, il en est mort, d'une façon spectaculaire, il faut bien le reconnaître, mais mort tout de même. Il s'est jeté, il a plongé, pour ainsi dire du haut de lui-même, du haut de sa cervelle d'oiseau, dans ce qui était peut-être sa plus authentique intimité – ou sa plus intime authenticité.

H. V. : Peut-être était-il simplement fou.

L. J. : C'est plus probable, en effet. S'il ne l'avait pas été, je suppose qu'il aurait vraiment pu voler.

H. V. : Mais il en serait mort.

L. J. : Il en serait mort tout de même. Comme tout le monde. Que ça leur apprenne à vivre, bande de caves.

*

H. V. : Quelle conception vous faisiez-vous de l'écriture lorsque vous avez commencé à écrire ?

L. J. : J'ai commencé à écrire à l'âge de sept ou huit ans. À douze ans, j'avais déjà derrière moi toute une œuvre romanesque, ainsi qu'une œuvre en bandes dessinées, extrêmement abondante, et de nombreux cahiers d'une espèce de Journal d'enfant, ce qui est une curiosité assez peu banale. Au cours de mes adolescences, j'ai écrit des dizaines de chansons, beaucoup de textes de toutes sortes, en prose, des centaines de pages de Journal, naturellement, quelques « nouvelles », quelques courts scénarios, deux ou trois « pièces de théâtre », mais très peu de « poèmes » et aucun roman. Les premières idées relativement réfléchies que j'ai adoptées, pour ce qui concerne l'écriture, me sont venues petit à petit entre ma dix-huitième et ma vingtième année. L'été de mes vingt ans, je suis devenu fou, réellement fou ; j'ai traversé un véritable épisode psychotique, comme on dit, et j'ai tout détruit, tout jeté. Je me suis vu forcé de renoncer à la conception que je m'étais forgée de l'écriture, que je tenais pour responsable, dans une bonne mesure, de la catastrophe dans laquelle s'étaient achevées mes années d'adolescence.

H. V. : Quelle était cette conception ?

L. J. : Je croyais que l'homme est un

être vertical vivant dans un monde horizontal, un être vertical prisonnier de l'horizontalité du monde. Je croyais qu'il lui fallait, qu'il me fallait plonger dans la verticalité de l'être pour chercher à percer le mystère de l'existence, pour trouver la clé de toute connaissance. Je ne m'intéressais aucunement à l'horizontalité des rapports humains, mais à la profondeur et à la grandeur, pour ainsi dire, de l'être ; je m'intéressais à l'ontologie, à l'essence de l'homme. Je croyais que la passion, apparentée à une forme de folie raisonnée, si vous voulez, était le véhicule à l'intérieur duquel il pouvait être possible d'entreprendre l'exploration de notre verticalité, vers le haut aussi bien que vers le bas, puisque grandeur et profondeur devaient se toucher, se fondre et se confondre en un lieu qui ne pouvait qu'être celui de l'unique et essentielle vérité de l'homme. Être « écrivain », c'était être cet homme de la passion voyageant dans la verticalité de son être, de l'être, cet homme engagé dans la quête folle de la totalité de l'être et de sa vérité. Après l'épisode de démence que j'ai connu, l'été de mes vingt ans, j'ai commencé à comprendre peu à peu que j'étais allé trop loin, et surtout que je m'étais très lourdement trompé. La passion qui brûle un homme, plutôt que de lui donner accès à sa vérité, ne fait que lui en interdire la possession ; comme la folie, justement, la passion est en réalité une dépossession. L'être n'a pas de profondeur, sinon celle de l'organique, qui est celle d'un silence immuable, impénétrable. La vérité, c'est la viande ; la passion, le

refus de cette vérité. La passion est une prodigieuse prétention, une formidable entreprise de refus braquée contre la simple vérité, contre la réalité, contre l'existence elle-même, en fait. L'homme n'est pas un être vertical mais un être horizontal, comme le monde essentiellement matériel dans lequel il vit. Prétendre le contraire, ce n'est jamais que croire à une forme ou à une autre de l' « âme » humaine, ce qui revient à croire en Dieu ; c'est se placer au-dessus de tout ce qui vit, c'est, en somme, se prendre soi-même pour un dieu, alors que l'homme n'est qu'une petite chose fragile et sans plus d'importance qu'un asticot dans l'univers infini. La croyance en une supposée verticalité de l'être est une folie qui peut s'avérer particulièrement pernicieuse. Une idée grandiose et fausse n'est pas grandiose mais fausse, et par conséquent dangereuse, puisqu'elle ne correspond à aucune réalité. Je crois que, dans ses manifestations ultimes, la passion, le désir d'une plongée en apnée dans les profondeurs de l'être, le besoin d'une verticalité vertigineuse mais qui n'existe pas, est une pulsion de mort ignorant son nom. Renoncer, comme je l'ai fait à vingt ans, aux illusions de la passion, c'était sans doute, pour cette raison, renoncer à mourir.

H. V. : Cette renonciation aux illusions de la passion était aussi une disqualification de la vision, jugée idéaliste, que vous aviez non seulement de l'homme mais également de l'écriture.

L. J. : De l'écriture *et* de l' « écrivain » lui-même, oui. Quand on apprend à écrire,

on apprend en même temps, plus ou moins consciemment, plus ou moins volontairement, à jouer à l’écrivain, à se conformer, intérieurement, d’abord, au modèle de ce qu’on croit être ou devoir être un écrivain. Comme le premier apprentissage véritable du métier d’écrivain a généralement lieu à un âge où on n’a pas encore le nombril tout à fait sec, il est presque naturel de céder à une idéalisation et du métier et de la figure de celui qui entend le pratiquer. Et puis, n’est-ce pas, il n’y a jamais très loin de l’écriture à une mythomanie qui peut être bénigne mais qui peut aussi prendre une forme plus aiguë, celle, par exemple, de la chimère d’une grandeur à laquelle il serait possible d’atteindre du seul fait qu’on noircit du papier plutôt que d’être expert en sinistres ou « commentateur sportif ». Donatien de Sade n’était pas grand : il mesurait cinq pieds deux pouces. La grandeur n’existe pas dans le monde horizontal des hommes horizontaux.

H. V. : La réforme, comme aurait dit Rousseau, de la conception que vous aviez de l’écriture et de l’écrivain jusqu’à l’âge de vingt ans aurait pu vous amener à cesser radicalement d’écrire.

L. J. : « [...] il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu’il y en a, il faut les dire, jusqu’à ce qu’ils me trouvent, jusqu’à ce qu’ils me disent, étrange peine, étrange faute [...]. »

H. V. : Samuel Beckett, *L’innommable*. Dire des mots jusqu’à ce qu’ils vous trouvent, jusqu’à ce qu’ils vous disent, est-ce

que ce n'était pas, après la disqualification de l'idéalisme, une façon de replonger dans le monde vertical, dans la verticalité de l'être ?

L. J. : Non. Tout un été de folie, d'authentique folie, tout un été d'inqualifiable terreur, en pleine lumière, sous le soleil, ne peut pas ne pas transformer à jamais un homme, aussi fou soit-il, à condition, bien entendu, qu'il ait la capacité de trouver en lui la force nécessaire pour reprendre pied de ce côté-ci des choses.

H. V. : Comment avez-vous fait ?

L. J. : J'ai commencé par rééduquer mon œil, tout simplement. Je me suis mis à regarder, non plus vers le haut, non plus vers le bas, non plus dans la direction de la grandeur ni dans celle de la profondeur, mais autour de moi, dans le monde horizontal des hommes horizontaux d'où la folie m'avait chassé. J'ai découvert que le monde n'était que la plate réalité humaine, qu'il n'était que ce que les hommes en font, et que la vie, la vie de tous les hommes aussi bien que la mienne, n'était que l'ensemble des rapports que nous entretenons les uns avec les autres. J'ai entrepris de fonder ma propre réalité sur la nouvelle perception que j'avais de la réalité humaine. J'ai cherché à comprendre quelle réciprocité me liait au monde des hommes, qui j'étais dans mes rapports avec eux, de quoi ces rapports étaient constitués, quelle place j'avais parmi les autres et comment je pouvais l'occuper sans brimer personne tout en n'étant brimé par personne non plus. En d'autres termes, j'ai été amené, bien malgré moi, à m'incar-

ner. Henry Miller disait que « quel que soit l'endroit où vous dépose votre parachute, c'est toujours le même : la vie quotidienne ». C'est dans ce doux merdier que mes grandes ailes calcinées ont fini par me faire atterrir, pour le meilleur et pour le pire. Je venais d'entrer dans mon âge d'homme.

H. V. : Qu'est-il advenu de l'écriture ?

L. J. : Il y a deux façons d'être dans les mots, dans le langage : ou bien on s'y couche, comme dans le lit d'une rivière, ou bien on s'y dresse, comme sur un piton solitaire. Disons qu'après être tombé du pic trop élevé où l'écriture m'avait fait me jucher, je me suis mis en quête de la rivière qui pourrait nous recueillir et nous adopter, moi et mon humanité retrouvée.

H. V. : Une rivière est un cours d'eau qui se jette dans un autre cours d'eau.

L .J. : Oui. La rivière est un chemin qui marche vers d'autres eaux, et tout ça circule énormément, même si ce n'est que pour tourner en rond. Le monde horizontal est aussi celui de la circularité. Il y a le passé, le présent, l'avenir, les hommes, le monde, l'écriture, mais tout se trouve sur un même plan, tout se ramifie en tout, tout communique avec tout, dans un incessant mouvement horizontal et circulaire. Tout ce qui existe, existe dans une même dimension, unique, celle de l'existence. Pour moi, l'écriture – l'écriture-passion – avait été le lieu de la transcendance, du refus de l'existence ; elle est devenue, après l'échec de la fin de mes adolescences, le lieu de l'immanence, de l'incarnation, d'un acquiescement à l'existence. Plus précisément, elle est

devenue le *projet* d'une incarnation. Il ne s'agissait pas simplement d'être, mais d'être *dans* le monde ; mieux, il s'agissait d'être *moi*, et de l'être *dans* le monde. J'avais été ailleurs, au-delà du temps, dans l'exigence d'un idéal qui n'existait pas, qui n'était qu'un refus de la vie concrète, réelle, immédiate, nécessaire. J'avais voulu l'essence contre l'existence. Pour pouvoir continuer à écrire – et à vivre – sans basculer de nouveau dans la folie, je devais suivre l'étonnant précepte que Kafka avait noté dans son Journal : « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde. » La clé ouvrant l'existence n'était pas l'idéal mais la nécessité, la nécessité d'être ce qu'aspirent et cherchent à être tous les hommes, la nécessité d'être moi *dans* le monde.

H. V. : Vous avez écrit qu'à la fin de votre adolescence, vous faisiez une très forte consommation de drogues de toutes sortes, la mescaline et le L.S.D., en particulier, et qu' « à cette époque, [vous tentiez] de désentraver l' " attitude poétique ", de l'arracher du cadre trop restreint de l'écriture proprement dite pour la projeter dans la vie même, dans *toute* la vie. » Que vouliez-vous dire par « attitude poétique » ?

L. J. : Je crois que ce que j'appelais autrefois l'attitude poétique est celle qui consiste à se comporter avec soi-même et dans le regard qu'on pose sur le monde comme si la verticalité était une réalité de l'existence. C'est une façon comme une autre d'essayer de rendre sa petite personne et le monde plus intéressants,

plus attrayants qu'ils ne le sont réellement. Vous pouvez avoir une attitude poétique à l'égard de la sexualité, par exemple, mais la sexualité, elle, n'a absolument *rien* de « poétique », au contraire.

H. V. : Vouloir projeter cette attitude poétique sur la totalité de l'écran de la vie, du réel, plutôt que de la confiner à l'écriture proprement dite, c'était en fait vouloir vivre toute la vie comme si elle pouvait être elle-même de l'écriture.

L. J. : Vous avez parfaitement raison. Ce genre d'inversion fait partie de la mystique de l'écriture, qui est une foi irrationnelle et pourtant absolue, inconditionnelle, intouchable. Qui pourrait croire que les arbres ont leurs racines dans le ciel ? Quel genre de fou pourrait prétendre que la vie est un phénomène poétique ?

H. V. : Passé l'âge de vingt ans, si je vous comprends bien, vous avez pour ainsi dire entrepris d'inverser cette inversion.

L. J. : En effet. Il est impossible de vivre une vie d'écrivain, d'être écrivain dans la vie, pour la bonne raison qu'il n'existe pas de « vie d'écrivain » à l'extérieur du travail même de l'écriture. La vie d'un écrivain, c'est d'être assis à sa table et d'écrire, de travailler à son œuvre, c'est tout. Dans la vie de tous les jours, l'écrivain n'est pas écrivain, il est un homme comme les autres, un homme qui peut être extrêmement différent de la créature qui se trouve à l'intérieur de lui et qu'on appelle écrivain. Si la frontière qui sépare l'écriture de la vie de tous les jours est abolie, la vie se dérègle et l'écriture devient impossible : ou bien elle se

dilue et se dissout dans la vie jusqu'à en disparaître, ou bien elle s'y projette et s'y répand et y prolifère dans tous les sens, d'une manière incontrôlée, comme un cancer, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'à se dévorer elle-même.

H. V. : Pour être soi dans le monde, il doit y avoir un monde qui puisse être différent de soi, et vice-versa.

L. J. : C'est ce qu'on est souvent porté à oublier dans les commencements de l'écriture. Le monde, lui, ne l'oublie jamais – et il n'oublie jamais non plus de vous le rappeler tôt ou tard.

H. V. : Quelle forme l'écriture a-t-elle prise une fois que vous avez eu renoncé à l'écriture-passion ?

L. J. : Elle a pris la forme par excellence de l'âge adulte : celle du roman. Le roman est un genre qui exige énormément de temps, et par conséquent une certaine stabilité, un certain ancrage dans la réalité, dans ce qui n'est au fond que le déroulement horizontal, toujours pareil à lui-même, de la vie quotidienne. On ne peut pas écrire un roman sans avoir, sans se donner une vie de tous les jours relativement ordonnée. La recette est connue : Jack London écrivait mille mots par jour, tous les jours. Vous ne pouvez pas commander à la passion de vous faire pondre mille mots par jour. Il faut être un homme bien incarné, bien raisonnable – j'allais dire un homme bien *plat* – , pour arriver à écrire un roman. Mille mots par jour, dans l'acceptation et le respect, même malaisés, de l'écoulement des jours : c'est de cette façon

que j'ai écrit mon premier livre, et les quelques autres qui ont suivi. Il y a l'amour-passion, la frénésie de la séduction, le hoquet perpétuel du sexe, la transe de l'obsédé, hurleur ou tourneur, dans le grand bordel bariolé, dans le foutoir chaotique des pulsions, et il y a le mariage et les pantoufles et la petite pipe du bon papa, le soir, devant l'âtre refroidi, sous la lampe molle. Le romancier est un homme marié. Je suis devenu romancier, puisqu'il fallait vieillir, c'est-à-dire continuer à vivre pour pouvoir continuer à écrire.

*

H. V. : Le roman est le genre littéraire par excellence de l'âge adulte, m'avez-vous dit. Pourtant, vous m'avez dit également qu'à l'âge de douze ans, vous aviez déjà derrière vous toute une œuvre romanesque.

L. J. : Les enfants sont tous de pauvres petits crétins qui jouent à imiter ces plus grands crétins que sont les adultes. Ils lisent Auguste le Breton, Ian Flemming ou Henri Vernes et ils écrivent comme Auguste le Breton, Ian Flemming ou Henri Vernes. Une fois devenus des hommes, le pli est pris ; ils continuent à jouer à l'adulte, c'est-à-dire au grand crétin. Être un homme, c'est se prendre pour un homme. Il n'y a pas de contradiction.

H. V. : Et être romancier ?

L. J. : Les romanciers sont des êtres très fortement attachés aux conventions, comme

le sont les enfants qui rêvent d'être adultes, et les adultes eux-mêmes, et la reine d'Angleterre et les gardiens de prison et le pape et Céline Dion. La vie n'a pas de sens, elle ne connaît que la loi, le code, la règle, le rituel et la connerie, alors tout le monde aime le chocolat, les romans, le Bon Dieu, le soleil et Céline Dion. Il faut bien être comme les autres et fermer sa gueule, autrement l'Élisabeth ne sera pas contente et le pape viendra vous fesser dans votre lit. Si vous êtes absolument terrifié rien qu'à l'idée d'essayer d'imaginer ce qui peut se trouver dans la tête de quelqu'un qui achète un disque de Céline Dion, qui *paye* pour se procurer une galette de vide hautement standardisé dont la fonction n'est que de rendre l'idiot encore plus idiot et l'autre quadruple connasse encore plus riche, ne le dites surtout à personne : vous vous épargnerez une bonne lapidation. Céline Dion ne fait pas de la musique, elle « fait » de l'argent – et qu'est-ce que c'est que l'argent sinon la plus grande convention de toute l'histoire de l'humanité ?

H. V. : Vous n'aimez pas Céline Dion ?

L. J. : Qu'ils m'envoient un ou deux millions de dollars – américains – , elle et le barbu, et je renonce à les poursuivre pour crime de lèse-intelligence. Enfin, peut-être. Je ne promets rien avant d'avoir le fric.

H. V. : Comment définiriez-vous ce terme de « lèse-intelligence » que vous venez d'employer ? Qu'est-ce qui lèse l'intelligence ? Les conventions ?

L. J. : Je n'aime pas les conventions. Léser veut dire faire du tort, produire une lé-

sion, blesser.

H. V. : J'ai l'impression que vous n'avez pas particulièrement apprécié votre expérience de romancier.

L. J. : On écrit pour être un sorcier fou, un dieu, pas pour se casser le cul à longueur de journée en faisant des *phrases*. Si vous n'aimez pas faire des *phrases* et qu'on vous dit qu'il faut faire des *phrases*, qu'est-ce que vous faites ? Vous faites des *phrases* et vous fermez votre gueule. Vous voulez être comme tout le monde, vous voulez faire partie du troupeau, vous faites ce qu'on vous dit de faire : vous faites des *phrases*. Vous faites l'adulte en faisant ce que font les adultes, qui font des *phrases* qui font des romans, parce que c'est ce qu'il faut faire quand on est un adulte qui écrit des livres qui sont faits pour être lus.

H. V. : Les livres sont faits pour être lus.

L. J. : Les livres sont faits pour être *écrits* par des gens qui prennent plaisir à les *écrire*. Si personne ne les lit, eh bien ! tant pis – tant pis pour les lecteurs ! Qu'il aille se faire foutre, le cher Lecteur !

H. V. : Écrire pour être un sorcier fou, un dieu… Vous avez écrit dans un de vos romans : « Ah, comment vieillir quand tu t'es trempé si jeune, si loin, si longtemps, dans l'Absolu ? » Tout ce que vous m'avez dit au sujet du renoncement à l'écriture-passion n'était donc qu'une intellectualisation sans portée réelle?

L. J. : Il en faut.

H. V. : Pourquoi ?

L. J. : Il en faut pour vivre. Vivre n'a pas non plus de véritable « portée réelle », com-

me vous dites.

H. V. : Et pour écrire ?

L. J. : Il n'y a aucun naturel dans l'écriture. Tout y est appris – regardez nos écrivains, ils sont tous allés à l'université pour apprendre à écrire et pour pouvoir « enseigner » la littérature – , tout y est codé, et strictement codé. Tout y est intellectualisé.

H. V. : Tout n'y est que convention ?

L. J. : Évidemment.

H. V. : Même dans l'écriture-passion ?

L. J. : L'écriture-passion déstructure les codes, y compris celui, ou ceux, de l'écriture. L'écriture-passion est passion avant d'être écriture, et la passion est l'arme de la révolte contre les conventions. Tout n'est que convention dans la vie. La passion, c'est le refus de la vie.

H. V. : N'avez-vous pas écrit aussi que « la révolte se nourrit de sa propre impuissance, qui n'engendre que davantage d'impuissance encore » ?

L. J. : Je n'ai rien contre l'impuissance, si c'est une impuissance à sombrer dans la connerie.

H. V. : En écrivant des romans, avez-vous sombré dans la connerie ?

L. J. : J'en ai bien peur, oui. Je n'ai pas d'excuse : j'avais vieilli, je devenais un adulte, un crétin comme un autre.

H. V. : Qui a dit qu'écrire consiste à faire des phrases ? D'où vient la prescription ?

L. J. : Elle vient des écrivains eux-mêmes, qui sont des gens qui veulent être reconnus comme écrivains.

H. V. : Par qui ?

L. J. : Par leurs pairs, qui pensent com-

me eux. Et par leurs organisations. Par l'Organisation, en fait.

H. V. : L'organisation ?

L. J. : Avec une majuscule, oui. L'Organisation est l'instance légitimante. Quand la bande à Lénine – une poignée d'hommes, pas plus – a pris le pouvoir en Russie, la première chose qu'elle s'est empressée de faire a été de légitimer son coup de force, et de se rendre elle-même légitime, par voie de conséquence, en réaffirmant, contre ses opposants de gauche aussi bien que de droite, d'ailleurs, l'autorité suprême de l'institution politique, en se plaçant en quelque sorte sous l'autorité de cette institution, qui n'est qu'un appareil de conventions, naturellement, mais sans lequel une société ne pourrait pas être gouvernée. Les bolcheviks n'étaient pas anarchistes, loin de là ; ils avaient besoin de l'État, de l'Institution politique même. Les écrivains aussi ont besoin de l'Institution. Leur Organisation est cette instance qui distribue les certificats de légitimité à ceux qui aspirent à en faire partie. Pour obtenir un certificat, il faut accepter de se soumettre à l'Organisation. Il faut accepter de se placer sous son autorité. Si l'Organisation dit qu'il faut faire des phrases, alors vous faites des phrases, sinon vous n'aurez pas le certificat. C'est aussi simple que ça. Il ne suffit pas de se proclamer « poète » ( ! ), comme le fait par exemple Claude Péloquin, pour l'*être* ; au contraire, on l'*est* dans la mesure seulement où l'Organisation veut bien *reconnaître* qu'on l'est.

H. V. : Être romancier, c'est faire des

phrases, vraiment ?

L. J. : Être romancier, c’est faire ce que prescrit l’Organisation qui délivre le certificat de romancier. Le « poète » n’est pas « essayiste », l’ « essayiste » n’est pas « romancier », le « romancier » n’est pas « auteur dramatique », l’ « auteur dramatique » n’est pas « poète ». Pour *être* « poète *et* romancier », il faut avoir obtenu les deux certificats. Le « romancier » n’a pas le *droit* d’écrire comme un « poète ». Anne Hébert avait les deux certificats, elle avait obtenu cette double légitimité, ce qui n’empêchait pas, bien entendu, que ses « romans » devaient demeurer des « romans ». Vous ne pouvez pas être simplement « écrivain », voyez-vous, ça ne se fait pas. Le romancier peut comprendre qu’il doive se conformer aux prescriptions de l’Organisation, et même l’accepter, mais pas l’écrivain. J’ai compris et accepté que l’Organisation refuse en bloc, unanimement, treize années durant, de publier un de mes romans. L’écrivain, lui, ne l’acceptera jamais, même rétrospectivement. Treize ans, c’est beaucoup de jours, et de nuits, dans la vie d’un homme, surtout si cet homme est, malgré tout, écrivain.

H. V. : Vous m’avez dit qu’à la fin de votre adolescence, vous aviez fait le projet d’être « moi dans le monde », et que l’entreprise romanesque, celle d’une écriture « couchée », par opposition à l’écriture-passion, participait de ce projet.

L. J. : Oui.

H. V. : Vous ne pouvez pas être vous-même dans le monde si le monde refuse systématiquement de vous accepter tel que

vous êtes.

L. J. : Eh bien, je me demande aujourd'hui si le monde est jamais prêt à le faire.

H. V. : Qu'est-ce qui vous a déplu le plus, dans votre expérience de romancier ?

L. J. : Tout. Nous sommes payés pour apprendre, alors j'ai appris. J'ai appris ce que je savais déjà de toute façon : que je n'aime pas faire des phrases, que je n'aime pas raconter des histoires, en tout cas pas à la manière dont doivent le faire les romanciers, que je n'aime pas, surtout, les institutions. Faire des phrases, raconter des histoires comme il faut, c'est-à-dire des histoires « racontables » et racontées comme elles « doivent » l'être, se soumettre aux diktats de l'Organisation, tout ça revient au fond à une seule et même chose : la professionnalisation de l'écriture. Malheureusement, je ne suis pas un professionnel, moi. Je n'ai aucune envie de l'être. J'aime bien cuisiner, mais je n'en ferais pas un métier. J'ai raconté des histoires, oui, mais des histoires que je sabotais au fur et à mesure que je les écrivais. J'ai été accepté et rejeté par l'Organisation, mais sans que ça n'ait à aucun moment ni d'aucune manière la moindre influence sur mon travail. J'ai fait des phrases, oui, mais quelles phrases ! Je lui ai tordu le cou, moi, à la phrase, je l'ai menée à grands coups de pied au cul, je vous l'ai virée à l'envers comme peu d'écrivains d'ici ont osé le faire, la phrase ! Et sans jamais culbuter dans le « joual », remarquez, j'insiste, sans jamais vouloir faire « joual ». L'Organisation, vous pouvez lui cracher à la gueule tant que ça

vous chante, elle s'en balance ; tout ce qu'elle vous demande – en cela elle est bien comme tous les pouvoirs – , c'est que vous ne puissiez pas exister sans elle, hors d'elle. Vous avez l'audace, le malheur, la folie de toucher à la phrase ? Alors là, attention ! L'Organisation hurle au meurtre ! Elle en chie le sang, elle en perd la carte ! Que vous soyez bouffon, troubadour, pornographe, géant, nouvelliste, d'avant-garde ou d'avant le Déluge, il vous est formellement, strictement, absolument et définitivement interdit de toucher à la phrase ! Dans un petit dialogue bien concis, ici, là, comme ça, en passant, pour faire un tantinet local, un tantinet original, n'est-ce pas, mais pas trop, pas à la zouave, pas comme le fou furieux, le déchaîné tout bavant de mousse, l'iconoclaste qui ne se connaît plus, ça peut toujours aller, et encore. Si vous foncez dans la phrase à la hache, par contre, en vrai maudit sauvage, en hors-la-loi convulsif, en psychopathe épileptique, attendez-vous à ce que la hache se retourne contre vous illico presto ! L'Organisation ne vous laissera pas faire le burlesque très longtemps ! Jean Genet l'avait parfaitement compris, lui, il l'a même dit et redit publiquement. Vous pouvez écrire que vous aimez brouter le trou de balle de votre chèvre, que vous êtes un pédophile affirmé et sans scrupules, que vous bandez ferme sur l'assassinat en série, que vous vomissez l'humanité entière et votre propre progéniture par-dessus le marché, c'est OK, à la condition expresse que tout ça soit dit avec la phrase, la bonne, la juste, la seule,

l'unique : l'homologuée par ces Messieurs les Pontes de l'Organisation ! La phrase scolaire, celle à Madame l'Institutrice, qu'elle s'y retrouve bien, qu'elle n'en perde pas son latin, la pauvre, qu'elle n'aille pas s'éberluer dans la chinoiserie et la licence au moment de corriger les devoirs de tous ces petits infects merdeux qu'elle a pour mission de civiliser malgré eux ! Bref, la phrase à Stanley Péan, « docteur » en « littérature » et « professeur incorporé à perpétuité » ! La phrase à Alain Beaulieu, sous-« écrivain » de troisième année B ! La phrase « faite pour être lue », la phrase Passe-Partout, la phrase « comité comateux de lecture » ! Que voulez-vous, l'école a été inventée pour les nuls, les institutions pour les chieux et les arrivistes, la société pour les moutons ! Amen !

H. V. : L'institution littéraire, c'est encore la société.

L. J. : La société, la famille, le régiment, les boy-scouts, les tatoués, les motards, la cour d'école, l'Université, le Saint-Siège, quelle différence ? L'Organisation règne ! Et triomphe, partout, toujours ! Un pour tous, tous pour l'Organisation ! En avant ânes, en rangs serrés, tous derrière le Chef, le Comité central, le Conseil d'Administration, le Roi Soleil, le Président de la Classe, l'Idole du jour, l'Alpha bâté, comme un seul homme ! En avant ! En marche ! Vers Demain, Bérets Blancs, Blancs Bonnets ! L'Organisation, c'est les touille-caca des universités, les décortiqueux planqués, la racaille à diplômes, les éternels réseautés de la magouille, les fins finauds de la

bourse de recherche, les subventionnés de la convention collective, c'est les fouteurs de riens des journaux, les chroniqueuses à minois, les grenouilles de bénitier des mass media, les critiques ulcéreux, humoraux, à lunettes, à œillères, à écailles, à télescopes envasés, à tant la feuille, c'est les petits copains-copines, les cercles, les comités, les rats d'ascenseur, les pouliches maison, les membres du catalogue, les sur la liste d'envoi, les invités au lancement, les larrons de restaurant, mais la pire salope, le laquais colossal, le fin du fin du plus bas que le trou, le servile éléphantesque à ramper dans l'égout le plus puant, la bourbe la plus dégobillante, c'est et ce sera toujours, même après l'hiver nucléaire, même après le retour des dinosaures, même sur la planète Palmolive, un seul et même homme : l'Éditeur ! Le contrôleur qui vous poinçonne votre billet, le douanier qui vous estampille votre passeport pour le soleil, pour la Gloire et la Célébrité, ou qui, au contraire, vous renvoie manger de la racine dans votre cahute et croupir avec les chiens à trois pattes, les intouchables, les putrescents ratés virés de l'existence ! La putain numero uno, le bedeau de l'Église, le kapo de la Baraque, le concierge de l'Étable, l'esclave en chef, la grande maquerelle de l'Organisation, n'a qu'un nom, horriblement redouté et maudit sous toutes les latitudes, depuis que le livre est livre et l'écrivain écrivain : l'Éditeur ! L'homme au pognon ! Pas le sien, non ! Celui des subventions ! *The Producer !* Mâle, femelle, fifi, bi, saxon, Martien, l'Éditeur est d'abord et avant tout, irrémédiable-

ment, la demoiselle Charogne finie, totale, rigoureuse et absolue. Appelez-le la Truie Verticale ! C'est lui ! C'est elle ! Les universitaires blablatent entre eux, les critiques barattent à l'aveugle pour faire leur beurre, les jurys subventionneurs et médailleurs sont plus toutou que le caniche toiletté, les pauvres lecteurs font ce qu'ils peuvent, comme d'habitude ; tout ce petit cirque étriqué de tourneurs en rond, de pelleteux de nuages, de précieuses aux mains blanches, de sordides, ne peut guère vous nuire, alors que l'Éditeur a, lui, droit de vie et de mort sur vous et vos inestimables lubies. Il peut vous biffer de l'existence, vous anéantir d'un seul trait de plume, d'un seul mot : « *Non !* » Sans l'Éditeur, le livre qui nourrit toute l'engeance de l'Institution n'existe pas. Le livre à compte d'auteur ? Mais c'est l'irrecevabilité même ! Où irions-nous si le premier cul-terreux, le simple quidam, l'illuminé banal, le falot écervelé pourvu d'un maigre pécule, se mettait à s'auto-certifier écrivain, à s'auto-proclamer digne du titre ? Ce serait l'anarchie, la mort de la civilisation, la fin du monde ! L'Organisation règne, oui, mais elle le fait d'abord par l'entremise de l'Éditeur chargé de voir au respect de ses règlements. C'est ce bas exécuteur qui terrorise, contraint, paralyse, émascule, étrangle de ses propres mains l'écrivain. L'Organisation, cette merde, peut dormir sur ses deux oreilles : l'Éditeur veille sur la phrase comme sur toute la chierie. Ceci étant dit, vous comprendrez, j'espère, que tous les éditeurs sont mes amis. Les policiers aussi sont tous

mes amis, n'est-ce pas.

H. V. : Je comprends, oui. Ce que vous avez appelé la professionnalisation de l'écriture peut vous faire heurter de front l'institution littéraire, qui n'est qu'une autorité constituée comme le sont toutes les autres formes d'autorité, mais je suppose que chaque écrivain doit vivre, peu ou prou, la même expérience.

L. J. : La plupart des écrivains s'accommodent parfaitement de l'Organisation. Ils comprennent les règles du jeu, ils les respectent et ils les *aiment*. Ils les aiment pour la simple et bonne raison qu'ils aiment parvenir et qu'il n'existe pas d'autre moyen de le faire.

H. V. : Et vous, vous n'aimez pas « parvenir » ?

L. J. : Je suis de ceux qui croient qu'écrire et parvenir sont des termes antinomiques. Je n'ai jamais écrit que pour parvenir à écrire. Dans le langage des gnostiques, je ne suis pas un « hylique » mais un « pneumatique ».

H. V. : Oublions l'institution littéraire pour un moment. La professionnalisation de l'écriture ne vous met pas seulement en rapport avec elle, elle vous permet aussi d'entrer en contact avec le lecteur.

L. J. : Oh, celui-là, vous savez... Le lecteur idéal, pour moi, c'est moi-même. S'il existait cent millions de moi-même pour me lire, je serais bien content, vous pouvez me croire sur parole. Hélas, je suis unique. Ou presque. Je suis partiellement unique, plutôt... Et puis, si faire paraître un livre revient en quelque sorte à s'incarner parmi

les hommes, à accéder à une forme d'existence sur la place publique, cette incarnation n'empêche en rien qu'un très profond sentiment de solitude puisse vous habiter. Que vous écriviez des bouquins ou que vous ayez l'ambition de fonder un empire, il faut éviter de trop vous interroger sur le sens de ce que vous faites, mais il n'est pas mauvais de savoir que, dans le monde de l'horizontalité, c'est le regard des autres qui donne un sens à vos actions et que ce sens est probablement le seul que vous pourrez jamais trouver à votre vie. Or, quand j'écris, je suis seul, toujours. Les lecteurs ne comptent pas, les lecteurs ne comptent jamais. Je suis seul avec cette vue de l'esprit effrayante qu'est le Lecteur, qui est une pure abstraction, une idée, une essence désincarnée, intangible, insaisissable, inaccessible. Le Lecteur est quelqu'un que je ne connaîtrai jamais puisqu'il n'existe pas. C'est Dieu qui regarde pardessus mon épaule, ou qui ne regarde pas, parce que Dieu n'existe pas. Jamais le Lecteur n'aura cette irremplaçable chaleur que peut vous communiquer un être individualisé, vivant, humain. Écrire, c'est s'adresser à la foule. La foule, on le sait, c'est tout le monde. Et tout le monde, c'est personne.

H. V. : Parler à quelqu'un n'est pourtant pas parler à personne.

L. J. : Je sais, oui. Mais écrire n'est pas parler. Écrire et parler sont deux choses totalement différentes. À moins qu'écrire ne soit jamais que parler tout seul, n'est-ce pas…

*

H. V. : J’ai un peu de difficulté à croire que vous ayez réellement sombré dans la connerie en écrivant des romans, comme vous me l’avez dit.

L. J. : Moi aussi.

H. V. : Je présume que l’écriture romanesque en est plutôt venue à vous paraître de moins en moins satisfaisante, pour une raison ou pour une autre, au fur et à mesure que vous la pratiquiez.

L. J. : *Can’t get no satisfaction indeed.*

H. V. : Pourquoi ?

L. J. : Jack Kerouac a écrit au début de *Satori à Paris* : « […] les histoires fabriquées, les contes romanesques où l’on essaie de voir ce qui se passerait SI, c’est bon pour les enfants, pour les adultes demeurés qui ont peur de se lire dans un livre, tout comme ils pourraient avoir peur de se regarder dans la glace quand ils ont une maladie, une blessure, la gueule de bois ou le cerveau fêlé. » Je suis assez d’accord avec Kerouac.

H. V. : Le roman n’est peut-être pas le genre littéraire par excellence de l’âge adulte, après tout.

L. J. : Oh, il l’est. Il l’est même d’autant plus que l’adulte est un être parfaitement fictif, un mensonge éhonté, une énorme supercherie, la pire de toutes, vous le découvrez petit à petit en vieillissant. Enfin, certains d’entre nous acceptent de se

laisser le découvrir. Ça n'existe pas, un adulte, personne ne devient jamais « adulte », vous savez. Les enfants, les adolescents, les vieillards, existent très réellement, eux, alors que l'adulte n'est qu'une farce, une fiction creuse, stupide, dégoûtante. Cette fiction recouvre simplement un pouvoir impitoyable, une tyrannie immense et abjecte qui s'exerce sur tous les autres groupes d'âge et qui est son unique raison d'être. Un adulte, c'est un contribuable et un con tout court, voilà tout. Les romans sont des histoires pour enfants adaptées pour ces salauds, ils font partie de la vaste conspiration destinée à les conforter dans leurs illusions de petits crétins bornés. Le roman, c'est la métaphysique du lâche.

H. V. : Expliquez-vous.

L. J. : Le roman est une forme de parti pris existentiel. Il faut pouvoir croire à la vie, aux autres, aux histoires que nous racontons aux autres, que nous nous racontons à nous-mêmes et que les autres nous racontent, pour être en mesure de lire et d'écrire des romans. Il faut pouvoir croire que l'histoire vaut la peine d'être racontée, et que le fait même de la raconter n'équivaut pas à se raconter des histoires, comme on dit, c'est-à-dire à se fermer les yeux sur ce qui importe le plus dans l'existence. Je n'ai jamais tellement aimé la narration romanesque, qui ne correspond pas à la manière que j'ai de vivre, d'éprouver et de penser la vie. Pour moi, la vie – la vie humaine et la Vie, le vivant – est un phénomène qu'il peut être intéressant d'observer et d'analyser, bien sûr, mais ce qui s'y produit

ne constitue pas ce que j'appellerais une « histoire » intéressante. L' « histoire » est toujours anecdotique, alors que le phénomène ne l'est pas, lui. Personne ne sait comment la vie fait pour être vivante, ce qui est justement la seule question véritablement digne d'intérêt dans l'existence. L' « histoire » est la valeur ajoutée par l'homme, une valeur qui n'en est pas vraiment une. L' « histoire » est en quelque sorte l'appropriation du phénomène vie par l'homme, qui s'y place presque invariablement, presque *nécessairement* au centre. Mais l'homme n'est pas la vie : il n'en est que le pantin, comme tout ce qui vit, comme tout ce qui est *vécu* par la Vie. Qui a dit que l'homme est plus intéressant que le chat ? Certainement pas le chat. Pourtant, si on demandait au chat quelle opinion il a sur cette question, la presque totalité des êtres humains seraient renversés, bouleversés, scandalisés d'entendre sa réponse. L'homme n'est rien. *L'homme n'est rien du tout.* Ça ne me gênerait pas le moins du monde d'être un ours, un chacal, une mouffette. Ou un serpent, une éponge, un hibou, un cactus. Au contraire. Ce n'est pas parce que les humains ont inventé le moteur à explosion et la brosse à dents électrique qu'ils peuvent s'arroger le droit de se prendre pour le nombril de l'univers – et ils n'ont à peu près rien su faire d'autre en quatre-vingts milliards d'années de salopages sur cette terre. Je n'ai aucune sympathie pour l'homme. L'anthropocentrisme me dégoûte. Les histoires inventées qui mettent l'homme en scène, comme s'il

en valait la peine, n'ont que l'intérêt très limité de leur insignifiance. L'homme est un animal malade de la vie, un animal malade de lui-même et de ses semblables. L'homme est cet animal par qui vient le Mal, la Mort, le Néant. L'homme est un animal qui ne comprend pas. La forme même du roman est conçue pour nous faire croire le contraire. Le roman a un début et une fin ; même si l'histoire finit parfois mal, comme on dit, le roman, lui, finit toujours bien parce qu'il finit, justement. En finissant, il nous rassure : il nous dit que tout peut être expliqué et que ce qui ne l'est pas n'a pas d'importance, puisque ça n'empêche pas l'histoire d'être racontée et de pouvoir malgré tout se terminer – jusqu'à ce qu'une autre histoire commence à nous être dite, qui fera encore et toujours la même chose : tenter de nous rassurer. C'est la raison pour laquelle les gens aiment lire des romans – à commencer par les plus stupides de tous, les romans policiers – ou regarder des films, qui sont des romans mis en images.

H. V. : Vous ne croyez pas au parti pris existentiel que vous dites être celui du roman.

L. J. : Je n'y crois pas une miette, c'est aussi simple que ça. Je ne suis pas du tout rassuré, loin de là. J'aimerais bien l'être, mais je ne tiens pas à ce qu' « on » me rassure simplement parce qu'il est préférable d'être rassuré plutôt que de ne pas l'être. Je ne veux pas qu'on me mente, moi, voyez-vous. Je ne veux surtout pas qu'on me mente au sujet de ce que c'est que la

vie. Je n'en vois pas l'intérêt. Je voudrais que ce soit la vie elle-même qui me rassure, ce dont elle est absolument incapable, vous le savez aussi bien que moi.

H. V. : J'ai l'impression que vous vous en voulez d'avoir été dupe de ce qui vous est apparu au fil du temps comme étant une illusion.

L. J. : Eh bien, je pense pouvoir dire aujourd'hui que mon entreprise romanesque a été une réussite dans la mesure où elle a fini par m'amener à découvrir qu'elle n'était pas valable du point de vue philosophique, existentiel. Je suis devenu assez rapidement incapable de prétendre que le fait de me raconter des histoires pouvait me rassurer. Alors j'ai laissé tomber. Et puis l' « histoire », c'est toute la vie. On ne peut pas faire tenir toute la vie dans un roman, on ne le peut tout simplement pas.

H. V. : On peut écrire toute sa vie, cependant.

L. J. : Ça, oui, on le peut, très certainement.

H. V. : Que reste-t-il de l'écriture une fois qu'on a renoncé à la poésie et au roman ?

L. J. : La littérature est idéaliste, et je ne crois pas aux idéaux. L'idéal est toujours un correctif apporté à l'une ou l'autre – il y en a pour tous les goûts – des tendances les plus méprisables de notre espèce. Servir un idéal équivaut en fait à admettre que tout ne tourne pas rond chez les hommes, et par conséquent que l'idéal n'est pas un idéal mais rien de plus qu'un effort permanent

destiné à empêcher que tout ne s'en aille à la merde. L'idéal n'est pas de se laver quand on pue ; l'idéal, ce serait de ne pas puer. Mais que voulez-vous, l'homme pue.

H. V. : Le projet que vous avez conçu d'être « moi dans le monde », à la fin de votre adolescence, était-il idéaliste ?

L. J. : Il s'agissait moins d'un idéal que d'une nécessité de l'existence. La nécessité est un correctif qu'on apporte, qu'on doit apporter à sa vie dans le but de la rendre vivable, sans plus : on se lave parce qu'on pue.

H. V. : Et l'anthropocentrisme ? C'est aussi un correctif de ce genre, selon vous ?

L. J. : Évidemment. La vie serait invivable si l'homme se percevait comme une variété du termite. C'est pourtant ce qu'il est, si vous voulez mon avis. L'homme vit dans de gigantesques termitières qu'il a construites et où il se ballade à longueur de journée avec un petit téléphone cellulaire à la main, comme n'importe quel termite, pour pas grand-chose, au fond. C'est la termitière qui compte, pas le termite.

H. V. : C'est l'Organisation.

L. J. : L'Organisation, oui !

H. V. : Votre vie doit être invivable puisque vous rejetez l'anthropocentrisme.

L. J. : La vie *est* invivable. Je n'y peux rien. Le termite est confronté aux mêmes problèmes que l'homme : il vit et il meurt sans savoir pourquoi, sinon pour que la Termitière puisse se perpétuer – sans qu'elle ne sache elle non plus pourquoi. L'érable fait la même chose : il sert à perpétuer l'existence de l'Érablière. Je suis un

érable. Un biscuit à l'érable. Une mandragore qui regarde la télévision. Un rat qui achète des côtelettes de porc enveloppées de papier Cellophane.

H. V. : Si l'homme pue, comme vous le dites, alors c'est sans espoir. Le véritable idéal lui est inaccessible.

L. J. : Il n'y a pas de « véritable » idéal, il n'y a que de la vie, c'est-à-dire de la mort. À l'époque où j'essayais d'écrire des romans – la plupart du temps, je n'arrivais pas à franchir le stade d'un certain travail préparatoire, j'étais incapable de passer à l'étape de l'écriture proprement dite, comme si le Roman lui-même ne pouvait justement pas ou ne voulait pas s'écrire – , j'étais obsédé jusqu'à la folie par la Beauté, par la quête de la Beauté. La Beauté a été la dernière forme que l'idéal a prise dans ma vie ; elle a été le dernier leurre que la résurgence du besoin d'une transcendance, d'une passion, d'une verticalité possibles, humaines, vivables, en somme, a fait miroiter devant moi. Même si elle ne sert souvent à rien, il est toujours possible de s'approprier la connaissance, par exemple, l'étude rend possible cette appropriation, mais on ne peut pas posséder la Beauté. La Beauté est fugace, elle est insaisissable. Elle nous est étrangère, à nous, hommes : son essence est en quelque sorte féminine. On pourrait dire d'elle ce que Teilhard de Chardin disait au sujet de la Femme : « La Femme est devant lui [l'Homme] comme l'attrait et le symbole du Monde. Il ne saurait l'atteindre qu'en s'agrandissant à son tour, à la mesure du Monde. Et parce que le monde est

toujours plus grand, et toujours inachevé et toujours en avant de nous-mêmes, c'est à une conquête sans limite de l'Univers et de lui-même que, pour saisir son amour, l'Homme se trouve engagé. » C'est ce qu'on pourrait dire, en effet ; et ce serait une grande, une belle, une magnifique niaiserie. La Beauté est peut-être l'attrait et le symbole du Monde, comme Teilhard le dit de la Femme, mais il est impossible de la conquérir et de la saisir. Dans un monde qui n'est pas idéal, dans un monde foncièrement indifférent à l'idéal, l'idéal de la Beauté ne vaut pas plus cher que n'importe quelle autre forme d'idéal. Enfin, après la rencontre du cul-de-sac philosophique du roman, la disqualification de la Beauté, de la quête, « philosophique », elle aussi, de la Beauté, n'a plus tellement laissé d'espoir à l'aspirant écrivain qui était en moi.

H. V. : L'obsession de la Beauté n'était que le nouveau masque du besoin et de la quête de la verticalité que vous aviez voulu abandonner en choisissant de vous faire romancier. Si cela est vrai, cela signifie simplement qu'il était impossible que la pratique du roman et la quête de la Beauté aient pu coexister. En fait, non seulement la pratique du roman et la quête de la Beauté ne pouvaient pas coexister, mais elles ne pouvaient pas ne pas s'annuler réciproquement, pour ainsi dire.

L. J. : Je suppose que vous avez raison.

H. V. : Vous avez donc cessé d'écrire des romans.

L. J. : Oui.

H. V. : Vous avez également renoncé,

une fois de plus, à la quête de la verticalité, en arrachant le masque de la Beauté que cette quête avait emprunté, en disqualifiant ce que vous appelez l'idéal de la Beauté.

L. J. : Ces choses-là se font un peu toutes seules, vous savez. La vie s'en charge pour nous. Nous n'avons pas vraiment le choix.

H. V. : C'est la nécessité devenue consciente.

L. J. : Oui.

H. V. : Mais est-ce que ce n'est pas aussi la nécessité qui a ranimé le besoin d'une verticalité et de sa quête ? Et cette nécessité n'était-elle pas plus *nécessaire*, en un sens, que le pari de l'horizontalité ?

L. J. : La nécessité a peut-être ranimé le besoin de la verticalité, en effet, mais pour mieux en triompher.

H. V. : Pour en triompher d'une manière définitive ?

L. J. : Je ne sais pas.

H. V. : Ni poésie ni roman, ni verticalité ni horizontalité, ni passion ni raison... Qu'est-ce qu'on peut substituer à la Beauté, à l'idéal de la Beauté, à l'idéal lui-même ? La connaissance ?

L. J. : Je ne sais pas. La connaissance, oui, peut-être. La voix du Père, sa consistance...

H. V. : La voix du Père ?

L. J. : Oui. L'Art, la Beauté, c'est la Femme, c'est le chichi. C'est la féminisation de l'esprit, du monde, de la vie. Je crois que Nietzsche, qui était pourtant très artiste, *trop* artiste, en fait, a écrit certaines choses sur ce sujet. Et s'il fallait tuer la Femme ?

Sans la Beauté, il n'y a plus que de la mort. Cicéron disait que « philosopher c'est apprendre à mourir ». Il faut tuer la Beauté pour pouvoir commencer à apprendre à mourir. Il faut tuer la Beauté et apprendre à mourir… Les femmes ne se préoccupent de la mort que d'une façon accessoire, parce qu'elles savent qu'elles sont faites pour fabriquer la vie au creux de leurs entrailles, dans le secret de la petite caverne d'Ali Baba – ou de Frankenstein. La mort est une affaire d'homme. Le jour où j'ai cessé d'écrire, je suis entré dans la Mort, qui n'était que ma propre mort. Je crois bien que, ce jour-là, je suis devenu, pour la première fois de ma vie, un homme – un homme aux mains vides, un homme au cœur sec, un homme sans idéal, sans passion, sans chaleur, mais un homme. Je me suis affranchi. Je suis devenu un affranchi.

H. V. : Vous en parlez comme d'une libération.

L. J. : Entre l'idéal et la lucidité, il vaut sans doute mieux choisir la lucidité.

H. V. : Vous avez cessé d'écrire ?

L. J. : Je serai toujours écrivain, même malgré moi. Je porte en moi cette blessure que j'aime : j'ai appris à l'aimer.

H. V. : Qu'est-ce que c'est, cette blessure ?

L. J. : C'est le mystère de la disparition de l'Autre. Une disparition que j'ai peut-être souhaitée, voulue, désirée. Je ne sais pas. C'est un mystère, un petit mystère qui n'a pas tellement d'importance, après tout. Quand j'étais enfant, j'étais fasciné et

obsédé par un Code dont j'avais conscience qu'il existait mais que je n'arrivais pas à percer, un Code dont j'ignorais la raison d'être, le mode d'emploi et l'utilité. L'Autre était peut-être la clé de ce Code. Il est bien possible que j'aie passé une assez grande partie de ma vie à écrire pour me débarrasser et du Code et de sa clé, de l'Autre, qui ne faisaient qu'un. Je suis peut-être venu au monde pour me suffire à moi-même, pour être seul, pour qu'on me foute enfin la paix. Je suis sorti prématurément de chez Frankenstein et je me suis dépêché d'aller me cacher parmi les ombres du monde. Denis de Rougemont disait : « Pourquoi chercher ailleurs que dans la vocation vraiment unique du Solitaire, le secret de son échec humain ? » Enfin, je ne sais pas. Ça n'a pas tellement d'importance.